Anonyme. Chuyên doi xua : contes plaisants annamites. 1888.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

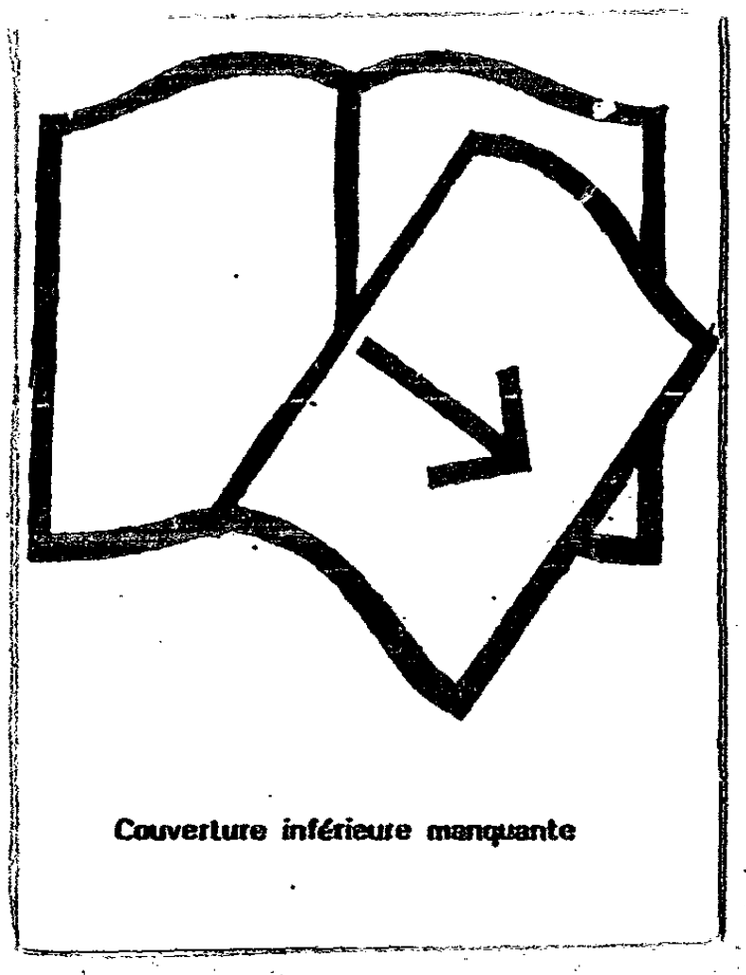
*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code la propriété intellectuelle.

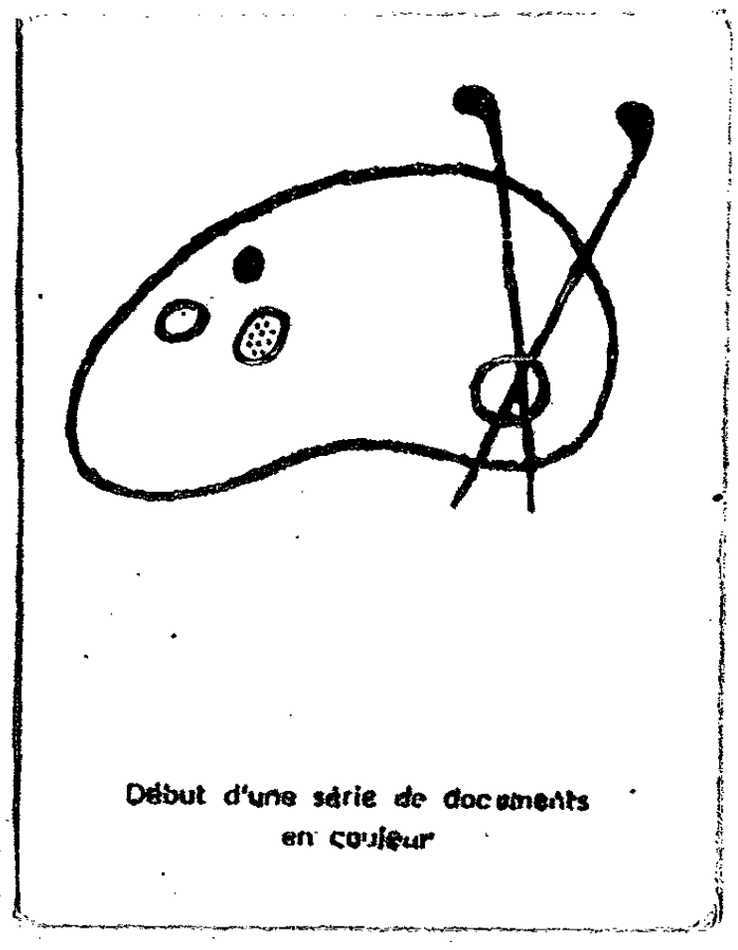
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



Couverture inférieure manquante



Début d'une série de documents en couleur

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Conserver la couverture

傳代初

CHUYÊN DÒ'I XU'A

1458

CONTES PLAISANTS ANNAMITES

TRADUITS EN FRANÇAIS

POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

ABEL DES MICHELS

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

PARIS

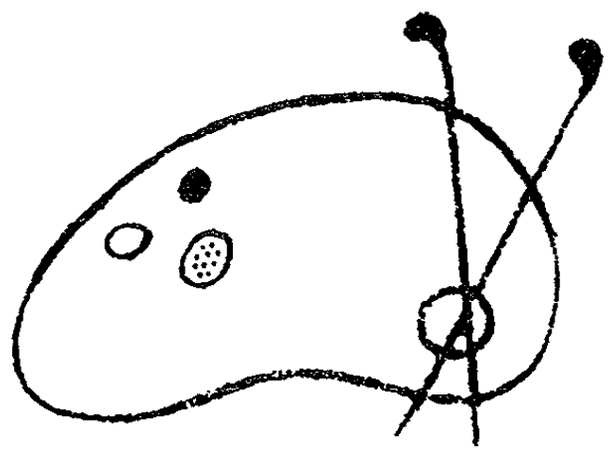
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, rue Bonaparte, 28

1888



Fin d'une série de documents
en couleur

CONTES

PLAISANTS ANNAMITES

傳代初

CHUYỆN ĐỜI XƯA

CONTES

PLAISANTS ANNAMITES

59864

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

TRADUITS EN FRANÇAIS

POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

ABEL DES MICHELS

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, rue Bonaparte, 28

1888

(C)

PRÉFACE.

Le texte des pièces annamites dont je donne ici la traduction a été primitivement publié en Cochinchine par M. Pus Trương Vĩnh Ký. J'en avais déjà traduit quelques-unes dont j'avais formé le commencement d'une chrestomathie cochinchinoise; mais à peine ce volume avait-il paru que le bon accueil qu'il reçut de mes élèves me fit prendre la détermination de leur donner la collection complète. D'autres travaux plus pressants m'obligèrent ensuite à remettre à plus tard l'exécution de ce travail. Je suis heureux d'avoir enfin pu le terminer, et je désire que les personnes qui s'adonnent à l'étude de l'annamite en puissent tirer quelque profit.

L'examen attentif de ces morceaux, écrits en langue vulgaire, remplis d'expressions familières et d'idiotismes constituera, je l'espère, pour les étudiants un exercice fructueux dont les traductions annamites de livres primitivement composés en français, quelque savamment faites qu'elles puissent être, ne pourraient

leur fournir la matière. Si j'ai cru devoir reculer devant une interprétation trop fidèle de quelques termes un peu durs pour nos oreilles françaises, j'ai néanmoins la conscience d'avoir fait mes efforts pour rendre les expressions du texte par les équivalents les plus exacts qu'on puisse leur trouver dans notre langue.

Outre l'utilité que pourront en retirer les étudiants au point de vue philologique, et qui doit naturellement passer en première ligne, la lecture de ces contes, soit dans le texte, soit même dans la traduction, pourra présenter un certain intérêt au point de vue de la connaissance du caractère du peuple dans l'idiome duquel ils ont été écrits. C'est en effet dans les pièces de ce genre que l'on voit se faire jour de la manière la plus nette la tournure d'esprit particulière à une nation; et nulle part peut-être on ne saisit mieux le caractère annamite que dans les anecdotes plaisantes ou même les simples saillies dont fourmillent celles-ci. Comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire ailleurs, on y prendra à chaque pas sur le fait l'esprit sceptique et railleur de ce peuple qui plie bien devant la force de quelque nature qu'elle soit, mais qui se moque impitoyablement de ceux qui l'ont en main; qui, tout en ayant adopté, par contrainte d'abord, par habitude ensuite, la civilisation des Chinois, tout en se laissant exploiter par ses bonzes, tout en frémissant de terreur à la seule pensée du tigre, fait en raison de cela même des Chinois, des

bonzes et du tigre les héros ridicules de ses contes facétieux. On y rencontrera presque à chaque ligne la glorification de la finesse, de l'astuce et même du mensonge, ces armes dont les êtres faibles ou opprimés sont si souvent disposés à user contre le fort qui les domine (1).

Mais le trait le plus saillant du caractère national, trait que l'on remarquera à coup sûr dans ces pièces, c'est le rôle avantageux qui s'y trouve sans cesse réservé à la femme. C'est elle qui y conduit généralement son mari. Elle l'y mène même, s'il m'était permis d'employer ici cette expression familière, « à la baguette ». Il y a là un trait de différence bien tranché entre les mœurs des Annamites et celles des Chinois chez lesquels, tout entourée de respect qu'elle est, l'épouse se voit réduite à un état de dépendance qui n'a rien de commun avec la liberté morale que trahissent ces récits.

Il m'a semblé utile de diviser cet ouvrage en trois parties. J'ai reproduit dans la première le texte en caractères latins des vingt premières pièces tel qu'il a été publié en Cochinchine par M. Trương Vĩnh Ký; je donne dans la seconde la traduction en français du recueil annamite entier; enfin j'y joins dans une troisième section la transcription des vingt premiers mor-

(1) Je suis loin, bien entendu, de formuler ici un jugement absolu. On trouve chez les Annamites, comme partout ailleurs, un grand nombre de personnalités des plus honorables.

ceaux en caractères figuratifs. Les élèves de l'Ecole des langues orientales y trouveront un utile exercice pour le déchiffrement de cette écriture démotique si instable et si compliquée qui malheureusement, malgré les très louables efforts que l'on a faits dans ce but, ne sera pas de longtemps (si tant est qu'elle puisse l'être jamais) complètement détrônée par sa transcription en caractères latins modifiés (1).

---

(1) J'ai le devoir de remercier ici *M. Pui Trương Vĩnh Ký* de l'obligeante autorisation qu'il m'a donnée de publier en entier la traduction de ces contes annamites.

CHUYỆN ĐỜI XƯA

CHUYỆN ĐỜI XƯA.

TRUYỆN CHƠI

I

Con gái cầu chồng đại vương (1).

Có một con kia nhan sắc đẹp đẽ, mà trông cho được một người chồng sang trọng đứng vì vương vì tướng, cho nên thường bữa thường ra chợ mua nhang đèn, đem vô chùa vái cùng Phật bà, xin xui khiến cho mình đặng như tình mình sở nguyện. Người bán nhang còn nhỏ tuổi; thấy cô ấy mỗi bữa mỗi ra mua nhang thì lấy làm lạ. Quải giỏ thì cũng có khi, có đâu mà mỗi ngày, ngày nào cũng như ngày nấy. Đánh mòm theo coi, thấy vô chùa vái xin chồng cho sang. Anh ta dòm hiểu được ý, thì bữa sau mướn người khác bán thế cho mình. Liệu vừa chừng cô ấy vô chùa, anh ta vô trước núp sau tượng Phật. Cô ấy vào thắp nhang, đốt đèn, ngồi lạy xin một hai cho được chồng làm vua mà thôi. Chú chàng ở sau ứng tiếng lên nói : « Con muốn làm vậy, mà không nên; con phải lấy thằng bán nhang ngoài chợ. Sô con làm vậy đó. » Cô ta ra về, vưng theo lời Phật bà dạy, ra tìm

(1) Pour faciliter le travail de réimpression du texte en caractères latins, j'ai cru devoir conserver l'ordre adopté primitivement dans la Chrestomathie cochinchinoise. Les vingt pièces qui le composent se trouvent donc placées de même, ainsi que la première partie de la traduction française qui y correspond. Je me suis conformé autant que possible, pour le reste de cette traduction, à la disposition du texte original publié par M. Petrus Trương Vinh Ký.

người bán nhang. Hẹn hò ngày kia buổi nọ thì ra chỗ nọ cho nó đem về nhà. Vậy nó bỏ con ấy vào cái bao không, bỏ một đầu thì nó, một đầu thì nhang, gánh thẳng về nhà. Đàng về nhà thì phải đi ngang qua cái rừng. Bữa ấy có thái tử đông cung đi săn trong ấy. Anh ta sợ gặp quân lính quan quyền, có khi họ hỏi han, khó lòng, mới đứng ngừng lại. Quân gia đâu vừa đi trợt tới. Nó thấy vậy để gánh dẹp lại một bên đường, chạy tuột vào bụi trốn trông. Quân thấy gánh mà không có người, thì lại lục mà coi, mở cái bao ra, thấy một nàng xinh tốt lắm nằm khoanh trong ấy; thì dẫn về cho thái tử. Đức ông mới hỏi tự sự trước sau. Thì cô ấy gởi rò duyên cớ đầu đuôi gốc ngọn, lại cho Đức ông nghe. Sẵn có săn được một con cọp; thì thái tử dạy đem con cọp mà bỏ vào cái bao, cột lại, để lại trong gánh như trước. Còn cô ấy thì thái tử đem về làm vợ. Anh kia núp vào trong bụi nghe coi đã vắng tiếng, thì biết họ đã đi đi rồi; thì ra, lại rờ cái bao thăm coi vợ mình còn hay không. Bóp coi thấy còn, thì kê vai gánh về nhà. Cha mẹ anh em ra mắng hỏi chó giống gì trong cái bao nầy vậy? thì nó nói nộ rằng: « Cọp đó, chớ gì? » cật nhang dỡ rồi, nó rính cái bao ấy vào phòng, được có đem vợ ra. Chẳng ngờ vợ đâu chẳng thấy! cọp ở trông nhảy ra bẻ cổ anh ta chết tươi đi tức thì.

II

Hữu động vô mưu.

Thằn cày mở trâu ra sắm sửa đi cày. Ra đồng cày đàng kia qua đàng nọ. Trâu mệt đà lo lười; mà mắc cày ruộng gần chưn núi. Khi cày thì thằng trai cầm cày hò hét đánh đập con trâu đà cơ khổ. Lại thêm chưởi rủa hành hạ quá chừng. Con cọp ngồi rình trong núi, ngó thấy vậy thì giận lắm. Đến buổi

thôi cày, thằng chăn thả trâu ra đi ăn. Con cọp mới lại gần kêu con trâu mà mắng nhiếc sao có chịu làm vậy : « Mầy có vóc giạc, mạnh mẽ sức lực, lại có hai cái sừng nhọn là khí giái mầy; sao mầy không cự không chống, để gầm đầu mà chịu nó, theo làm đầy tớ nó cho nó hành phạt mầy, nó leo, nó cỡi lưng, cỡi cổ mầy như vậy? » con trâu mới nói rằng : « Trời sinh muôn vật, mà khôn thì làm sao cũng hơn mạnh thôi. Dầu mầy nữa cũng phải thua nó, huống chi là tao. » Con cọp tức giận mới nói rằng : « Tao có nghề trong mình, tao lại mạnh, cho mười nó đi nữa tao cũng làm chết, lựa là một. » Con trâu nói : « Thì vậy mầy đi lại đây đặng cho tao kêu nó đánh với mầy cho biết sức. » Con trâu mới đi kêu thằng cày lại. Anh trai cày lơn tơn lại nói với cọp rằng : « Tao bây giờ đang đói bụng, không có lẽ mà đánh với mầy đặng. » Con cọp nói : « Vậy thì mầy đi ăn cơm đi, rồi có lại mà đánh với tao. » Thằng cày nói : « Mầy hay nói láo lắm; tao bỏ tao về, thì mầy chạy đi mất, còn gì mà đánh. » Con cọp nói : « Tao chẳng thèm trốn; mầy nói tao đọa kiếp! Mặt nào, chớ mặt nầy có chạy đâu. Thằng cày nói : « Như có thiệt làm vậy thì để tao trói mầy lại đây, đặng tao về tao ăn cơm cho no, rồi tao ra tao mở mầy ra, đặng mầy đánh với tao như vậy, mới chắc; không, mầy trốn đi, tao không biết chừng. » Con cọp ỷ mình mạnh, thì nói : « Tao chẳng sợ gì, trói thì trói. » Nó mới để cho thằng cày trói nó. Xong xả rồi, thằng cày mới chạy đi, bẻ cây lại đánh con cọp. Con cọp mắc trói thất thế, vùng vẫy không được, bị đòn mà chết. Con trâu khi ấy mới khẻ miếng con cọp rằng : « Tao đã nói với mầy ấy, mầy không muốn nghe tao; mầy ỷ mầy sức lực mạnh mẽ mà thôi. Bây giờ mầy chết, là đáng sô mầy lắm, không thương hại lấy một chút. Ấy là mạnh mà không mưu : ỷ thế mạnh mà khinh dể người ta. »

Có người tuy yếu thế yếu sức mà cao mưu, nên nhiều khi thắng được kẻ mạnh quờn mạnh thế mà thấp mưu.

III

Ông huyện thanh liêm.

Ông huyện kia đắc chỉ ra ngồi huyện nơi kia. Mà ông ấy là người thanh liêm lắm, cho nên không hay dụng lễ mễ của ai lấy một đồng. Đem của trước cũng kkông xong, đem cửa sau cũng không lọt. Bà huyện thấy tình chồng không có ưa, thì cũng không dám lảnh lấy của ai vật gì.

Có cài làng kia nhờ ông huyện lắm, mà đền ơn nghĩa không được. Hễ đem tới giống gì giống gì bất kì, vàng bạc tiền của gì ổng cũng không thèm gì hết; tức mình mới lo đem đút cho bà huyện. Mà bà cũng rằng rằng quyết một, một hai không dám lảnh : « Ngài tôi thanh liêm, tính không có chịu; tôi mà có lấy nữa sau rầy tôi. » Làng càng nài, xin bà cất, nhậm lấy lễ biểu trẻ thâu cho. Bà thấy làng năn nỉ, cầm lóng không đậu, thì bày rằng. « Ông huyện tôi ngài tuổi Tí, vậy làng có bụng làm vậy thì thôi, làng có muốn, thì về đúc một con chuột bằng bạc đem tới đây, để tôi chịu khó, tôi nói giùm cho, họa may có được chăng. » Vậy làng nghe lời về đúc một con chuột cống đặc ruột bằng bạc ròng, đem vô. Bà huyện lảnh lấy cất đi, không dám nói với chồng.

Đến sau khi ông huyện thôi làm quan, về hưu trí, thì nghèo, nhiều khi túng ngặt thiếu trước thiếu sau. Mà bà huyện thì lấy con chuột chặt lấn ra mà bán lấy tiền mua sắm ăn sắm mặc.

Bữa kia ông huyện nói với mụ rằng : « Bây giờ ta nghèo túng xây túng xài hơn thuở trước ta còn làm quan lắm; mà mụ lấy đâu mụ mua ăn mua mặc làm vậy? » « Thì bà huyện mới học lại chuyện làng đem của đền ơn mà không lấy : « Thuở ông ngồi huyện làng kia mắc ơn ông, mà tới năn nỉ đem lễ vật, mà tôi không chịu. Họ nài quá, tôi mới bày cho họ về đúc

con chuột bạc đem dâng, vì ông là tuổi Tí. Bây giờ nhờ con chuột ấy tôi chặt một khi một ít bán đi mà tiêu dụng. » Thì ông huyện mới tiếc mới nói rằng : « Vậy sao bà không có nói là tuổi Sửu, cho họ đúc con trâu? Phải nói vậy, bây giờ chẳng khá à ? »

IV

Con chồn cáo với con cọp.

Trong thú vật thì con cọp làm lớn có oai quờn. Hễ nó đi tới đâu thì con nào cũng đều sợ nó. Có một con chồn cáo hay phàn nghịch, kiêu ngạo lại dể ngươi, gặp cọp thì nhún trể cho nó, rồi chạy tách đi mất. Cọp giận sao nó có khinh đi mình làm vậy. Bữa nọ chồn cáo nằm ngủ, cọp đi tới gặp chụp bắt lấy, muốn ăn thịt đi, mới mắng chồn ba đều rồi có trị tội nó : « Mầy ỷ mầy có tài chạy hay, nên chi mầy khinh dể tao ghe phen. Bây giờ tới số mầy rồi, tao nhai xương mầy, tao chẳng tha. » Con chồn mới nói với cọp rằng : « Mầy đừng làm phi nghĩa, mà tao biểu các muông thú hại mầy mà khôn giờ ! » Cọp mới nói : « Mầy ấy là giống gì mà mầy làm đều ấy được, mầy nói, tao nghe coi thử ! » Chồn mới nói lại như vậy : « Tao có phép mà sai khiến được, vì Ngọc-hoàng có phong cho tao làm vua quản trị hết thảy; mầy cũng phải kính sợ tao nữa. » Cọp nói : « Tao không tin ngay : Có lẽ nào mầy là hèn hạ làm vậy mà ai đi cho mầy chức quờn sang trọng thể ấy ! Mầy nói láo mà thôi. » Chồn cáo lại gắn đều nầy nữa : « Như mầy không tin, thì mầy để tao leo lên lưng mầy, tao cởi mà đi dạo các nẻo đàng rừng mà coi, thì mầy biết, chớ tao nói dối với mầy cũng không cùng. » Cọp chịu : « Ừ, mầy đã quả quyết làm vậy, thì mầy leo lên, tao đem mầy đi; nếu không có thiệt như lời, thì

ta sẽ nhai xương mầy đi cho đáng. « Khi ấy chồn lên cỡi cọp; đi tới đâu tới đó, thì con chi cũng đều thất kính chạy hết, mà con cọp dại tưởng chúng nó sợ con chồn; chớ không dè là chúng nó sợ mình; cho nên trở lại xin lỗi với chồn cáo; vưng phục đầu lựy con chồn. Cọp bái tạ đi, thì chồn dặn biểu cọp : « Từ nầy về sau mầy đừng còn dể ngươi tao nữa. Mới một lần thì tao tha đi cho, mà sau có làm vậy, thì tao không dung nữa. »

Chuyện nầy nói xàm kẻ tiểu nhơn hèn hạ bất tài mà hay nượng thế kẻ có oai quờn mà húng hiếp người binh dân. Lại nói biểu người có quờn thế lớn hùng hào mà lại hữu dòng vô mưu để cho kẻ dưới mình gạt được.

V

Ông thầy già nghe nghiã mà ăn khín bánh của học trò.

Có một nhà kia giàu có sinh được một đứa con trai. Con nhà giàu lại là con một, nên cưng lắm. Khi nó được năm sáu tuổi, cha mẹ nó muôn cho con đi học, mà sợ tới trường học, học trò nhiều đứa ngang tàng rắn mắt ăn hiếp chăng; nên tôn thì tôn, lo rước thầy về nhà cho nó học.

Mà anh thầy ấy hay ăn thếp. Bữa kia mẹ thằng ấy đi chợ về, mua cho con một tấm đường, hay là cái bánh ngọt tròn tròn mà lớn. Con nó ra mắng mẹ đi chợ về, mẹ nó đưa cho nó; nó mắng cập ôm lấy lại tiếc chưa dám ăn, cầm chơi để dành. Thầy thấy thèm: mới kêu thằng học trò lại, nầy con đem lại cho thầy tập nghe nghiã cho con. Nó tình ngay thiệt thà lật đật cầm đem lại. Thầy lấy lấy, rồi để ra giữa cái ghế; mới giả đò nghe sách cho nó coi : « Ngôi Thái cực là như vậy : để ra giữa nguyên như vậy. » Rồi bẻ hai ra mà nói rằng : « Như vậy là Thái cực sanh Lưởng nghi. » Rồi lại bẻ ra làm bốn mà

nói rằng : « Như vậy là Lưỡng nghi sanh Tứ tượng. » Rồi thầy cầm lấy cái bánh nói : « Còn như vậy là Tứ tượng biến hóa vô cùng, » cầm đem lùm phứt cái bánh đi. Thằng học trò nó mới lăn ra, nó giãy, nó khóc. Mẹ nó nghe, mới kêu, mới hỏi; thì nó nói : « Thầy nói : » « Để thầy tập nghe nghiã cho tôi, » « rồi thầy ăn cái bánh của tôi đi. »

VI

Con Thỏ cứu cá, mà ra khỏi nơm.

Con thỏ ở nhằm chỗ đồng khô cỏ cháy, không có cỏ rác mà ăn cho no. Tính qua sông sang đi xứ khác; thì nói với con cẩn được rằng : « Anh chịu khó chở tôi qua bên kia sông, thì sau tôi sẽ gả chị tôi cho anh. » Cẩn được chịu. Đưa tới giữa sông, cẩn được hỏi : « Cái lưng tôi vậy ngồi có êm có tốt không? » Thỏ nói : « Còn nói chi nữa? Đã láng thì chớ, mà lại mát nữa. » Con cẩn được chở qua tới bờ. Nó lên rồi, nó lại nói : « Cực chẳng đã tao mới ngồi trên mầy mà thôi. Tanh hôi dơ dáy quá; chị ở đâu mà đem mà gả cho uổng? » Nói vậy rồi bỏ đi đi.

Lên bờ, thấy một vườn mới vui vẻ xinh tốt, đi lần vô moi khoai người ta mà ăn. Chủ vườn giận, gài bẫy đánh. Thỏ quen chừng qua bữa sau cũng tới đó ăn, mắc bẫy. Người ta bắt được đem về, lấy cái nơm, chụp lại, để gần một bên cái chậu cá. Mà trong nhà, bữa ấy, tính làm việc chi đó, nghe nói : « Hai con cá với con thỏ thì đủ dọn. » Con thỏ mới nói với hai con cá rằng : « Hai anh biết họ tính họ làm thịt ta đi đó; mà hai anh có muốn ra cho khỏi, hay không? » Cá nói : « Làm sao không muốn? Muốn lắm, mà không được chớ. » « Vậy thì làm vậy, hai anh nghe lời tôi, thì xong : Cẩn đuôi nhau mà

vùng cho mạnh, bẻ hai cái chậu ra, thì nhảy mà xuống hồ, thì thôi ! Họ bắt không được đâu. »

Hai con cá nghe lời, ra sức vùng, bẻ chậu đi. Thỏ cao mưu kêu : « Bớ ông chủ, cá đi cà! » Trong nhà lật đật chạy ra, xách cái nơm theo mà chụp cá ; thỏ vùng chạy đi mất. Đã cứu cá, mà lại cứu mình nữa.

VII

Con thỏ cứu con voi mà nhát cọp.

Lần khác con thỏ đi chơi, gặp con voi đang rầu rĩ quá; mới hỏi vì làm sao mà làm bộ buồn bực làm vậy. Thì con voi nói : « Bữa hôm con cọp gặp, biểu tôi thì ngày kia tháng nọ tới chỗ nọ, nộp mình cho nó tới nó ăn thịt, mà nay đã gần tới kì ; không biết liệu làm sao. » Thỏ thấy tội nghiệp, thì nói : « Thôi ! Để tôi tính giùm mà cứu cho cho khỏi nó ăn thịt ! Hễ tới ngày, thì lại rước tôi ; tôi đi với, tôi làm phước, tôi cứu cho ! »

Đến ngày đi nộp mình, thì voi tới rước thỏ cỡi trên lưng mà đem tới chỗ hẹn. Thỏ dặn voi : « Cứ nằm đó, đừng nói gì hết ! Để mặc tôi ! » Dặn dò xong rồi, cọp đâu vừa tới. Thỏ ngó thấy cọp đến, thì nhảy ra trước đầu, táp một miếng, và táp và nói : « Không có con chi vừa. » Nhảy đàng sau, nhảy bên nầy bên kia, cũng nói làm vậy. Rồi ngó quanh ngó quất, thấy cọp lại : « Ờ ! Ờ ! Có cọp đây ! Thịt cọp ngon hơn thịt voi ! » Cọp nghe nói, thất kinh, không hiểu đặng con gì nhỏ mà dữ làm vậy, vật voi xuống mà ăn, lại đòi ăn tới thịt cọp nữa. Nên nhảy trái ra, chạy miết dài. Bấy khi thấy cọp chạy, thì kêu hỏi : « Việc gì mà chạy hung làm vậy ? » Thì cọp nói : « Uý ! đừng hỏi ! Cái con chi nhỏ thó mà nó vật voi nó ăn ! Nó thấy tôi, nó nói : « Ờ ! thịt cọp ăn ngon hơn thịt voi ! ». Tôi sợ, tôi chạy. »

« Anh dắc với tôi tới coi cho biết với. » Cọp nói : « Tao mạnh, lại lẹ chơn. Có sao, tao chạy được; mà bay, đến chừng làm vậy, mà chạy sao khỏi? » Khỉ nói : « Không hề gì! Để mầy tôi bứt dây cột xâu lại với nhau, rồi cột vào mình anh! Rủi có tam sao, anh chạy, anh kéo đùa với tôi theo; có hề gì? » Cọp chịu, mới để cột dòng theo sau một bầy khỉ, dắc nhau tới. Tới nơi, ngó vào; thấy con thỏ còn đang táp, làm ào ào trên mình con voi; cọp lại sợ, quày chạy đi. Kéo lết bầy khỉ, va đầu trong gai gốc, chết nhăn răng hết cả bầy, Tới chỗ khỉ, mới dừng lại; thả khỉ ra. Ngó ngoái, lại thấy bầy khỉ nhăn răng nằm thài lai; thì cọp la, mắng nó : « Tao chạy mệt đà hết hơi, mà bay còn vui sướng! Nổi gì mà cười? »

Mạnh, mà dại, mắc chúng qui quái hãm mà thua, thì là cọp.

VIII

Thầy trừ chồn cáo.

Cái nhà kia hay nuôi gà nuôi vịt bán; mà bị chồn nó phá nó ăn hết nhiều lắm. Gài bẫy, đánh nó hoài, mà cũng không trừ nó cho lại được. Anh kia nghe vậy, tính gạt ăn của nó một bữa chơi; nên tới nói : « Nghe nói chồn nó phá gà phá vịt đây lắm, có muốn trừ nó, thì tôi trừ cho. » Chủ n[illegible] nghe, chịu liền. Vậy thầy mới biểu đàm bột cho nhỏ, lấy đậu làm nhuần cho lấy một thúng cái. « Đến mai tôi làm phép cho, một bữa thì hết. » Thầy xách cái thúng tới, lấy bột lấy đậu, đem ra, nắn chồn lớn chồn nhỏ để đầy ghế; lại nắn một con lớn hơn hết, để giữa. Rồi đứng dậy, biểu vợ chủ nhà ra lạy. Thầy đứng vòng tay, đọc : « Chồn đèn, chồn cáo, láo dáo ăn gà, tao chẳng có tha, tao tra vào thúng. » Nói vừa rồi, bắt chồn bột, bỏ vào thúng, bẻ lịa bỏ vô túi. Con mẹ nọ, thấy vậy, tiếc, thấy thầy lấy đà

nhiều quá, thì nóng ruột, thì lồm cồm chồi dậy, và chạy, và la : « Chồn nào chồn nầy, tôi cũng lấy một chồn! Rồi ôm con chồn lớn, chạy vô mất.

IX

Thầy dạy ăn trộm thử học trò.

Có ông thầy kia làm thầy dạy phép đi ăn trộm. Học trò cũng được năm bảy đứa. Có một đứa mới vô sau. Thầy muốn thử coi cho biết nó có dạn dĩ lanh lợi hay không; thì thầy dắc nó đi ăn trộm với thầy. Thầy đem rình cái nhà có đứa con gái hay làm hàng lụa. Biết có cây lụa dệt rồi, nó gói, nó để trên đầu giường kề đầu mà ngủ. Thầy mở cửa, biểu nó vô, lấy cây lụa, đem ra. Thầy thì đứng giữ nơi cửa. Nó vào, thắp đèn, ló lên. Coi thấy rồi, thụt đèn, đi thò tay, lấy cây lụa; mà chưa từng, đứng dựa cái giường, sợ run rẩy, động con ấy thức dậy, nắm đầu chú bợm. Nó thất kinh kêu : « Nó nắm được đầu tôi rồi, thầy ôi! » Thầy nó mới nói mưu : « Tưởng nắm đầu chớ nắm đầu, không hề gì! Nắm mũi kia, mới sợ. » Con kia nghe, tưởng nắm mũi chắc, bỏ đầu, nắm lấy mũi; nó dựt, nó chạy ra được. Mồ ông, làng xóm chạy tới rượt theo. Nó sợ quá, nhè bụi tre gai, chun vào trỏng. Gai đâm trầy da, nát cả và mình; mà khi vậy không biết đau. Thủng thẳng càng lâu càng đau, nhức nhối rát ráo lắm. Còn ông thầy chạy thẳng về nhà ngủ. Sáng ngày ra, thầy nói với vợ nó phải lo mà đi kiếm nó về, chỉ phải đi kiếm đàng nào. Vợ nó ra đi kiếm. Nó ở trong bụi tre gai, thầy còn đi ngang qua, mới kêu vô : « Mầy về nói với thầy cứu tao với. Tao hồi hôm sợ quá, chun vô đây. Họ rượt thót lấy, chun đại vào, không biết đau; bây giờ chun ra không được; mình mầy nát hết. » Vợ nó về thưa lại với thầy. Thầy

xách gậy ra, nó lạy lục, xin cứu. Thầy nó mới vùng la làng lên : « Bớ làng xóm! Thằng ăn trộm đây! » Nó sợ đã sẵn, thất kinh quên đau, vụt chạy ra được. Về nhà, thuốc men hai ba tháng, mới lành.

Còn có thằng học trò khác dạn lắm, thấy nó muốn thử coi nó có ngoan, biết làm mưu mà thoát thân khi túng nước hay không, thì đem anh ta tới nhà kia giàu lắm. Thầy đánh ngạch, vô được. Dở rượng xe ra, biểu nó vô khuân đồ. Nó chun vô. Ở ngòai, thầy khóa quách lai, bỏ đó, ra về ngủ. Nó ở trỏng, không biết làm sao ra cho được; mới tính dùng mưu. Vậy nó lấy hết các áo quần tốt, mặc vào sùm sùm sề sề; lại lấy cái bung, đội trên đầu, khuất mặt khuất mày đi hết. Ở trong rương mới kêu lên : « Ở chủ nhà! Ta là thần! Bấy lâu nay ta ở với cho mà làm giàu; nay mở rương, cho ta ra đi dạo chơi ít bữa. Mở rương rồi, đờn bà ô uế phải đi đi cho xa! Còn đờn ông, thì phải nhang đèn; mà đứng nới ra xa xa, đứng có lại gần, không nên! » Trong nhà ngờ là thần thật, vật heo vật bò để tạ thần. Lại có mời tổng xã tới thị đó nữa. Dọn dẹp xong tiêm tất, mở rương, chồng nắp lên, dẹp lại hai bên, dứng ra xa xa, chờ ông thần ra. Đâu ở trỏng thấy mặc đồ sùm sề, đầu đội cái bung đen đen đi ra. Rồi đi luôn đi phán dạy ai có muốn cúng dâng vật chi, thì đi theo sau xa xa. Tới chùa, thần mới vô ngự cho mà lạy. Thiên hạ ai nây nghe đồn, rủ nhau đô hội đi theo coi.

Tới cái chùa kia, ông thần vô chùa leo trên bàn thờ ngồi, cất cái bung đi. Thiên hạ vô, thì dứng xa ngoài sân, không dám vô. Bữa ấy, anh học trò nhát mà bị chúng rượt chun bụi tre gai có di theo coi. Biết là bạn học mình, thì thưa với quới chức, xin cho va vô va coi cho gần. Mà mắc có lời thần đã phán : « Hễ ai lại gần thì thần phạt, sạt máu ra mà chết! » Làng tổng mới nói với nó : « Mặc ý muốn chết, thì vô ! Nó bươn, nó vô leo lên đàng sau, dòm mặt biết. Anh kia mới nói : « Anh đừng có nói ra! Để nữa về, tôi chia đồ cho ! ». Nó không tin,

nói : « Rồi về, anh chôi đi, anh không chia. » Anh kia nói : « Không, thì thề! » Thằng nọ hỏi : « Thề làm sao? » Nó nói : « Anh le lưỡi, tôi liếm, rồi tôi le lưỡi, anh liếm, thì là thề đó! » Vậy thằng kia le lưỡi ra. Anh nọ cắn ngang, đứt lưỡi đi, máu chảy ra đầm đề. Nó chạy ra, mà nói không được, lấy tay chỉ biểu làng vô bắt. Ai nấy thấy máu mủ vậy, thì ngờ là nó bị thần phạt sạt máu, liền sợ thất kinh, bỏ chạy ráo. Thần ta mới mang đồ, về nhà thầy, chia cho thầy mà đền ơn. Thầy khen nói : « Mầy học phép ăn trộm được rồi đó ; có muốn ra riêng, thì thầy cho ra được. »

X

Thằng đi làm rể.

Có một thằng ít oi thiệt thà, không biết gì hết. Mà đến tuổi phải lo đôi bạn với người ta, mới tính đi cưới vợ. Đi coi rồi, mượn may dong đi nói. Đàng gái chịu gả, cho bỏ trầu cau. Mà phép hễ có miếng trầu miếng cau rồi, thì phải đi làm rể ; mà nó không biết làm rể là làm sao. Lấy làm khó lòng, mới hỏi thăm ông may : « Chớ làm rể phải làm làm sao? » Ông may mới dạy rằng : « Đạo làm rể, hễ thấy ông gia làm giông gì, thì phải dành lấy mà làm ; hễ thấy làm đi gì, thì phải làm theo như vậy. » Bữa ấy, tới nhà làm rể. Cơm nước rồi, cha vợ nó xách rựa đi đốn cây, nó cũng vác rựa mà đi theo. Ông lại cây nầy, mới kê rựa vào đốn, thì nó lại nói : « Cha để tôi đốn cho! » Cha nó nghe, thì để cho nó mà qua cây khác. Nó cũng lại, nó nói làm vậy. Ông cũng để cho, ông đi cây khác ; nó lại nó cứ dành hoài. Ông gia nó thấy vậy, mới sinh nghi có khi nó điên chăng ; nên dựt mình đâm đầu chạy đi. Ngó ngoái lại, thấy nó lăn căn chạy theo, lại càng thêm nghi. Chạy rớt cái khăn mắc trên bụi tre. Nó thấy vậy, nó cũng lột cái khăn của

nó, mà ném lại đó như cha vợ nó vậy. Ông gia nó mới tin chắc nó là điên thiệt, nên cong lưng chạy riết về nhà. Thở hào hển chạy ngay vô nhà, thấy mụ ngồi trong bếp đang thổi lửa, mới đá mỏng mủ một đá, biểu chạy trốn đi, thằng rể nó điên thiệt. Chàng rể chạy, thấy bà mẹ còn đó, cũng bắt chước, giợ chơn, đá mụ một đá như ông vậy. Hai ông bà chạy, chun núp dưới vựa lúa. Nó cũng chun theo. Hai ông bà thất kinh hồn vía, sợ dại nó có làm hung chăng, mới la làng lên. Nó cũng bắt chước, la làng lên nữa.

XI

Học phép hà tiện.

Anh kia đi tìm thầy dạy học phép hà tiện. Tới nhà thầy, hỏi thầy phải mua chi mà làm lễ cúng tổ. Thầy mới biểu đi mua mọt cái bánh tráng mà thôi, đừng có mua gì nữa mà tốn tiền. Nó mới đi chợ mua cái bánh tráng, lại có mua một con gà, ôm về. Thầy nó thấy gà, thì la : « Cái thằng dại! Ai biểu mua gà làm chi cho uổng của? » Học trò mới thưa với thầy : « Tôi tính làm vậy, nên mới mua gà : « Là khi bẻ bánh tráng mà ăn, thì làm sao cho khỏi rớt vụn vằn xuống cũng uổng; nên mua gà để phòng khi nó có rớt mảnh mùn, thì nó lượm nó ăn, lớn lên thì bán, được lời. » Thầy nghe nói lý ấy thì nói : « Thôi! Mầy hà tiện quá cha tao đi rồi! Còn đi học gì nữa? »

XII

Láo dinh láo quê.

Hai đứa kia có một tài đi nói láo mà ăn mà thôi. Một đứa láo dinh, một đứa láo quê. Hai đứa đi đàng gặp, nói chuyện vàn với nhau. Đâu vừa đến cái sông, mới rủ nhau mà tắm cho mát, kẻo trời nóng nực lắm. Thằng điêm quê muốn nói láo mà gạt thằng kia chơi; thì buộc năm tiền vào lưng, không cho thằng kia thấy, mới lặn xuống dưới nước một hồi, rồi trồi lên, tay xách năm tiền, mà nói rằng : « Anh ! Nầy ! tôi xuống dưới, tôi gặp hai ông tiên ngồi đánh cờ tướng với nhau ; tôi ngồi ghé lại, tôi coi. Thì hai ông cho tôi năm tiền, biểu tôi thì đi đi, đứng có coi nữa. Tôi mắng, xách tiền trồi lên. » Thằng kia biết nó nói láo, thì tính bề lật độ nó chơi; nên mới nói : « Để tôi lặn xuống, tôi coi thủ, có khi các ông sẽ cho tôi chăng? « Nó mới lặn xuống, quào dưới bùn, lấy miếng sánh, rạch mặt cho trầy ra, rồi trồi lên, kêu thằng kia : « Anh ơi! tôi xuống, gặp hai ông tiên đó, mà họ giận, họ nói : » « Tao đã cho thằng trước năm tiền, biểu về mà chia nhau, sao mầy còn xuống đây làm chi nữa? » « Thì họ lấy hàn cờ mà quăng, là mặt tôi đi đây. » Té ra điêm mắc điêm. Thằng kia phải chia cho nó hai tiền rưởi; ăn trọn một mình không được.

XIII

Anh học trò sửa liền Triều đình đặt.

Có người học trò còn nhỏ tuổi mà đã già chữ nghĩa lắm. Lúc dọn phủ cho đức ông nhứt ở, thì triều đình có hội nhau

lại mà đặt một câu liền cửa ngỏ đức ông. Đáp chữ vôi thếp vàng từ tế. Hai câu ấy đặt như vậy :

« Tử năng thừa phụ nghiệp;
Thần khả báo quân ân. »

Anh học trò đi ngang qua cửa thầy câu liền, đứng lại coi, không ưng ý. Đi học về giận đứng đi đó, không cất nón. Quân canh nhựt cửa đó liền bắt; hỏi sao vô phép không có cất nón : « Có biết đó là phủ ông nào chăng? » Người học trò nói : « Tôi biết, mà mắc tôi giận, thầy câu liền đặt không nhằm, nên quên lấy nón xuống. » Quân, mới dẫn vào thái tử đông cung. Đức ông hỏi. Người học trò cũng cứ khai thiệt làm vậy. Chứng Đức ông cho mời đình thần vào, mới kể tự sự cho các quan nghe rằng : « Tên học trò chê câu liền các quan đã đặt ngoài cửa. » Vậy mới hỏi học trò : « Vì làm sao mà chê? Bây giờ có dễ sửa lại hay không? » Thì anh học trò nói : « Đặng. » Đức ông biểu : « Bẻ làm sao thì bẻ đi, rồi sửa đi thử coi. » Anh học trò mới bẩm : « Câu liền ấy thất lễ, là vì đặt con đứng trước cha, tôi đứng trước vua. » Làm vậy sao cho phải? » Ừ! Nói nghe được; mà bây giờ sửa lại làm sao? » Bẩm lịnh các ông lớn, sửa lại như vầy, thì hay quyết đi thôi :

« Phụ nghiệp tử năng thừa;
Quân ân thần khả báo. »

Các quan ai nầy đều khen, vua cho người ấy đậu tấn sĩ, lại ban cho một ngàn quan tiền thưởng tài. Triều đình lại thưởng hai ngàn nữa.

XIV

Thầy bói : « *Bụng* làm, *Dạ* chịu. »

Có một anh bất tài chẳng biết làm gì mà ăn, mới đi học làm thầy bói. Bói nhiều quẻ, cũng khá ứng; nên thiên hạ tin,

đua nhau đem tiền đến xin bói. Làm vậy ăn tiền cũng đã khá, lại càng ra dạn dì, càng đánh phách, khua miệng ràn. Bữa kia trong đền vua có mất con rùa vàng. Kiếm thôi đã cùng đã khắp, mà không ra. Người ta mới tâu có anh thầy bói kia có danh, xin cho rước va tới mà dạy gieo quẻ bói thử, họa may có được chăng. Vậy vua giáng chỉ dạy sắm võng dá, quân gia, dù lọng, cho đi rước cho được anh ta đem về. Thầy quân gia rần rộ tới nhà, trong bụng đà có lo có sợ, không biết lành dữ dường nào. Chẳng ngờ nghe nói vua đòi đến bói, mà kiếm con rùa vàng của vua mất đi. Trong lòng đã bần bíu, lo đái ra cay, sợ e bói chẳng nhằm mà có khi bay đầu đi. Mà phải vưng, phải đi đánh liều mặc may mặc rủi. Bịt khăn, bận áo, bước lên võng, ra đi. Nằm những thở ra thở vô, không biết liệu phương nào. Mới than rằng : « Bụng làm, dạ chịu! Chớ khá than van! » Chẳng ngờ may đâu hai thằng khiêng võng, một đứa tên là *Bụng*, một đứa tên là *Dạ*, là hai đứa đã đồng tình ăn cắp con rùa của vua. Nghe thầy nói làm vậy, thì ngờ là thầy thông thiên đạt địa đã biết mình rồi; sợ thầy tới nói tên mình ra, vua chém đi; cho nên để võng xuống, lại lạy thầy, xin thầy thương xót đến mình, vì đã dại sinh lòng tham, mới ăn cắp con rùa ấy mà giấu trên máng xối : « Xin thầy làm phước, đừng có nói tên ra, mà chúng tôi phải chết tội nghiệp? » Anh thầy nghe nói, mới hở hơi được, đem bụng mắng, thì mới nói : « Thôi! Tao làm phước, tao không có nói đâu mà hòng sợ! » Tới nơi, anh ta bói xong, kiếm được rồi, vua trọng thưởng; lại phong cho chức sắc. Vẻ vinh vang; mà vốn thiệt là việc may đâu mà nên mà thôi; chẳng phải là tại va có tài nghề chi đâu.

Ở đời có nhiều người nhờ vận may mà nên mà thôi, chớ chẳng phải tài tình chi.

XV

Đại-trượng-phu với *Quản-tử*.

Thuở xưa kia có hai người anh em bạn thiết, một người tên là *Đại-trượng-phu*, người kia tên là *Quản-tử*. Anh trước giàu có, anh sau thì nghèo, năng tới lui chơi bời với nhau. Hai vợ chồng anh *Đại-trượng-phu* thấy anh kia nghèo cực, thì nói : « Thôi! Anh nghèo, không có vốn mà buôn bán; có muốn lấy năm ba trăm chi đó, thì lấy mà dùng làm vốn đi buôn, cho té ra một hai đồng mà chi độ thê nhi. » Anh *Quản-tử* nghĩ đi nghĩ lại : « Mình lấy thì được đó, hai vợ chồng cũng tử tế, có lòng thương; mà mai sau, rủi có lỗ hay là có đều nào, thì biết lấy chi mà trả? Nên không dám lảnh; nghèo, thì chịu vậy. Cám ơn anh chị có lòng với em út! Tôi tính cũng không buôn bán chi mà hòng lấy của anh khó lòng. »

Vợ chồng *Đại-trượng-phu*, nhà thôi đã đủ đồ, chẳng thiếu vật chi; đồ nữ trang cũng hiếm, chẳng thiếu gì; mới tính với nhau lấy vàng, đem cho thợ kéo ra đậu một con rùa vàng để chơi. Đưa năm lượng. Cách it lâu, *Quản-tử* lại nhà chơi. *Đại-trượng-phu* mới hỏi : « Anh đã có thấy rùa vàng hay chưa? » Rùa vàng hiếm chi, thiếu gì? » « Không! Không phải rùa vàng ngoài đồng đâu! Cái nầy là rùa vàng làm bằng vàng thật. » « Cái thì chưa thấy. » *Đại-trượng-phu* mới biểu vợ đi lấy đem ra coi. Coi rồi, để trong cái dĩa, ngồi uống rượu, nói chuyện hoài, rót thêm rót thêm hoài, hai anh em say nằm ngủ, quên đi. Thằng con trai anh *Đại-trượng-phu* đi học trường xa chạy về thăm nhà. Thấy con rùa tốt, gói trong khăn, cầm đem đi chơi. Đến khi tỉnh dậy, quên lửng con rùa vàng. *Quản-tử* từ giã, kiếu về. Một chặp lâu, *Đại-trượng-phu* sực nhớ lại con rùa, chạy vào hỏi vợ. Vợ nói không có cứt. « Khó a! Không biết tính

làm sao! Không có lẽ nghi cho anh em, người có bụng dạ tốt. » Thôi! bữa nào cha nó có đi lên nhà *Quân-tử* chơi, thì hỏi mánh rằng : « Hôm trước đó, con rùa vàng, anh có cầm về cho chị coi không? » Chẳng lành thì chớ, *Quân-tử* sợ anh em nghi, thì chịu bốc lấy mình có cầm về. *Đại-trượng-phu* mới nói : « Thôi! Để đó mà chơi, hề gì? Bước chơn ra về. Hai vợ chồng *Quân-tử* không biết tính làm sao lo mà trả cho được. Người ta thấy mình nghèo, người ta nghi, cũng phải; không phép chối đi. Vậy mới bán nhà bán cửa, dắc nhau đi tới với ông *Phú-trưởng-giả*, giàu có muôn hộ. Vào lạy ổng, xin ở làm tôi, mà xin năm lượng vàng làm rùa mà trả cho anh em. Ông *Phú-trưởng-giả* nghe biết việc, thì lấy vàng, kêu anh thợ làm con rùa trước tới làm, rồi giao cho hai vợ chồng đem về trả. Mà không cổ thân, giúp mà thôi. Đàng kia cũng không chịu, cứ ở làm bộ hạ chơn tay.

Cách đôi ba bữa, con trai Đại-trượng-phu, chơi no con rùa, cầm về đi về thăm nhà luôn trót thể. Vào, mới nói : « Cha mẹ, thì thôi! hỏm, may là tôi! Phải người ta lạ, người ta đã lấy mất con rùa vàng đi, còn gì? » Hai vợ chồng chưng hửng, lấy làm lạ. « Mẻ! Rùa nào con mình lấy đi chơi, rùa nào anh kia đem trả, không hiểu được. » Mới định chừng có khi anh *Quân-tử* sợ mình có ngại lòng ảnh, nên mới làm rùa khác đem mà thế. *Đại-trượng-phu* lật đật chạy lên trên nhà *Quân-tử* hỏi thăm; thì người ta nói : « *Quân-tử* bỏ xứ, đi đâu trên ông *Phu-trưởng-giả*, cổ thân mà lấy vàng thường con rùa vàng nào đó. Nghe nói vậy, không biết nữa. « Nghe vậy, lại càng thêm lo. Tìm tới nhà *Phú* ông, hỏi thăm có hai vợ chồng *Quân-tử* hay không. Người ta nói có, kêu ra. Hai đàng khóc ròng. *Đại-trượng-phu* vào trả con rùa vàng cho *Phú* ông mà lành hai vợ chồng *Quân-tử* về. *Phú* ông là người nhơn, không chịu lấy rùa. « Anh có mượn của tôi sao anh trả? Còn hai vợ chồng *Quân-tử*, tôi có bắt buộc chi mà anh xin lành? » Tính không xong. Trả vàng, không lấy; hai vợ chồng *Quân-tử* mắc nợ, không đi; trả rùa cho

Quân-tử, *Quân-tử* không lây. Túng mới để điệu nhau ra quan mà xin quan xử. Té ra ba nhà hết thảy đều thật là người ngay lành trung trực. Chẳng biết kẻ của cải ra giòng gì, nguyên lo tu đạo đức, lây nhơn ngãi mà ở với nhau. Ấy mới thật là người *Quân-tử*.

XVI

Bạn học người đậu người không.

Hai anh em bạn học kết nghĩa với nhau đã lâu. Có một anh tốt phước, đi thi đậu, về làm quan vinh vang tử tế; mà bung không được tốt mây, mắc tham tâm mà quên nhơn ngãi. Bữa kia anh học trò lở vận tới dinh đi thăm. Cậy quân vô bẩm; nó ra, nó nói ngài giâc, ngài ngơi, đợi không được. Lại về. Bữa khác cũng tới làm vậy; thì ngài lại mắc việc khác, không ra khách được. Là vì thầy tới mặt không, không có lễ mễ gì; nên lánh đi. Anh kia lẻo đẻo tới hoài đã năm ba phen, mà không có gặp mặt; thì về mua một con heo choai, quay vàng lườm, để vô mâm, bưng tới. Quân vô bẩm, ngài nghe có lễ ngãi, lật đật mang aó ra. Chào, hỏi sơ sài lều lào ba tiêng, biểu quân cầm một miêng trâu, châm một điếu thuôc đem lại đưa cho. Anh ta lảnh lây, xăm xuôi đem lại nhét trong miệng con heo; đứng vòng tay, lạy con heo ba lạy : « Giả ơn mẩy, vì bởi nhờ có mẩy, nên tao mới vào được cửa quan mà thăm bạn củ tao! » Rồi bỏ ra về một thể, chẳng thèm tới lui nữa.

XVII

Hang *Từ-thức*.

Ở ngoài bắc có một cái hòn tự nhiên bôn bề đá dựng; đêm ngày sóng tạt bổ ầm ầm. Người ta đặt tên là hang ông *Từ-thức*. Do cái chuyện nó người ta bày làm vầy :

Thuở xưa kia, vua tính xây một cái thành chỗ đồng nội kia. Thình lình chỗ ấy có mọc lên một cây vô danh, bông lá lạ thường, đã xinh, mà lại thêm thơm nữa. Ai nấy đều định phải đem dưng cho vua. Vậy mới cho dân canh giữ nhặt nhiệm, kẻo sợ người ta hái bông đi. Thiên hạ đồn dực, đâu đó rủ nhau tới đó coi. Tiên ở hòn nói trước nầy cũng đua nhau đi coi. Mà có nàng *Giáng-hương* tiên xinh tốt lại gần rò rầm cái hoa, rủi rụng xuống. Quân lính mới bắt lại đó. Xúm lại, xin nói, gầy lưới cũng không tha. Vừa may có ông *Từ-thức*, là ông quan lão, nghe đồn, cũng đi tới coi cho biết. Bước vô, thấy bắt buộc làm vậy, thì hỏi lính : « Tội tình chi mà bắt trói người ta lại? Người ta là con gái, mà bắt làm gì tội nghiệp vậy? Tha người ta đi! » Lính bẩm : « Bẩm ông, cô nầy ở đâu không biết tới coi, lấy tay núm cái hoa, nó rụng xuống nơi tay; tôi bắt cổ lại đây. Bây giờ ông dạy tôi tha, tôi có dám tha ở đâu? » Ông *Từ-thức* mới cởi áo, đưa cho thằng lính cho nó đặng nó tha nàng *Giáng-hương* đi. Sau về nhà. Ông *Từ-thức* mới nhớ mường tượng hình nhan nàng con gái mình cứu; trong lòng nó bất khoăn khoái, nhớ thương, ước cho đặng gặp mặt lại, mới phỉ tâm lòng. Ra vô bâng khuâng tư tưởng, ăn chẳng ngon, nằm chẳng ngủ; thao thức cả đêm. Đang chừng nửa đêm, lồm cồm chờ dậy, kêu một đứa hầu thổi lửa thắp đèn; rồi ông cuông gói, xuống chiếc xuồng, cầm đầm bơi đi, đi bơ vơ, chẳng biết đi đâu. May đâu đi tới hòn tự bề đá dựng đứng, lại

có cái cửa vô; mà cửa đóng. Vậy ông viết thơ, dán nơi cánh cửa; bỗng cửa tự nhiên khi không mở ra. Ông vào, thấy cỏi tiên vui vẻ, cứ xăm đi tới hoài; ngó trước, thấy nàng *Giáng-hương* ra rước vô cung ở đó vui vẻ đủ no mọi đàng. Đến bữa nàng *Giáng-hương* phải đi chầu bà chúa tiên, thì đóng cửa lại, dặn ông ở nhà làm gì thì làm, mà đừng có mở cái cửa sau mà khôn; đến nữa, phải trở về, không được ở đó nữa. Dặn dò trước sau phân minh, nàng ấy ra đi. Ông *Từ-thức* ở nhà nghi hoài : « Mê! Nầy! Không biết ý làm sao mà biểu đừng mở cửa sau! Có khi bên kia có giống gì xinh tốt quí báu hơn bên nầy, nên cỏ cầm mình vậy chăng? » Lục tặc tới cửa, mở phứt ra. Ngó ra, thấy thế gian; khi ấy mới nhớ nhà. Vậy các tiên ở đó nghe động đất, thì biết; nên về, đuổi ông *Từ thức* về, không cho ở nữa. Tưởng là mới đâu vài ba bữa. Ai hay! Về kiếm nhà không được! Nhớ chắc chỗ cũ; mà vào hỏi, thì chẳng thấy một ai quen biết. Hỏi thăm nhà ông *Từ thức*, thì họ nói họ không có biết, cũng không có nghe tên ấy bao giờ. Hỏi mấy ông già bà cả; thì người ta nói : « Thuở trước, đời vua kia vua nọ, thì có ông quan lão tên là *Từ-thức*; mà ông chết đã hơn ba bốn trăm năm nay rồi, còn ở đâu?

XVIII

Ông huyện xử tội con ruồi.

Một người kia ở xứ rầy, bái quê mùa. Đến bữa nó đơm quải, dọn ra một mâm cúng; thì con ruồi lên đậu ăn. Thì người chủ giận sao nó có xâc; mới đi thưa với ông huyện rằng: Lạy ông, tôi cúng cho cha mẹ tôi, mà con chi không biết nó bay lên, nó ăn trước đi, hỗn hào quá lắm. Ông huyện mới biểu nó : « Hễ nó hỗn hào vô phép, thì gặp nó đâu đánh nó đó! »

Nói vừa buông miệng, con ruồi ở đàu bay lại, đậu trên má ông huyện ấy. Thì thằng ấy nói : « Bẩm ông, ông mới xử nó làm vậy, mà nó còn dể ngươi, nó tới đậu trên mặt ông. » Và nói và giơ tay ra, giăng cánh, đánh một và trên mặt ông huyện xửng vừng.

XIX

Con beo nhờ ông già cứu, rồi đòi ăn thịt ông già đi.

Ngày kia con beo buồn bắt khỉ vông, đi dạo sơn thủy chơi. Thình lình nghe tiếng chó sói đi săn. Khỉ, cái nghiệp nó hay giớn giác. Nghe động rừng thất kinh, quăng vồng, trèo lên cây, ngồi hết. Còn con beo cong lưng chạy miết dài. Chó sói cứ rượt mãi. Con beo túng nước, sợ có khi nó bắt được; may đâu gặp một ông già, theo lạy lục, xin ông già cứu. Ông già không biết làm làm sao; mới mở cái đày, ổng biểu nó chun vô; rồi thắt lại, vác trên vai, mà đi. Chó sói chạy tới, thấy đâu mất đi; mới hỏi thăm ông già. Ông già nói không có thấy. Chó sói bỏ về. Ông già đi được một đổi xa xa, rồi mở miệng đày, thả con beo ra. Con beo, phần thì mệt, phần thì đói bụng quá chừng, nó đòi ăn thịt ông già đi. Ông già nói : « Tao làm ơn, cứu mầy cho khỏi miệng chó sói, mà mầy đòi ăn thịt tao à! » Con beo nói : « Cứu gì, ông? Ông bỏ tôi vô đày ngột, thiếu một chút nữa, chết còn gì? Bậy giờ đói bụng quá, phải ăn, mới xong! » Ông già nài : « Thôi! Thì đi hỏi chứng cớ cho hẳn hòi, rồi sẽ ăn. » Vậy tới chòm cây cao lớn, dắc nhau lại hỏi; thì cây nói : « Người ta là giống bất nhơn. An nó đi! Để làm chi? » Mầy tôi hằng giúp nó, làm nên lương đông nhà cửa, mà nó còn lấy búa lấy rìu, nó chặt chém chúng tôi hoài. Ơn ngãi gì mà để? An đi! » Con beo nói : « Đó còn từ chối gì nữa? » Nó

xôc lại, nó đòi ăn. Ông già lại nói : « Cây côi biết gì? Nói vậy chưa đủ tin! » Dắc nhau đi tới nữa. Gặp một bầy trâu già. Con beo lại hỏi : « Có nên ăn đi hay không ? » Thì trâu nói : « Chúng tôi làm đầy tớ nó già đời, cày bừa lam ruộng cho có lúa gạo cho nó ăn cho no; đến khi chúng tôi chết rồi, nó còn phân thây xẻ thịt. Cái xương thì làm vạch, da thì bịt trống, đóng giáy đóng dép, cứt thì làm phân; không có biết công ơn chúng tôi chút nào, huống gì là anh? An nó đi, là đáng lắm! » Con beo lại đòi ăn. Ông già nói : « Lục súc vô đồ, cũng chưa có chắc; lời tục ngữ có nói rằng : « Sự bất quá tam. » Xin mầy để đi hỏi một lần nữa, rồi mầy hãy ăn tao cho đáng số tao. » Dắc nhau đi nữa một đồi đàng khá xa; mới gặp một người con trai đi đường, đứng dừng, lại hỏi; thì người biểu nói gốc tích lại ban đầu cho nó nghe; nghe biết rồi, mới nói : « Nào con beo hồi đầu mầy thâu mình lại mà chun vô đầy ông già làm sao, thì làm lại coi thử; rồi hãy ăn thịt ông già. » Con beo chun vô rồi, thì nó thắt miệng đầy lại, vô bẻ cây, đập con beo chết đi, và dánh và dặn : « Mầy vô ơn bạc ngãi với kẻ làm ơn cứu mầy, thì tội mầy, đập chết đi, thì đáng lắm! »

Lấy đó mà xét, ở đời biết là mầy người bạc tình, đặng chim bẻ ná, đặng cá quên nơm, chẳng những là bội ơn mà thôi, mà lại dĩ ân báo oán nữa. Mầy người làm vậy bụng da vẩy vò, chẳng người, thì trời cũng hại nó đi có thuở. Hễ làm lành thì gặp lành, mà làm dữ thì lại gặp dữ, chẳng chầy thì kíp, chạy đàng trời không khỏi. Làm ơn mắc oán là sự thường; nhưng vậy ơn cũng chẳng mất đi đâu; làm sao cũng sẽ có trả, chẳng người nầy, thì người khác, chẳng thể nầy, thì thể khác; nên ai nầy cứ làm lành, thì sẽ gặp lành mà chớ.

XX

Con chồn với con cọp.

Ngày kia con chồn di kiếm ăn trong rừng, mắc hở hang, vô ý sẩy chơn, sụt xuống dưới hầm; chẳng biết làm sao mà lên cho được. Hết sức tính nữa. Than vắn thở dài, không bề tần thôi; như cá mắc lờ tưởng dã xong đời đi rồi. May dâu nghe di thịch thịch trên đất, mới lo mưu định kế, rồi lên tiếng hỏi rằng : « Ai di dó? » Chẳng ngờ là con cọp. Thì làm bộ mẫng rở mới hỏi : « Chớ anh di dâu, di có việc chi? » Anh cọp nói : « Tôi di dạo kiếm chác ăn; mà anh xuống mà làm chi dó vậy? » Thì anh chồn ta lại trở cách mà nói rằng : « Ua! Vậy chớ anh không có nghe di gì sao? Người ta đồn đến mai nầy trời sập. » — « Cơ khổ thôi nhưng! Tôi không hay một đều! Mà có thật như vậy, hay là người ta đồn huyền vậy anh? » — « Ấy không thật làm sao? bởi thật tôi mới xuống đây má núp, kẻo đến nữa mà chạy không kịp, trời dè, giập xương chết di uổng mạng. Mà anh! Chẳng qua là nghĩ tình củ ngãi xưa, tôi mới nói; chớ như không, thì ai lo phận nầy! Tôi có nói làm chi? » — « Thôi! Vậy thì xin anh cho tôi xuống đó với anh cho có bạn. » — « Ừ, mặc ý xuống, thì xuống! » Anh cọp mới nhảy xuống. Chuyện vàn một hồi, rồi anh chồn mới theo chọc anh cọp hoài. Cọp la không dặng; cứ lẻo đẻo theo khuấy luôn. Con cọp nổi giận, mới ngăm : « Chọc tôi, thì tôi ném lên cho trời sập đè dẹp ruột di giờ! » Anh chồn cũng không nao, càng ngăm, lại càng chọc hòai. Anh cọp hết sức nhịn, mới dối quách anh chồn lên : « Rắn mắt! Nói không được! Lên trên trời đè cho bỏ ghét! » Anh chồn mẫng quá bội mẫng, thấy mình gạt được anh cọp mắc mớp. Mới chạy di kêu người ta tới đâm cọp sa hầm.

Thường kẻ xấu lâm nạn, thì lo phương gỡ mình, dầu phải làm mưu cho kẻ khác mắc vòng lao lý cực khổ. Miễn là cho mình khỏi, thì thôi; lại đôi khi cũng kiếm thế mà làm hại nó nữa.

TRADUCTION FRANÇAISE.

CONTES PLAISANTS

ANNAMITES

TRADUCTION FRANÇAISE

I

La Fille qui veut épouser un roi.

Il était une fois une jeune fille remplie de grâce et de beauté, qui voulait absolument épouser un homme de noble race, un roi ou un général d'armée. C'est pourquoi elle allait chaque jour au marché acheter des baguettes odoriférantes, les portait à la pagode et invoquait *Phật bà*, la priant de faire en sorte qu'elle obtînt la satisfaction de ses désirs et de ses inclinations. Or le marchand de baguettes était un jeune homme, qui s'étonna de voir cette jeune fille venir ainsi tous les jours lui acheter des parfums. « Qu'il faille quelquefois, » se dit-il, « offrir un repas aux ancêtres, rien de plus naturel ! Mais qu'on le fasse tous les jours, demain comme aujourd'hui, cela n'est pas possible ! » Il la suivit avec attention et la vit entrer à la pagode où elle allait de-

mander au Bouddha le noble époux qu'elle désirait. Les regards qu'il hasarda à l'intérieur l'ayant mis au fait, il loua le lendemain un homme pour le remplacer dans la vente de sa marchandise, calcula le moment probable où la jeune fille devait aller à la pagode, s'y rendit avant elle et se cacha derrière la statue du Bouddha. La jeune fille entre, allume ses baguettes, brûle ses parfums, s'assoit, se prosterne, et supplie l'idole de lui envoyer un mari qui soit roi, et pas d'autre. Notre individu, du fond de sa cachette, répond lui-même à sa demande : « Jeune fille, » lui dit-il d'une voix forte, « ce que tu désires ne peut se faire ; le mari que tu dois épouser est le marchand de baguettes du marché, car ton destin le veut ainsi. » La demoiselle s'en retourna, et, docile à l'ordre de *Phật bà*, se mit à la recherche du marchand de baguettes. Ils firent leurs accords et convinrent que tel jour, à telle heure et à tel endroit, le jeune homme viendrait la prendre et l'emmènerait chez lui. En effet, ce dernier prend son sac, y fourre la fille d'un côté, ses baguettes de l'autre, et chargeant le tout sur son épaule, tire droit chez lui. Sur son chemin se trouvait un bois, dans lequel chassait, ce jour-là, l'héritier présomptif de la couronne. Notre homme, craignant de rencontrer les mandarins et les soldats de l'escorte, et d'avoir peut-être à répondre à des questions qui l'eussent fort gêné, finit par s'arrêter court. Justement des soldats du cortége, débandés, se dirigeaient de son côté. A cette vue, il dépose son fardeau sur un des côtés du chemin, et se sauve en s'enfonçant dans les broussailles. Les soldats, voyant

un fardeau et point de porteur, l'examinent, le tournent, le retournent. Ils ouvrent le sac, y trouvent une fort jolie fille pelotonnée sur elle-même, et la conduisent au prince. Ce dernier la pressant de questions, la demoiselle raconta, d'un bout à l'autre, toute l'affaire à son Altesse. Or le prince avait pris un tigre pendant la chasse. Il le fit apporter, le fit mettre dans le sac qu'on referma, et commanda qu'on laissât là le fardeau déposé comme auparavant. Quant à la jeune fille, le prince l'emmena pour en faire sa femme. Notre garçon caché dans les broussailles, entendant les voix s'éloigner, comprit que tout le monde était parti. Il sort et tâte le sac pour s'assurer si sa future épouse y est bien toujours. Voyant que oui, il le charge sur son épaule et prend le chemin de sa maison. Ses parents et ses frères, tout joyeux, lui demandent ce qu'il y a dans ce sac. « Ce qu'il y a? » répond-il avec impatience, « il y a un tigre; après? » Il enlève les baguettes et les autres objets, prend le sac sur ses bras et le porte dans sa chambre pour en tirer sa femme; mais, ô surprise, de femme point! il trouve dans le sac un tigre qui saute sur lui, lui casse le cou et le tue net.

II

Brave, mais simple.

Un laboureur détacha son buffle, lui mit le joug et s'en alla au travail. Arrivé dans les champs, il se mit à l'œuvre, et passait d'un sillon à l'autre, labourant toujours. Le buffle, harassé, la langue pendante, n'en pouvait plus. On labourait un champ situé au pied d'une montagne. Notre homme, tout en tenant le manche de sa charrue, criait, vociférait, frappait le pauvre animal ; il le maudissait et l'accablait de mauvais traitements. Un tigre, embusqué sur la montagne, voyait ce qui se passait, et en fut tout indigné. Quand vint le moment de cesser le travail, le bouvier détacha le buffle et alla prendre son repas ; le tigre, alors, s'approcha, et interpellant l'animal d'un ton sarcastique, lui demanda comment il pouvait se laisser maltraiter de la sorte : « Tu as pour toi, » lui dit-il, « la taille et la vigueur, et, qui plus est, deux cornes aiguës, tes armes naturelles ; pourquoi donc ne pas te défendre, au lieu de courber la tête sous son joug, de lui obéir en esclave et de supporter ses mauvais traitements ; de le laisser enfin te grimper ainsi, soit sur le dos, soit sur le cou, faisant de toi sa monture ? » — « Le Ciel, père de tous les êtres, a voulu, » répondit le buffle, « qu'en toutes circonstances l'intelligence primât la force. Toi-même tu plierais devant lui ; à plus forte

raison dois-je le faire. » A ces mots, suffoqué de colère, le tigre lui répliqua : « Oh ! moi, je suis rusé, et, de plus, je suis fort! Que peut-il faire seul contre moi, qui en tuerais dix comme lui? » — « Puisqu'il en est ainsi, dit le buffle, viens donc ici! Je vais l'appeler, et il viendra se mesurer avec toi. » Là-dessus l'animal appelle le laboureur. Notre homme arrive tranquillement et dit au tigre : « En ce moment j'ai faim, il m'est impossible de me battre. » — « Eh bien, répondit celui-ci, « va prendre ton repas, et le combat aura lieu à ton retour. » — « Je te sais un fieffé menteur, » dit l'homme. « Si je te laisse là, à mon retour tu auras décampé, et adieu la bataille ! » — « Je n'ai pas l'habitude de me sauver. Regarde-moi donc, toi qui me soupçonnes de poltronnerie! Ai-je la mine d'un animal qui fuit? » — « Si tu dis la vérité, laisse-moi t'attacher ici, que je puisse aller dîner à mon aise; je reviendrai ensuite te délier, et je serai sûr ainsi de pouvoir me mesurer avec toi; sinon tu te sauveras Dieu sait où ! » Le tigre, comptant sur sa force, lui répondit : « Je ne crains rien ! Puisque tu veux m'attacher, eh bien ! attache-moi ! » Et il se laissa lier par le paysan. — La chose faite, ce dernier court casser une branche d'arbre, et revient en frapper le tigre. L'animal, retenu par les cordes, perdait ses avantages; son élan étant paralysé, il succomba sous les coups. Le buffle, alors, le frappant sur la face : « Je te l'avais bien dit, mais tu n'as pas voulu m'écouter. Tu étais plein de confiance dans ta vigueur. Maintenant te voilà mort ! Tu n'as que ce que tu mérites, et ne m'inspires aucune compassion. Voilà bien là les

gens qui n'ont qu'une force brutale sans ruse! Ils s'y fient et méprisent les autres.

Il est des hommes faibles et de basse condition, qui, cependant, grâce à leur esprit subtil et rusé, l'emportent souvent sur d'autres qui ont en partage le pouvoir et la grandeur, mais qui sont dépourvus de finesse.

III

L'intègre Sous-Préfet.

Certain mandarin fut nommé à une sous-préfecture. C'était un homme d'un grand désintéressement; aussi repoussait-il les présents d'usage, et n'eût-il rien accepté de personne, fût-ce un sapèque. Les cadeaux n'influaient aucunement sur ses déterminations; devant eux la porte de devant de sa maison restait fermée et celle de derrière ne s'ouvrait pas. Madame la sous-préfète, sachant que ce n'était pas le goût de son mari, n'aurait pas non plus osé recevoir quoi que ce fût de personne.

Les notables d'un village auquel l'administration de ce magistrat avait été très profitable ne savaient comment s'y prendre pour lui témoigner leur reconnaissance. Quoi qu'ils lui apportassent, c'était toujours en vain; or, argent, richesses, rien ne le tentait. Piqués au jeu, ils voulurent s'adresser à la sous-préfète; mais la dame jura ses grands dieux qu'elle n'osait prendre sur elle de

rien accepter. « Le sous-préfet, » dit-elle, « est un magistrat intègre, il ne peut rien recevoir; quant à moi, si je vous cédais, il m'adresserait des reproches. » Les notables continuèrent à la presser, la priant d'agréer leurs présents, et de les faire porter dans la maison par ses serviteurs. La sous-préfète ne put résister plus longtemps à leurs instances; et voici ce qu'elle imagina : « Mon mari, » leur dit-elle, « est né dans l'année du rat; puisque telles sont vos dispositions à son égard, et que vous le voulez absolument, faites fondre un rat en argent et apportez-le. Je prendrai sur moi de plaider votre cause, et peut-être aurai-je quelque chance de réussir. » Les notables, l'entendant parler ainsi, s'en retournèrent, firent fondre un rat de la grande espèce en argent fin massif, et l'apportèrent. La sous-préfète l'accepta et le mit de côté, mais n'osa pas en parler à son mari.

Dans la suite, le mandarin cessa ses fonctions et prit sa retraite. Il retomba alors dans la pauvreté, et bien souvent il était réduit aux expédients. Mais alors la sous-préfète eut recours au rat; elle en coupait de temps en temps un morceau, et se procurait ainsi de l'argent pour subvenir à l'entretien de la famille.

Un jour, le mandarin dit à la bonne dame : « Nous sommes pauvres aujourd'hui et notre pénurie est bien plus grande qu'autrefois, au temps où j'étais sous-préfet; où prends-tu donc de quoi nous entretenir ainsi? » La sous-préfète lui raconta alors comment les notables du village lui apportaient jadis des présents qu'elle n'acceptait pas. « Autrefois, » dit-elle, « alors

que vous étiez sous-préfet, les notables d'un village, qui vous avaient des obligations, m'apportèrent un cadeau. Comme je ne voulais point le recevoir, ils proférèrent des plaintes. Leurs supplications devenant trop pressantes, j'imaginai de leur permettre d'aller faire fondre un rat d'argent et de revenir me l'offrir, prenant occasion de ce que vous étiez né dans l'année qui porte le nom de cet animal. Aujourd'hui nous vivons sur ce rat dont je coupe et vends de temps en temps quelques morceaux. » Le sous-préfet, aux regrets, lui répliqua : « Il « fallait donc leur dire que j'étais né dans l'année du bœuf ; ils m'auraient fondu un buffle ! Hein ? Si tu avais parlé ainsi, comme nous nous en trouverions bien à présent ! »

IV

Mieux vaut finesse que force.

Le tigre est un animal de grande taille entre tous les quadrupèdes ; redoutable et puissant, partout où il va, il inspire la terreur. Le renard seul refuse de se soumettre à son empire. Il est orgueilleux et méprise le tigre ; toutes les fois qu'il le rencontre, il lui fait une grimace de dédain, puis il fuit comme un trait. Le tigre, irrité de se voir mépriser ainsi, et trouvant un jour le renard endormi, s'élança sur lui et le saisit pour le dévorer ; mais il voulut d'abord, pour le punir encore davantage,

lui adresser quelques dures paroles, et le fit en ces termes : « Confiant dans la rapidité de ta course, tu m'as bravé bien des fois; mais aujourd'hui ton heure est venue. Tes os vont être broyés sous ma dent. N'attends aucun pardon de moi ! » — « Garde-toi bien de me maltraiter ! » lui répondit le renard ; « car j'ordonnerais aux bêtes sauvages de te nuire, et, alors, malheur à toi ! » — « Qui es-tu donc, » lui dit le tigre, « pour posséder une telle puissance ? Je serais curieux de le savoir ; allons, explique-toi, j'écoute. » — « J'ai le droit de commander ; car *Ngọc hoàng* m'a fait roi, et m'a donné pouvoir sur tous les animaux quels qu'ils soient. Toi comme les autres, tu dois me respecter et me craindre. » — « Je n'en crois pas un mot, » répondit le tigre. « Comment irait-on revêtir d'une dignité aussi élevée et d'un pouvoir aussi grand un vil animal tel que toi ? Tu n'es qu'un menteur, et voilà tout ! » Le renard soutint son dire de plus belle. « Si tu ne me crois pas, » dit-il au tigre, « laisse-moi monter sur ton dos ; tu me porteras par tous les sentiers de la forêt ; et, si je t'ai menti, tu seras toujours à temps pour satisfaire ton ressentiment. « Le tigre y consentit. « Puisque tu continues à soutenir ce que tu as dit, eh bien ! monte ; mais si ce n'est pas vrai, je te briserai les os avec mes dents, et tu n'auras que ce que tu mérites. » Là-dessus, le renard enfourche le tigre, et les voilà trottant de-ci de-là. Tous les animaux fuyaient épouvantés ; et notre benêt de tigre, s'imaginant qu'ils agissaient ainsi par peur du renard, ne se doutait pas le moins du monde que c'était lui que l'on craignait. C'est pourquoi

il s'en retourna, demanda pardon au renard et lui fit humblement sa soumission; puis il prit congé. Le renard lui adressa alors cet avertissement : « Désormais garde-toi de me mépriser encore! Pour cette fois, je te pardonne; mais si tu recommences, tu n'en seras pas quitte à si bon marché. »

Cette fable est une satire à l'adresse des petites gens sans importance ni valeur qui se prévalent de la puissance des grands personnages pour opprimer le peuple. Elle fait, en outre, allusion à certains hommes de haute condition, qui, tout braves et puissants qu'ils puissent être, manquent de finesse et se laissent tromper par leurs inférieurs.

V

Le Précepteur qui, sous prétexte de démonstration, mange le gâteau de son Élève.

Dans une famille opulente était né un garçon. Riche et, de plus, fils unique, il était naturellement fort gâté. Quand il eut atteint l'âge de cinq ou six ans, ses parents voulurent lui faire commencer ses études; mais ils craignaient, en l'envoyant à l'école, de l'exposer aux persécutions de nombreux camarades, mauvais sujets sans frein ni discipline. C'est pourquoi, sans reculer devant la dépense, ils prirent le parti de faire venir un maître et d'instruire l'enfant dans la maison.

Or le maître aimait à se nourrir aux dépens d'autrui. Un jour, la mère de notre écolier lui rapporta du marché un *tấm đường*, sorte de grand gâteau rond en sucre. Elle le lui donna à son retour, alors que, tout joyeux, il sortait de la maison et accourait au-devant d'elle. Enchanté du cadeau, l'enfant saisit le *tấm đường* avec empressement; puis, ne pouvant se décider à le manger tout de suite, il le mit de côté dans le but d'en jouir plus longtemps. Le maître, qui l'avait aperçu, en eut envie, et, appelant son élève, il lui dit : « Apporte-le-moi, mon ami! je vais te donner une leçon. » L'enfant, confiant et naïf, accourut avec son gâteau. Le précepteur s'en saisit avec avidité, le place sur le banc, et feignant d'expliquer les Livres: « Ceci, » dit-il à son élève, « c'est *Thái cực* (1); le voici, là, tout entier devant toi. » Puis divisant le gâteau en deux moitiés : « Voilà comment *Thái cực* engendre le soleil et la lune. » Ensuite il en fit quatre morceaux, et dit encore : « Voilà comment le soleil et la lune engendrent les quatre saisons. » Enfin, prenant le tout : « Et c'est ainsi, ajouta-t-il, que, perpétuellement, les quatre saisons disparaissent. » Là-dessus il avale les quatre saisons en quatre bouchées. Notre écolier de sangloter, de trépigner et de se rouler à terre. La mère, qui l'entendit, l'appela et lui demanda ce qu'il avait : « C'est le maître, »

(1) Premier principe des choses, immatériel et intelligent, qui, dans la doctrine de Confucius, représente l'âme du monde, et met en relation les deux autres principes âm et dương d'où proviennent tous les êtres créés.

répondit-il; » il m'a dit : « Je vais te donner une leçon, » — et il m'a mangé mon gâteau! »

VI

Moyen de se sauver en délivrant autrui.

Le lièvre, se trouvant au milieu d'un champ aride et brûlé, et ne pouvant s'y procurer de quoi satisfaire sa faim, résolut de passer la rivière et d'émigrer vers une autre demeure. Pour ce faire, il dit à la tortue : « Rends-moi le service de me transporter de l'autre côté, et je te donnerai ma sœur en mariage. » La tortue y consentit, et quand ils furent au milieu du fleuve, elle lui demanda s'il se trouvait bien sur son dos. « Comment donc! » lui répondit le lièvre. « Un dos brillant comme celui-ci, et frais, par-dessus le marché! » Mais lorsque la tortue l'eut amené à la rive opposée, et qu'il eut pris terre : « C'est bien malgré moi, lui dit-il, que je suis monté sur ton dos; il est infect et dégoûtant; et j'irais te donner ma sœur! » Là-dessus il laissa là la tortue, et s'en fut.

Une fois sur la terre ferme, il aperçut un beau jardin à l'aspect riant; il prit l'habitude d'y pénétrer et y trouvait sa nourriture aux dépens du propriétaire, dont il rongeait les patates. Ce dernier, irrité, tendit un collet. Notre lièvre, fidèle à ses nouvelles habitudes, arrive le

jour suivant chercher son repas, et se trouve pris au piége. On le saisit, on l'emporte, et, le recouvrant d'une nasse, on le met auprès des vases destinés à conserver le poisson. Or il se trouva que, ce jour-là, quelqu'un ayant affaire en ce lieu, dit, de façon à être entendu du prisonnier : « Les poissons et le lièvre suffiront. » L'animal, s'adressant alors à deux poissons qui se trouvaient dans les réserves : « Vous le savez, mes amis, » leur dit-il, « on a décidé de nous tuer pour nous manger; n'avez-vous pas envie de sortir de là? » — « Si nous en avons envie! » répondirent les poissons; « certes oui! mais nous ne le pouvons, hélas! » — « S'il en est ainsi, écoutez-moi, et bientôt ce sera chose faite. Prenez-vous chacun la queue entre les dents, donnez une vigoureuse secousse, et vous briserez votre vase; après quoi vous n'avez plus qu'à sauter à l'eau, et bien fin qui vous rattrapera! »

Les deux poissons obéirent, et, réunissant toutes leurs forces, parvinrent à rompre leur prison. Notre rusé compère se mit alors à crier : « Holà! maître! voilà les poissons qui se sauvent! » Les gens de la maison accoururent en toute hâte, et saisirent la nasse pour rattraper les fuyards. Le lièvre s'enfuit comme un trait, ayant ainsi sauvé les poissons, et lui-même par-dessus le marché.

VII

Un Tigre mystifié, un Éléphant sauvé.

Un autre jour, le lièvre, étant à la promenade, rencontra un éléphant plongé dans le plus morne désespoir, et lui demanda pour quel motif il avait cet air profondément désolé. L'éléphant lui répondit : « Dernièrement j'ai rencontré le tigre, et il m'a commandé de venir me livrer à lui à une époque et à un lieu qu'il m'a fixés, et auxquels il doit me dévorer. Voici le terme presque expiré! Hélas! je ne sais que faire! » Le lièvre, touché de son malheur, lui dit : « Bon! laisse-moi agir; je te trouverai bien un moyen d'échapper à sa dent; quand le moment sera venu, viens me chercher, j'irai avec toi, je t'assisterai et te sauverai. »

Quand le jour fixé par le tigre fut arrivé, l'éléphant alla chercher le lièvre, le fit monter sur son dos et le porta à l'endroit désigné. Le lièvre lui donna les instructions suivantes : « Couche-toi là et ne bouge pas; n'ouvre pas la bouche et laisse-moi faire. » A peine lui eut-il donné cet avis que le tigre survint. Le lièvre, le voyant arriver, se mit à sauter devant la tête de l'éléphant, feignit d'y mordre et dit : « Cela ne vaut rien qui vaille! » Puis il sauta en arrière, puis à droite, puis à gauche, disant toujours la même chose; après quoi il jeta les yeux

autour de lui, et voyant que le tigre était là, s'écria : « Ah! ah! Voici un tigre! Bon! La chair du tigre est plus délicate que celle de l'éléphant! » A ces mots le tigre fut saisi de terreur, ne comprenant pas quelle pouvait être cette bête à la fois si petite et si féroce, qui, non contente de jeter à terre les éléphants et de les dévorer, en voulait encore à la chair des tigres. C'est pourquoi, bondissant en arrière, il s'enfuit à corps perdu. Une troupe de singes l'aperçut dans sa fuite et l'interpella : « Qu'est-ce qui te fait donc courir avec cette impétuosité? » — « Oh! ne me le demandez pas! » répondit l'autre. « Un être aussi petit, qui jette à terre les éléphants et les dévore! Figurez-vous qu'en m'apercevant il s'est écrié : « Ah! ah! la chair du tigre est plus délicate que celle de l'éléphant! Moi, j'ai eu peur et je me suis sauvé! » — « Mène-nous donc un peu voir cela! » — « Moi, » dit le tigre, « je suis fort et agile, et en cas de danger je puis courir; mais vous autres, s'il arrive quelque chose, comment vous en tirerez-vous? » — « Ne t'en inquiète pas, » répliquèrent les singes, « laisse-nous faire! Nous allons arracher des lianes, fabriquer une corde, et nous attacher ensemble à la file les uns des autres; après quoi nous nous attacherons aussi après toi. De cette manière, s'il y a une alerte, tu nous entraîneras rapidement dans ta fuite. Ne crains rien, cela ira tout seul. » Le tigre consentit à cet arrangement, laissa toute la kyrielle des singes s'attacher à sa suite, et tous partirent de compagnie. Arrivés sur les lieux, ils regardent ce qui s'y passe, et voient le lièvre qui mord toujours après l'éléphant, et fait grand tapage en

sautillant sur le corps de sa victime simulée. Le tigre, de nouveau saisi d'effroi, rebrousse chemin et prend sa course, entraînant après lui la troupe des singes. Ces derniers, qui sur son derrière, qui sur ses mains, donnaient de la tête dans les épines et sur les troncs d'arbres. Ils y laissèrent tous leur vie, et en mourant montraient leurs dents grimaçantes. Arrivé à l'endroit où les singes faisaient leur demeure, le tigre s'arrête enfin pour les laisser aller. Il regarde derrière lui, et voyant toute la troupe qui gît pêle-mêle et la lèvre retroussée, il leur crie, furieux : « Comment! je n'en puis plus, je suis hors d'haleine, tant j'ai couru! Et cela vous amuse, vous autres! Il y a bien là de quoi rire! » Vigoureux, mais sot, et berné par quiconque a de la finesse et de la ruse, tel est le tigre.

VIII

Le Sorcier qui conjure les Renards.

Un propriétaire élevait des poules et des canards pour le marché ; mais les renards saccageaient à l'envi le poulailler et dévoraient les volailles. On tendait des collets, on les prenait constamment sans pouvoir s'en débarrasser. Un individu, ayant eu connaissance de cela, voulut se donner le plaisir de se régaler aux dépens du propriétaire. En conséquence il se présente à lui et lui

dit : « J'ai entendu dire que vous souffrez beaucoup ici des ravages des renards. Si vous voulez, je vous les conjurerai. » Le propriétaire s'empressa d'accepter la proposition. Le sorcier improvisé lui recommanda de se procurer de la farine la plus fine possible, d'y mêler des haricots et d'humecter le tout, de manière à en avoir une quantité suffisante pour en remplir un grand panier. « Demain, dit-il, je ferai la conjuration, et en un jour tout sera fini. » Le lendemain notre homme arrive avec son panier, prend la pâte et les haricots, façonne des renards de toutes les tailles et en couvre le banc. Il fait ensuite un renard plus grand que les autres, le place au beau milieu, se lève, et commande à la maîtresse de la maison de venir se prosterner. Lui, se tenant debout, croise les bras et s'écrie : « Renards grands et petits, effrénés mangeurs de volailles, pas de pardon pour vous ! vous irez tous dans le panier ! » Là-dessus, prenant les renards de pâte, il met les uns dans la corbeille, et, divisant les autres en morceaux, il les fourre au plus vite dans son sac. La bonne femme le regardait faire bien à contre-cœur. Enfin, voyant que le sorcier en avait déjà enlevé un bon nombre, elle n'y tient plus, se lève tout à coup, et se précipitant vers le banc : « Renards par-ci, renards par-là ! Moi aussi, j'aurai mon renard ! » s'écrie-t-elle. Après quoi elle prend à deux bras le plus grand, s'enfuit dans la maison, et court encore.

IX

Épreuves imposées par un Professeur de vol à ses Élèves.

Un individu s'était fait professeur de vol. Il avait cinq ou six élèves. Voulant mettre à l'épreuve l'audace et la ruse du dernier arrivé, il l'emmena avec lui dans une de ses expéditions, et le posta près d'une maison où des jeunes filles tissaient la soie. Il savait que, sa pièce terminée, l'ouvrière, avant de s'endormir, l'enroulait et la mettait à la tête de son lit. Le maître ouvrit la porte, commanda à son élève d'aller prendre l'étoffe, et resta près de la porte à faire le guet. L'élève entre. Il allume sa lampe et avance la tête; puis, son inspection faite, il retire la lumière, introduit sa main, et saisit la pièce de soie. Malheureusement l'habitude lui manquait. La peur le prend; il se met à trembler et s'appuie sur le lit. Le mouvement réveille la fille, qui prend aux cheveux notre voleur. Lui, dans son épouvante, s'écrie : « Maître! maître! Elle me tient par les cheveux! » Le rusé compère lui répond : « Bah! par les cheveux? ce n'est rien, alors! Ah! si c'était par le nez, ce serait différent; il y aurait de quoi s'effrayer! » La fille l'entend, et croyant qu'elle le tiendra plus solidement ainsi, elle lâche les cheveux et saisit le nez du voleur, qui donne une secousse en arrière, se débarrasse et s'enfuit. Les crécelles donnent le signal

d'alarme, les habitants du village s'élancent à sa poursuite. Notre individu, affolé de terreur, avise des buissons épineux, s'y précipite et s'y blottit. Tout déchiré qu'il était par les épines, l'émotion lui enlevait le sentiment de la souffrance; mais petit à petit la douleur se réveilla; elle augmenta de minute en minute, et finit par devenir cuisante et insupportable. Quant au maître, il tira droit chez lui et se mit au lit. Le lendemain matin, il chargea sa femme de retrouver l'élève et de le ramener, lui indiquant de quel côté elle devait diriger ses recherches. La femme part. Notre voleur, qui la voit passer du fond de son buisson, l'appelle, et lui dit : « Va dire au maître qu'il vienne me tirer d'ici ! Hier, dans ma frayeur, je me suis fourré là dedans. Le village était sur mes talons, je suis entré tout d'un trait sans ressentir aucune douleur; mais à présent, je n'en puis plus sortir; je suis tout déchiré ! » La femme va conter l'aventure à son mari. Celui-ci prend son bâton et arrive. L'élève le supplie de lui porter secours; mais, au contraire, notre professeur de vol se met à crier de toute la force de ses poumons : « Holà, gens du village ! voici le voleur ! Il est ici ! » Ce dernier, déjà suffisamment effrayé, perd la tête, oublie ses souffrances, s'élance à corps perdu, se débarrasse enfin, et retourne à la maison. Il en fut quitte pour deux ou trois mois de traitement.

Parmi les élèves du même professeur il s'en trouvait un autre qui était rempli d'audace. Le maître, voulant mettre sa prudence à l'épreuve et savoir s'il était capable de se tirer d'affaire dans une situation embarrassante, le

mena près d'une maison qui appartenait à des gens fort riches. Il fit un trou dans la muraille, souleva le couvercle d'un grand bahut à roulettes, et lui ordonna d'y entrer et d'en déménager le contenu. Une fois l'élève dedans, le maître referme le bahut en un tour de main, le laisse là, et va se coucher. Notre coquin, enfermé là dedans, ne savait que faire pour en sortir. Enfin il imagine une ruse. Il saisit pêle-mêle tout ce qu'il y a de bon en fait de vêtements, et les passe les uns sur les autres, de manière à ressembler à une espèce de paquet informe ; après quoi il fourre sa tête dans la marmite, masquant ainsi complètement son visage ; puis du fond de son bahut, il s'écrie : « O toi, maître de céans ! je suis le génie qui, jusqu'à ce jour, t'a protégé et enrichi ; ouvre le coffre, maintenant ! Car je veux prendre quelques jours de liberté. Quand tu auras ouvert, que les femmes, ce sexe impur, s'écartent bien loin ! Pour les hommes, ils allumeront des baguettes odoriférantes, et se tiendront à une distance convenable. Qu'ils n'aient pas l'irrévérence de m'approcher ! » Les gens de la maison, pensant avoir affaire à un vrai génie, lui immolèrent des bœufs et des porcs en reconnaissance de ses bienfaits, et invitèrent le chef du canton et le maire à venir contempler ce prodige. Les préparatifs achevés, on ouvre le coffre. On maintient le couvercle, on se range des deux côtés un peu à l'écart, et l'on attend la sortie de l'esprit. Que voit-on paraître ? Un être informe, couvert de vêtements mis au hasard et coiffé de la marmite. Une fois hors du bahut, il continue à s'éloigner, ordonnant à ceux qui

voudront lui présenter leurs offrandes de le suivre à distance respectueuse jusqu'à la pagode, où il siégera et recevra les adorations du public. Le bruit de l'apparition se répand, et tout le monde, arrivant à l'envi, se presse pour contempler cette merveille.

Arrivé à la porte d'une pagode, notre esprit entre, grimpe sur l'autel et ôte sa marmite. Les gens arrivent et se tiennent au loin dans le parvis, car ils n'osent entrer.

Or il arriva ce jour-là que le poltron qui s'était fourré dans les épines pour se dérober à la poursuite des habitants du village vint voir le miracle comme les autres. Reconnaissant son compagnon, il demanda aux autorités la permission d'entrer pour examiner l'esprit de plus près. Mais ce dernier avait dit : « Quiconque m'approchera sera puni ; il mourra de mort sanglante. » C'est pourquoi le chef du canton et les notables lui répondirent : « A ton aise ! si tu veux mourir, tu n'as qu'à entrer. » Notre poltron se risque. Il entre, se glisse par derrière, hasarde un regard et se trouve bientôt fixé. « Ami, lui dit l'autre, ne me démasque pas ! A mon retour nous partagerons. » Mais notre homme ne se laisse pas persuader. « Une fois à la maison, » lui répond-il, « tu nieras tout et tu ne partageras rien. » — « Eh bien ! nous allons jurer. » — « Et comment, jurer ? — « Tire ta langue, je vais la lécher ; puis je tirerai la mienne, et tu la lècheras à ton tour. Voilà le serment que nous allons faire. » Notre imbécile tire la langue. L'autre, d'un coup de dent, la lui coupe net. Le malheureux dont le sang coule à flots s'enfuit, et, ne pouvant parler, fait avec sa main signe aux gens du vil-

lage d'arrêter le voleur. Mais tout le monde, le voyant couvert de sang, pense que c'est là le sanglant châtiment dont le génie les a menacés. Frappés d'épouvante, ils s'enfuient jusqu'au dernier. Alors notre génie, chargé de son butin, retourne chez le maître, avec lequel il partage pour le payer de sa peine. Le professeur loua sa conduite et lui dit : « Tu en sais assez maintenant, et tes études sont terminées. Je t'autorise désormais à travailler pour ton compte. »

X

Un scrupuleux imitateur.

Un benêt qui ne savait pas le premier mot des choses, arrivé à l'âge où l'on songe à s'établir, résolut de prendre femme. Après avoir fait son choix, il chargea un entremetteur de présenter sa demande. Quand il s'agit de marier une fille, l'on apporte l'arec et le bétel ; et après que les deux parties en ont mâché chacune un morceau, l'usage veut que le jeune homme soit tenu d'accomplir les rites qui concernent les gendres. Or notre imbécile ignorait en quoi ils consistent. Comme cela le tourmentait beaucoup, il alla s'en informer auprès de l'entremetteur : « Que faut-il donc faire, » lui dit-il, « pour accomplir ces rites? » — « Voici ce que c'est, » lui répondit ce dernier. « Toutes les fois que le gendre voit faire quelque chose à son beau-père, il doit s'en charger lui-même. En toutes circonstances, il doit régler ses actions sur celles du père

de sa femme. » Le fiancé se rend à la maison de ce dernier, pour accomplir les rites en question. Après le repas, le beau-père prend une serpe et s'en va faire du bois. Son gendre s'arme du même instrument, et sort avec lui. Voyant son beau-père approcher d'un arbre, et se préparer à y mettre la serpe : « Laissez-moi le couper moi-même, » lui dit-il. A ces mots, le beau-père le lui abandonne et passe à un autre. Le gendre fait de même, et répète sa phrase. Le beau-père le lui abandonne encore, et passe à un troisième, toujours suivi de son gendre qui continue à se charger de l'ouvrage. Cette manière d'agir lui donne à réfléchir; qui sait si son gendre ne serait pas fou? Cette idée le fait tressaillir, et il se sauve à toutes jambes. Dans sa fuite, il tourne la tête et regarde derrière lui. A la vue de son gendre qui court gauchement à sa suite, ses inquiétudes augmentent encore. Dans la rapidité de sa course il perd son turban qui se détache et s'accroche à un buisson ; ce que voyant, le gendre enlève le sien et l'envoie rejoindre celui du beau-père. Ce dernier, tout à fait persuadé que le mari de sa fille est véritablement fou, se précipite vers sa maison, arrive, et, tout hors d'haleine, y entre comme un trait. Il trouve sa femme accroupie et en train de souffler le feu, lui donne un coup de pied dans un endroit que la bienséance ne permet pas de nommer, et lui dit de décamper au plus vite, vu que leur gendre est véritablement fou. Le gendre, qui arrive sur ses talons, trouvant encore sa belle-mère là, allonge le pied, et lui applique la même caresse que son beau-père. Les deux époux

vont alors se cacher sous la réserve du riz. Il y entre derrière eux. Enfin l'homme et la femme, affolés de terreur, perdent tout à fait la tête, croient avoir affaire à un fou furieux, et appellent les habitants du village à leur secours; ce que voyant, il faitde même et appelle avec eux.

XI

Le Professeur d'avarice et son Écolier.

Un individu, s'étant mis en quête d'un professeur d'avarice, se présenta chez lui, et lui demanda ce qu'il devait acheter pour offrir le sacrifice aux ancêtres. Le maître lui dit de se borner à un de ces gâteaux qu'on appelle *Bánh tráng*, et de bien se garder d'aller dépenser son argent à d'autres emplettes. L'élève va au marché, achète le *Bánh tráng*, y ajoute un poulet, et rapporte le tout dans ses bras. Quand le maître voit la bête, il jette les hauts cris : « Imbécile! qui t'a dit d'aller acheter un poulet, pour gaspiller ton argent? » — « Voici, dit l'autre, pourquoi je l'ai fait : Quand je romprai le gâteau pour le manger, quoi que je fasse, il tombera toujours à terre quelques miettes qui seraient perdues; c'est pour cela que j'ai acheté un poulet. Quand les miettes tomberont, il les ramassera et les mangera. Il grandira, et je le revendrai avec bénéfice. » Quand le maître entendit ce raisonnement : « Que viens-tu apprendre ici? » lui dit-il. « En fait d'avarice, tu rendrais des points à mon père! »

XII

Le Menteur des villes et le Menteur des champs.

Deux individus n'avaient d'autre profession que le mensonge. L'un mentait chez les grands, l'autre mentait dans les chaumières. Ils se rencontrèrent dans un voyage, et lièrent conversation. Arrivés au bord d'une rivière, comme il faisait très chaud, ils s'y baignèrent d'un commun accord. Or il vint à l'idée de l'un de nos drôles, le menteur des champs, de servir à son compagnon un plat de son métier. Dans ce but, à l'insu de ce dernier, il s'attache par derrière cinq *tiên* sous son caleçon, plonge quelques instants, puis, reparaissant l'argent à la main : « Regarde ! » lui dit-il. « J'ai rencontré au fond de l'eau deux Immortels en train de jouer aux échecs. Je me suis approché, et, m'asseyant, je me suis mis à regarder la partie. Alors ils m'ont donné une demi-ligature, et m'ont dit de m'en aller sans m'occuper d'eux davantage. Moi, enchanté, j'ai pris les cinq *tiên* et je suis remonté sur l'eau. » L'autre coquin, voyant bien qu'il mentait, et voulant lui rendre la monnaie de sa pièce, lui dit : « Attends ! Je vais plonger à mon tour pour voir s'ils ne me feront pas quelque cadeau, à moi aussi. » Il disparaît, fouille dans la vase avec ses doigts, y prend un tesson, et se fait au visage quelques bonnes égratignures ; puis, reparaissant à la surface, il appelle son compagnon : « Vois donc ! » lui dit-il. « Moi aussi,

j'ai trouvé les deux Immortels au fond de l'eau; mais ils se sont mis en colère, et m'ont dit : « Nous avons « donné cinq *tiên* à l'individu qui est venu tout à l'heure, « et lui avons ordonné de s'en retourner et de partager « avec toi. Comment se fait-il que tu viennes ici à ton « tour? » Là-dessus ils ont pris l'échiquier et me l'ont jeté à la figure, ce qui m'a mis dans l'état où tu me vois. » Le premier menteur avait trouvé son maître. Il se vit forcé de partager et de compter à l'autre deux *tiên* et demi, au lieu de garder le tout pour lui-même.

XIII

Sentences parallèles composées par des Courtisans et corrigées par un Écolier.

L'écolier dont il s'agit était léger d'années, mais lourd de science. Or, comme on bâtissait le palais du prince héritier de la couronne, les mandarins de la cour se réunirent pour composer deux sentences parallèles destinées à en orner la porte principale. Formées de superbes caractères en plâtre doré, ces sentences étaient conçues en ces termes :

« Le fils avec talent du père suit la trace,
« et le peuple à son prince a lieu de rendre grâce (1). »

(1) Ces vers qui sont en chinois dans le texte, signifient littéralement :
« Le fils est apte à succéder aux fonctions paternelles;
« il convient que les sujets paient de retour les bienfaits du prince. »

Notre écolier les aperçut en passant, s'arrêta pour les regarder et ne les trouva pas de son goût. Au retour de l'école il s'arrêta de nouveau, et, dans son irritation, négligea d'ôter son chapeau. La sentinelle qui montait la garde à la porte l'arrêta sur-le-champ, lui demandant comment il avait l'insolence de ne pas lever son chapeau, et s'il ignorait devant quel palais il se trouvait. « Je le sais, » répondit l'écolier; « mais, dans la colère où m'a mis la vue de ces sentences incorrectes, j'ai oublié de me découvrir. » Le garde le conduisit en présence du prince héritier, dont les questions provoquèrent la même réponse. Le prince fit venir les officiers de la cour. Il leur conta toute l'affaire, et comment cet écolier critiquait les sentences composées par les mandarins et suspendues à la porte d'entrée. On demande à l'étudiant quel est le motif de sa critique, et s'il y a moyen de corriger les vers. Il répond que c'est possible. « Eh bien, dit Son Altesse, tu peux à ta guise détruire ces caractères; nous verrons comment tu les rétabliras. « Prince, » réplique l'écolier, « ces sentences parallèles sont contraires aux rites, car on a mis le fils avant le père, et les sujets avant leur souverain; n'ai-je pas raison? » — « En effet! Mais, maintenant, comment réparer la faute? » « S'il plaît à Vos Excellences, voici une rédaction à laquelle il n'y aurait rien à reprendre :

« Du père avec talent l'enfant suivant la trace,
« à son prince le peuple a lieu de rendre grâce. »

Les mandarins louèrent ces vers à l'envi. Le roi admit l'étudiant au concours pour le doctorat, et lui donna en

outre une gratification de mille ligatures, à laquelle les mandarins en ajoutèrent deux mille autres.

XIV

« Le Vin est tiré, il faut le boire. »

Un personnage parfaitement inepte, et ne sachant comment gagner sa vie, prit le parti de se faire devin. Comme le hasard l'avait maintes fois assez bien servi, le public crut à ses oracles. C'était à qui viendrait le consulter et lui apporterait des ligatures. Il amassa ainsi une somme ronde, et le succès le rendit de jour en jour plus audacieux et plus vantard. Un jour, dans le palais du roi, une tortue d'or disparut. Toutes les recherches ayant été infructueuses, quelqu'un informa le prince qu'il connaissait un devin de renom, lui demandant la permission de le faire venir pour mettre son talent divinatoire à l'épreuve et voir s'il ne retrouverait pas la tortue. Le Roi donna l'ordre de préparer litière, escorte et parasols d'honneur, d'aller quérir notre sorcier, et de l'amener à tout prix. Celui-ci, voyant une grande troupe de soldats se diriger vers sa maison, se sentit vivement troublé; il ne savait s'il devait craindre ou se réjouir. Tout à coup il apprend que le Roi le mande au palais pour y exercer son art, que la tortue d'or de Sa Majesté est perdue, et qu'il s'agit de la retrouver. Sa perplexité

devient extrême : suspendu entre l'espérance et la crainte, il redoute un insuccès, car il sent qu'en pareil cas sa tête pourrait bien s'envoler de dessus ses épaules. Mais force est d'obéir, de s'acheminer vers le palais, et de s'en remettre au hasard. Il se coiffe de son turban, s'habille, monte dans la litière, et le voilà parti.

Tout le long du chemin, le sorcier ne cessait de se lamenter, et ne savait à quel saint se vouer. En fin de compte il s'écria : « A quoi cela me servira-t-il de gémir? Le vin est tiré, il faut le boire (en annamite *Bụng làm dạ chịu*)! » (1) Qui l'eût pensé? Justement les deux porteurs de la litière s'appelaient *Bụng* et *Da*, et c'étaient eux-mêmes qui, de complicité, avaient volé la tortue d'or du Roi. Quand ils entendirent l'exclamation du devin, ils se crurent démasqués par un grand savant auquel rien n'était inconnu. Craignant que, s'il les dénonçait, le Roi ne les fît décapiter, ils posèrent le palanquin à terre, et, se prosternant, supplièrent le sorcier d'avoir pitié d'eux. Ils confessèrent que, poussés par une folle cupidité, ils avaient dérobé la tortue de Sa Majesté et l'avaient cachée dans la gouttière. « Maître! » s'écrièrent-ils, « montrez-vous miséricordieux! ne nous dénoncez pas, ou nous sommes perdus! » A ces mots notre homme respire enfin, et, rempli de joie, leur répond : « C'est bien, je vous fais grâce. Je n'en dirai rien, rassurez-vous! » Arrivé au palais, il fit ses opérations magiques, retrouva

(1) Littéralement : « *Le* ventre (bụng) a fait *la chose, le* ventre (dạ) *doit en* supporter *les conséquences.* » Les Annamites disent « le ventre » comme nous disons « le cœur ».

naturellement la tortue, et fut comblé par le Roi de récompenses et d'honneurs; après quoi il s'en retourna chez lui en triomphe. Et pourtant le hasard seul avait tout fait; son talent n'y était pour rien.

Il y a dans le monde bien des gens qui ne doivent leurs succès qu'à leur bonne étoile, et nullement à leur mérite personnel.

XV

Đại-trượng-phu et *Quân-tử*.

Il y avait autrefois deux amis intimes, qui s'appelaient *Đại-trượng-phu* et *Quân-tử*. Le premier était riche et le second pauvre. Ils allaient souvent chercher des distractions l'un chez l'autre. *Đại-trượng-phu* et sa femme, voyant la misère de leur ami, lui dirent un jour : « Vous êtes pauvre, vous n'avez pas d'argent à mettre dans le commerce. Acceptez de nous une somme de quatre ou cinq cents ligatures. Cela vous fera un petit capital, et, en le faisant valoir, vous pourrez améliorer la position de votre femme et de vos enfants. » Après avoir mûrement réfléchi à cette proposition, *Quân-tử* leur répondit : « Mes chers amis, vous êtes bons et affectueux envers moi. Je pourrais accepter l'offre que vous me faites; mais si la chance m'est défavorable, si je fais des pertes et me trouve dans l'embarras, comment vous rembourserai-je?

Je ne puis donc prendre votre argent ; pauvre je suis, pauvre je resterai. Croyez à toute ma reconnaissance pour cette preuve de bonne amitié ; mais décidément je renonce au commerce ; il m'en coûte trop d'accepter votre argent. »

Đại-trượng-phu et sa femme jouissaient de toutes les commodités de la vie ; ils ne manquaient de rien en fait de meubles et de bijoux ; c'est pourquoi, voulant employer leur argent, ils décidèrent de fournir à l'orfèvre une certaine quantité d'or, pour qu'il le façonnât en forme de tortue. Ils lui en donnèrent cinq onces. Quelques jours après, *Quân-tử* étant venu leur faire une visite d'amitié, *Đại-trượng-phu* lui demanda s'il avait jamais vu une tortue d'or. « Une tortue couleur jaune d'or, » lui répondit-il, « mais il n'en manque pas ! » — « Non ! je ne vous parle pas d'une tortue jaune comme celles que l'on trouve dans la campagne ; la mienne est une tortue en vrai or. » — « Ah ! pour celles-là, » dit *Quân-tử*, « je n'en ai jamais vu ! » *Đại-trượng-phu* dit à sa femme d'aller la chercher pour la lui montrer. Après l'avoir examinée, on la déposa dans un plat, et l'on se mit à boire et à causer. La conversation se prolongeant indéfiniment et les tasses de vin se succédant les unes aux autres, les deux amis finirent par s'enivrer, et s'endormirent sans penser davantage à la tortue. Sur ces entrefaites, le fils de *Đại-trượng-phu*, qui faisait ses études dans un collège éloigné, vint voir sa famille. Il aperçut la jolie tortue, l'enveloppa dans son turban et l'emporta pour s'en amuser. Quand son père et *Quân-tử* revinrent à eux, ils

avaient complètement oublié le bijou ; *Quân-tử* prit congé de ses amis et s'en fut.

Quelque temps après *Đại-trượng-phu* se ressouvint soudain de la tortue ; il courut chez lui et demanda à sa femme ce qu'elle était devenue. Celle-ci lui répondit qu'elle n'y avait pas touché. « Voilà qui est fâcheux ! » dit le mari. « Que faire ? il n'est pas possible de soupçonner notre ami, c'est un homme qui a le cœur trop haut placé ! » On n'en parla plus. Mais lorsque *Đại-trượng-phu* alla voir *Quân-tử*, voulant voir ce qu'il répondrait, il lui fit la question suivante : « C'est toi, n'est-ce pas, qui as emporté la tortue d'or pour la montrer à ta femme ? » Nécessairement, *Quân-tử* craignit que son ami ne le soupçonnât, et s'offrit à lui prouver, en consultant les sorts, qu'il ne l'avait nullement prise. « Bien ! bien ! » lui dit *Đại-trượng-phu*. « N'en parlons plus ! C'était une plaisanterie ! » Là-dessus il s'en retourna chez lui.

Quân-tử et sa femme ne savaient comment restituer la tortue ; car, pensaient-ils, leur pauvreté les exposait au soupçon. C'était tout naturel, et ils ne voyaient aucun moyen de prouver leur innocence. Ils vendirent leur maison, s'en allèrent trouver un homme fort riche appelé *Phú-trưởng-giả*, et le prièrent de les acheter comme esclaves moyennant cinq onces d'or, avec lesquelles ils se proposaient de faire faire une nouvelle tortue qu'ils rendraient à leur ami. Quand *Phú-trưởng-giả* sut de quoi il s'agissait, il prit l'or, appela l'orfèvre qui avait fait le premier bijou, et lui ordonna d'en fabriquer un autre pareil. Il le donna aux deux époux, leur disant de l'emporter et d'aller le

rendre; mais il fit tout cela à titre de simple service, et ne voulut point accepter de gage corporel. De leur côté, *Quân-tử* et sa femme refusèrent d'acquiescer à ces conditions, et restèrent dans la maison en qualité d'esclaves volontaires.

Au bout de quelques jours, l'enfant de *Dại-trượng-phu*, las de s'amuser avec la tortue, la rapporta en venant voir ses parents, et dit en entrant : « Eh bien, père! Eh bien, mère! C'est moi qui avais pris la tortue d'or, l'autre jour. Si c'eût été un étranger, qu'auriez-vous dit? Elle serait bien perdue, n'est-ce pas? » Les deux époux restèrent stupéfaits. Puisque leur fils avait emporté la tortue pour jouer avec, quelle était donc celle que leur ami leur avait rendue? C'était à n'y rien comprendre! Il leur vint enfin à l'esprit que *Quân-tử*, craignant qu'ils ne le soupçonnassent, en avait fait faire une seconde et la leur avait rapportée en place de la première. *Dại-trượng-phu* courut en toute hâte chez lui et le demanda; mais on lui répondit que *Quân-tử* avait quitté le pays; qu'il était allé chez un monsieur *Phú-trượng-giả*, et s'était engagé comme esclave pour de l'or destiné à faire on ne savait quelle tortue qu'il lui fallait restituer; que c'était, du moins, le bruit qui courait, et qu'on n'en savait pas davantage. Ce renseignement ne fit qu'accroître l'inquiétude de *Dại-trượng-phu*. Il se rendit chez le seigneur *Phú*, et demanda s'il s'y trouvait deux époux du nom de *Quân-tử*. Ayant reçu une réponse affirmative, il les fit appeler et tous se mirent à pleurer à chaudes larmes. *Dại-trượng-phu* entra chez le seigneur *Phú*, lui rendit la tortue d'or, et demanda la liberté

des époux *Quân-tử* en offrant de les cautionner. Mais le seigneur *Phú* était un homme de bien ; il refusa de prendre la tortue. « M'avez-vous donc, » dit-il, « emprunté quelque chose, que vous venez me le rendre? et ai-je retenu *Quân-tử* et sa femme comme esclaves, pour que vous me parliez de les cautionner? » Comme on le voit, l'affaire n'était pas encore éclaircie. Le seigneur *Phú* ne voulait pas recevoir l'or qu'on lui rendait ; les époux *Quân-tử*, se sachant débiteurs, refusaient de s'en aller, et ne voulaient pas davantage accepter la tortue que *Đại-trượng-phu* voulait leur restituer. Enfin, dans leur embarras, ils ne trouvèrent rien de mieux que d'aller trouver le magistrat et de le prier de les mettre d'accord. Ce qui en résulta, c'est qu'ils étaient tous des gens d'une honnêteté rigide, comptant pour rien la fortune, et n'ayant qu'un souci, celui d'observer les préceptes et de cultiver la vertu. Ils se prirent d'amitié et ne se quittèrent plus. C'étaient bien là de véritables philosophes (1).

XVI

L'Étudiant admis au concours et le Fruit sec.

Deux étudiants s'étaient liés d'amitié depuis longtemps. L'un d'eux, favorisé par la fortune, passa ses exa-

(1) Les deux mots Quân tử, par lesquels se termine le texte cochinchinois, et qui forment le nom de l'un des personnages de ce conte, signifient en même temps « *sage* ou *philosophe* ».

mens et fut admis. Revenu avec le titre de mandarin, il se trouva tout d'un coup devenu un grand personnage; mais, comme il avait le cœur assez sec, la cupidité lui fit oublier ses anciens sentiments d'amitié.

Un jour son camarade, à qui la fortune avait été contraire, se rendit au palais pour lui faire visite, et attendit la réponse de l'huissier qui était allé l'annoncer. Celui-ci revint lui dire que Son Excellence reposait, et ne pouvait le recevoir. Il s'en retourna, et revint une autre fois. Mais ce jour-là Son Excellence était occupée et ne pouvait donner audience. La vérité est que le mandarin, le voyant venir les mains vides, lui avait fait fermer sa porte. L'étudiant, sans se décourager, revint encore quatre ou cinq fois, mais sans obtenir plus de succès. Alors il s'en retourna, acheta un jeune porc, le fit rôtir, et quand l'animal fut bien doré et cuit à point, il le mit sur un plateau, l'apporta et se fit annoncer. Le mandarin, sachant que cette fois il y avait un cadeau à recevoir, s'empressa de revêtir ses habits et de sortir. Il salue son ancien ami, et lui adresse, pour la forme, deux ou trois questions de politesse banale; puis il ordonne d'apporter quelques bouchées de bétel, avec une cigarette allumée qu'il fait offrir à son visiteur. Celui-ci s'en va tout droit la planter entre les mâchoires du porc; puis, se croisant les bras, il fait à l'animal trois profondes salutations : « Reçois mes remerciements, » lui dit-il; « car, grâce à toi, j'ai pu enfin pénétrer chez Son Excellence et visiter un ancien ami. » Là-dessus il tourna le dos, et ne se donna plus la peine de revenir.

XVII

La Caverne de *Từ-thức*.

Il existe dans le Nord une roche carrée, œuvre de la seule nature, dont les quatre versants descendent à pic dans la mer. Les vagues, poussées par le vent, y déferlent nuit et jour avec grand bruit. On l'appelle la caverne de *Từ-thức*, nom qu'elle doit à la légende que voici :

A une époque reculée, un roi voulut bâtir une ville au milieu de la campagne. Tout à coup, au lieu même qui avait été fixé, surgit un arbre extraordinaire, portant un feuillage inconnu et des fleurs étranges qui joignaient le parfum à la beauté. Tout le monde fut d'avis qu'il fallait aller les offrir au Souverain. En conséquence on choisit, parmi le peuple, des gardiens qui furent chargés de veiller rigoureusement à ce que personne ne vînt cueillir de ces fleurs. La nouvelle vola de bouche en bouche, et de tous côtés les visiteurs affluèrent. Les Immortels qui habitaient la roche dont nous avons parlé plus haut firent comme les autres, et accoururent à l'envi. Or il arriva que *Giáng-hương*, jeune et jolie Immortelle, s'approcha, toucha à une fleur, et eut le malheur de la faire tomber à terre. Les gardes arrivèrent aussitôt et la saisirent. Ses compagnons se réunirent et vinrent intercéder pour elle ; mais tout ce qu'ils purent dire fut inutile, ils n'obtinrent pas sa liberté. Heureusement, un vieux mandarin appelé

Tù-thức ayant entendu parler du prodige, arrivait justement pour savoir ce qu'il en était. Il s'avança, et voyant la jeune fille prisonnière et chargée de liens, demanda au soldat pourquoi il saisissait les gens et les garrottait ainsi. « C'est une jeune fille, » lui dit-il; « pourquoi arrêter la pauvre enfant? Laisse-la aller! » Le soldat répondit : « Je demande bien pardon à Votre Excellence! Cette demoiselle, que je ne connais pas, est venue voir l'arbre et a touché à une fleur qui s'est détachée et lui est restée dans la main. C'est pour cela que je l'ai arrêtée. Votre Excellence m'ordonne de la laisser aller; mais comment oserais-je le faire? » Alors *Tù-thức* ôta son vêtement, le donna au garde pour qu'il rendît la liberté à *Giáng-hwơng*, et s'en retourna chez lui.

A partir de ce moment le mandarin ne cessa d'avoir devant les yeux la charmante image de la jeune fille qu'il avait délivrée. Son cœur était pris; il y pensait sans cesse, et n'avait plus qu'un seul désir, celui de la revoir à tout prix. Obsédé par ce souvenir, il errait comme une âme en peine; il en avait perdu l'appétit et le sommeil, au point que le matin le retrouvait encore éveillé. Enfin il se lève subitement vers le milieu de la nuit, appelle un de ses gens, lui ordonne d'allumer une lampe, fait un paquet de quelques vêtements, et, descendant dans son canot, il s'éloigne du bord, et se met à ramer à l'aventure. Sa bonne fortune le conduisit droit à la roche; il y vit une porte, mais elle était fermée. Alors notre mandarin écrivit un billet qu'il appliqua sur l'un des battants, et aussitôt elle s'ouvrit d'elle-même. Il entra, et vit

les demeures des Immortels; mais, sans s'arrêter à rien regarder, il continua son chemin jusqu'à ce qu'il rencontrât *Giáng-hương* qui sortait de chez elle, et qui, venant au-devant de lui, l'introduisit dans un palais enchanteur où toutes les délices se trouvaient réunies.

Quand arriva le jour où *Giáng-hương* était de service auprès de la reine des Immortels, elle referma la porte du palais et dit à *Từ-thức* que tout, au dedans, était à sa disposition; mais qu'il se gardât bien d'ouvrir la porte de derrière. « Si tu avais ce malheur, » ajouta-t-elle, « tu ne pourrais plus rentrer. Tu te verrais contraint de retourner chez toi, car ce séjour te serait désormais interdit. » Après lui avoir donné toutes ses instructions, elle partit.

Từ-thức, resté dans le palais, ne cessait de réfléchir aux paroles de la jeune fille. « Que veut-elle dire? » pensait-il; « dans quel but peut-elle bien me défendre d'ouvrir la porte de derrière? Qui sait s'il n'y a pas de l'autre côté quelque merveille plus belle et plus précieuse que celles qui sont ici, et dont elle veut m'interdire la vue? » Le voilà qui se met à fureter, se dirige vers la porte et l'ouvre en un tour de main. Il regarde au dehors, voit le monde extérieur, et sa famille lui revient en mémoire. Les Immortels qui se tenaient dans le voisinage, entendant les bruits du dehors, s'aperçurent de ce qui se passait; ils arrivèrent, chassèrent *Từ-thức* et lui défendirent de revenir.

Notre mandarin croyait être resté quelques jours seulement dans le monde des Immortels; mais qui l'eût

pensé? Il ne put retrouver les siens. Il reconnut fort bien l'endroit où il demeurait avant son aventure; mais quand il entra pour demander des nouvelles, il ne vit aucune figure de connaissance. Ceux auprès de qui il voulut s'informer de la famille du seigneur *Tờ-thức* lui répondirent qu'ils ne la connaissaient pas, et que jamais ce nom n'était arrivé à leurs oreilles. Enfin, il interrogea les vieillards, et l'un d'eux lui répondit : « Il existait en effet autrefois, sous le règne de je ne sais plus quel souverain, un vieux mandarin du nom de *Tờ-thức;* mais vous aurez de la peine à le trouver, car il est mort depuis trois ou quatre cents ans. »

XVIII

La Mouche jugée par le Sous-Préfet.

Un rustre vivait à la campagne au milieu des ronces et des épines. Le jour étant venu d'accomplir la cérémonie du sacrifice aux ancêtres, il prépara les aliments d'usage et les dressa sur un plateau. Survint une mouche qui s'y posa. Notre chef de famille, outré de l'impudence de l'insecte, alla porter plainte au sous-préfet et lui dit : « Plaise à Votre Excellence, j'étais en train de faire des offrandes à mes parents décédés lorsque je ne sais quel animal a volé sur le plateau et s'est mis à manger le premier, le malhonnête! » Le sous-préfet lui ré-

pondit : « Toutes les fois qu'il aura l'effronterie d'agir ainsi, n'importe où tu le trouveras, tape dessus! » A peine le sous-préfet avait-il fermé la bouche que la mouche vint se poser sur sa propre joue. « Excellence, » dit alors notre homme, « vous venez à peine de la juger, et la voici qui vous méprise et qui vient se camper sur votre figure ! » Et, tout en parlant, il allonge à tour de bras un grand soufflet au sous-préfet qui en tombe tout défaillant à la renverse.

XIX

Le Léopard qui veut dévorer son Sauveur.

Un jour, le léopard, pour se distraire, se faisait promener en litière par des singes, et allait ainsi par monts et par vaux. Tout à coup il entendit les hurlements d'une bande de loups qui lui donnaient la chasse. Le singe est poltron de nature. Ceux-ci, entendant le bruit qui ébranlait la forêt, furent saisis d'épouvante, jetèrent là le palanquin et allèrent tous se jucher sur des arbres. De son côté, le léopard s'enfuit de toute la vitesse de ses jarrets. Mais, comme les loups le poursuivaient toujours, il était rempli d'anxiété, craignant qu'ils ne l'atteignissent. Heureusement pour lui, il rencontra un vieillard et se mit à le suivre, le suppliant de le sauver. Le vieillard ne savait comment faire. Enfin il ouvre son sac, y fait

entrer le léopard, le referme, le charge sur son épaule, et continue son chemin. Les loups arrivèrent bientôt, virent que le léopard avait disparu, et interrogèrent le vieillard ; celui-ci répondant qu'il ne l'avait pas aperçu, ils abandonnèrent leur poursuite et s'en retournèrent. Le vieillard continua sa marche pendant quelques moments encore, puis il ouvrit son sac et délivra le léopard. La bête, fatiguée et mourante de faim, prétendit alors manger l'homme. « Quoi ! » lui dit ce dernier, « je t'ai sauvé de la gueule des loups, et, en récompense de ce bienfait, voilà que tu veux me dévorer? » — « Tu m'as sauvé? » répliqua le léopard ; « tu veux dire que tu m'as mis dans ton sac où j'étouffais ; quelques minutes de plus, et j'étais mort. A l'heure qu'il est je meurs de faim ; il faut que je mange, voilà tout ! » Le vieillard le supplia de lui laisser la vie : « Soumettons, » lui dit-il, « l'affaire à des arbitres impartiaux, et après, si j'ai tort, tu me mangeras. » Le léopard consentit à cet arrangement. Arrivés à un bouquet de grands arbres, ils s'en approchèrent et leur demandèrent leur avis. Les arbres répondirent : « Mange-le, ne l'épargne pas ; car il appartient à une race impitoyable. Nous lui rendons des services continuels ; mais lui, non content de l'aide que nous lui prêtons dans la construction de sa demeure, nous abat constamment à coups de hache. Quelles obligations lui as-tu pour l'épargner? Va, mange-le ! » — « Qu'as-tu à répondre à cela? » dit le léopard à l'homme ; et il s'élance sur lui pour le dévorer. Mais le vieillard lui réplique : « Voilà de savants arbitres, pour ajouter foi à leurs paroles ! » Tous deux

se remettent en route. Cette fois ils rencontrent un troupeau de buffles. Le léopard leur demande s'il peut légitimement dévorer le vieillard. « Nous sommes, » répondirent-ils, « ses esclaves. Toute notre vie il nous faut labourer ses champs, pour faire pousser son riz et le pourvoir abondamment de nourriture ; en récompense, dès que nous sommes morts il dépèce notre cadavre et divise notre chair en morceaux ; de nos os il fait des couteaux, de notre peau il garnit des tambours, fabrique souliers et sandales ; enfin nos excréments lui servent de fumier ; mais il ne nous sait aucun gré de nos peines et de nos services. Pourquoi agirais-tu différemment avec lui ? Mange-le ! Il l'a bien mérité. » Le léopard revint donc à la charge ; mais le vieillard lui fit une nouvelle objection. « Des quadrupèdes, dit-il, ne sont pas compétents pour juger cette affaire, et rien n'est encore prouvé. Tu connais l'axiome : « Trois épreuves sont suffisantes. » Va donc, je t'en prie, encore une fois aux renseignements, puis tu me dévoreras, si ma destinée le veut ainsi. » Ils repartent. Après avoir marché encore quelque temps, ils rencontrent un jeune homme qui cheminait, et s'arrêtent pour l'interroger. Le jeune homme se fait d'abord, pour se mettre au courant, raconter les choses de point en point. Une fois fixé, il dit au léopard : « Mais comment as-tu pu te faire assez petit pour entrer dans le sac de ce vieillard ? Rentres-y un moment pour que je m'en assure, et ensuite tu pourras le dévorer. » Quand le léopard fut dans le sac, le jeune homme le referma, alla casser une branche d'arbre, en fit un bâton, et en frappa

la bête jusqu'à ce qu'elle ne donnât plus signe de vie. Tout en frappant il lui disait : « Tu as bien mérité de mourir sous le bâton, toi qui n'as que de l'ingratitude envers celui qui t'a sauvé la vie! »

Considérez, en lisant cette histoire, combien, dans le monde, il y a de gens qui cassent leur arc après qu'ils ont tué l'oiseau, et oublient la nasse quand ils tiennent le poisson; qui même, ne s'en tenant pas à l'ingratitude, tirent encore vengeance du bienfait comme d'une offense! Ce sont là gens au cœur tortueux, que le Ciel, parfois, s'est chargé de punir, lorsqu'ils échappaient au châtiment des hommes. Qui fait le bien, bien aura; qui fait le mal, mal trouvera tôt ou tard ; ils n'échapperont pas à la main vengeresse du Ciel. Faire le bien et souffrir du mal est chose commune : et cependant un bienfait ne se perd jamais. Toujours il est rendu. Si ce n'est pas par celui-ci, ce sera par celui-là ; si ce n'est pas d'une manière, ce sera d'une autre.

Faisons donc toujours le bien, et nous pouvons compter que le bien nous sera fait à nous-mêmes.

XX

Le Renard et le Tigre.

Un jour le renard errait dans la forêt à la recherche de sa nourriture. Il arriva, sans y prendre garde, sur le

bord d'un fossé ; le pied lui manqua, et il tomba au fond. Ne sachant comment faire pour remonter, il se creusait la cervelle, gémissait, se lamentait ; mais tous ses efforts demeuraient inutiles. Tel qu'un poisson pris dans la nasse, il croyait son dernier jour arrivé. Heureusement pour lui, un bruit de pas se fit entendre sur le sol. Il eut bientôt imaginé un tour : « Qui va là ? » s'écria-t-il. Justement c'était le tigre. Le renard, prenant un air joyeux, lui demande où il va, et quel est le motif de sa promenade. « Je vais à la recherche de ma nourriture, » lui répond le tigre. Alors l'autre change de ton : « Comment ! » s'écrie-t-il ; « n'as-tu donc entendu parler de rien ? On dit que demain le ciel va s'écrouler ! » — « O mon Dieu ! je n'en savais rien ! mais dis-moi, camarade, est-ce bien vrai, ou n'est-ce là qu'un faux bruit ? » — « C'est si vrai que je suis descendu là dedans pour me mettre à l'abri. Si j'avais attendu davantage, je ne fusse peut-être pas arrivé à temps : le ciel m'eût écrasé et c'en eût été fait de moi. Du reste, ce que je t'en dis, c'est à cause de notre vieille amitié ; si tu ne me crois pas, eh bien ! que chacun de nous agisse à sa guise ; je ne sais vraiment pas pourquoi j'ai été te parler de cela. » — « Mais non, mais non, camarade ! puisque c'est comme cela, laisse-moi descendre aussi, nous nous tiendrons compagnie. » — « Comme tu voudras ! descends, si cela te convient. » A ces mots, le tigre saute dans le trou.

Après quelques mots échangés, maître Renard se met à suivre et à harceler sans relâche le tigre qui n'ose crier ; toujours sur ses talons, il ne lui laisse pas un ins-

tant de répit. Le tigre sentait monter sa colère, et finit par s'écrier avec un rugissement : « Si tu continues à me harceler, je vais t'empoigner et te lancer là-haut, pour que le ciel t'écrase tout de suite ! » Le renard ne tient aucun compte de cet avertissement; plus le tigre rugit, et plus il le houspille. Enfin l'autre, à bout de patience, envoie d'un seul coup notre renard hors de la fosse. « Entêté qui ne veux rien entendre, » lui cric-t-il, « va-t'en là-haut, et que le ciel t'aplatisse ! » Notre renard, voyant que le tigre avait donné dans le piège, était au comble de la joie ; il alla tout de suite chercher des hommes pour tuer son compagnon dans la fosse.

D'ordinaire, quand un méchant se trouve dans l'embarras, il fait tout ce qu'il peut pour en sortir, dût-il pour cela tendre des pièges aux autres, et les mettre dans la peine. Pourvu qu'il s'en tire lui-même, peu lui importe. Bien plus, il cherche encore, parfois, le moyen de nuire à sa dupe.

XXI

Le Crapaud noir, le Tigre et le Singe.

Un jour le tigre passait par le coin de la forêt où se trouvait le trou du crapaud noir. Ce dernier, le voyant aller ainsi, craignit qu'il ne lui prît quelque folle idée de le saisir et de le croquer; c'est pourquoi il s'efforça d'imaginer une ruse capable d'éloigner le tigre, afin de

l'empêcher d'approcher de son trou et de venir une seconde fois rôder dans les environs. Il éleva donc la voix et s'écria: « Qui va là? Ne repasse pas par ici ou tu es mort! » A cette interpellation, le tigre répondit en demandant à son tour: « Qui m'interroge ainsi? » — « C'est moi, dit l'autre; moi, le crapaud noir! Ne connais-tu donc pas ma réputation?» — « Par exemple! s'écrie le tigre en colère; « toi, une bête pas plus grosse que le poignet, tu te permets de me tutoyer? Es-tu donc plus habile que moi? Que sais-tu faire de beau, que tu es si insolent? Bah! tu sais sauter, voilà tout! Mais je vois bien que tu n'es qu'une toute petite bête; quant au talent, tu n'en as qu'une bouchée! »

Là-dessus le tigre le provoque à qui sautera le plus loin. Le crapaud accepte. On se rend au grand canal, on trace une ligne de démarcation, et les rivaux se placent sur le même rang pour sauter; mais c'est là que notre avisé crapaud fait paraître sa finesse! « Non, non! » dit-il au tigre; « je ne veux pas me mettre sur la même ligne que toi! Je vais me placer en arrière, et j'arriverai le premier! » Lorsque le tigre saute, il donne auparavant quelques coups de queue sur le sol. Le rusé crapaud ouvre la bouche et saisit la queue du tigre. En s'élançant pour sauter de l'autre côté, ce dernier en donne un grand coup. « Ici! je suis ici! » s'écrie alors le crapaud projeté bien loin en avant. Le tigre, se voyant battu, baisse l'épaule et fait sa soumission. «Vraiment, dit-il, tu es habile! Moi (aussi), je suis habile! mais tu l'es encore plus que moi! » Le crapaud, profitant de la victoire, lui dit alors : « Je t'avais bien prévenu! En fait d'habi-

leté je ne le cède à personne! je prends les tigres tout vivants et je les croque! Si tu en veux la preuve, regarde! » Il ouvre la bouche, et le tigre la voit pleine de poils. Épouvanté à cet aspect, il prend la fuite et disparaît. Tout hors de lui, rien ne l'arrête; il détale, détale toujours! Un singe qui, du haut d'un arbre, voit courir notre animal tout essoufflé, lui crie au passage : « Qu'as-tu donc à galoper si furieusement? — Bon! bon! lui dit l'autre, laisse-moi courir, ne me demande rien! sinon il va m'attraper, et je suis mort! — Mais enfin dis-moi donc ce qu'il y a! » Le tigre, qui est à moitié fou (de peur), lui répond : « C'est ce....., j'ai oublié le nom! C'est tout petit, tout petit, avec une peau rugueuse...! — Ah! bien! je sais! C'est le crapaud, n'est-ce pas? — Oui, c'est bien cela! — Pourquoi donc es-tu si niais? Tu en as peur; qui plus est, tu te sauves, ce qui fait qu'il te méprisera par-dessus le marché, tandis que ce ne serait qu'un jeu de lui briser la tête! — Tu fais le fanfaron, toi! — Eh bien! si tu ne me crois pas, porte-moi où il est, et je l'écraserai comme une pomme cuite! — Oh! non! non! jamais! tu veux me tromper et me perdre! — Du tout, je parle franc! Si tu crains que je ne te trompe, je vais aller arracher des lianes et je m'attacherai sur toi de façon que le bas de mes reins sera absolument collé à ton dos. Porte-moi où il est, et j'en finirai avec lui. Tu vas voir! — Eh bien! soit! S'il en est ainsi, allons! »

Le singe arrache des lianes pour en faire des

attaches ; cela fait, il monte à cheval sur le tigre, et ils se rendent à la demeure du crapaud. « Qui vient ici ? dit la maligne bête. C'est mon ami le singe, n'est-ce pas ? — C'est moi ! répond le singe. — Eh bien ! mon brave, lui dit le crapaud, tu as donné dans le piége du tigre ! Des tigres, on m'en doit plus de dix (1) ! Qu'est-ce qu'un seul ? Il donne là ta vie pour racheter la sienne ! » Le tigre, à ces mots, sent redoubler sa terreur ; il pique droit devant lui et part tout d'un trait. Dans sa fuite il ne tient compte ni des arbres, ni des épines, ni des buissons, et la tête du singe va donner tantôt contre un arbre, tantôt sur l'échine de sa monture. La voilà brisée ! notre cavalier reste étendu sans mouvement, les lèvres retroussées et montrant les dents. Le tigre, épuisé de fatigue, s'arrête un moment pour se reposer. Il regarde derrière lui et voit le singe étendu sur le dos, les pattes en l'air et faisant sa grimace. Alors, tout en colère, il l'invective : « As-tu fini de te mo-

---

(1) Pour bien comprendre l'idée que renferme cette plaisanterie, il faut savoir que dans la législation annamite, qui est à fort peu de chose près la même que celle de l'empire du Milieu, c'est un principe admis que le meurtrier est *débiteur de sa vie*, c'est à-dire qu'il doit la livrer en compensation de celle qu'il a enlevée à sa victime. « Si, en jugeant une affaire d'homicide » dit le grand code de l'Annam, intitulé *Hoàng việt luật lệ*, « l'on reconnaît qu'un seul homme en a frappé un autre de manière à occasionner la mort, on n'examinera pas si les blessures étaient mortelles (de leur nature). Dans tous les cas, on condamnera le coupable à *donner sa vie en compensation.* » (Liv. XIV p. 27, r°.)

Le crapaud étend plaisamment la disposition de la loi. Le tigre est supposé par lui dans la situation du coupable qui doit subir la peine du talion ; mais ce n'est pas sa vie à lui, c'est la vie d'un autre qu'il est accusé d'offrir en réparation, non pas d'un meurtre, mais d'une offense quelconque.

quer de moi, camarade! Tu fais aux gens le plus de mal que tu peux, et tu ris, par-dessus le marché(1)! »

XXII

Un Mari simple d'esprit.

Il était une fois deux époux. La femme était un peu simple; pour le mari, il était étourdi, sot, borné au dernier point, et incapable de comprendre quoique ce fût. La femme étant devenue enceinte, le jour de la délivrance arriva. Or notre homme avait entendu dire que toutes les fois qu'une chienne met bas elle devient très méchante et mord tout le monde. Il réfléchit, puis, tressaillant : « Oh! oh! dit-il, voici que ma femme accouche! elle doit être bien méchante! (car), si les chiennes elles-mêmes le sont, que doit-il en être des femmes? » En conséquence, en apportant à manger

(1) Dans une grande quantité de contes annamites l'on voit, comme dans celui-ci, le tigre tourné en ridicule et représenté comme un animal d'une grande stupidité. Il semble y avoir là comme une espèce de vengeance de la terreur profonde et trop justifiée que ce terrible félin inspire aux habitants de l'Annam; terreur qui, dans d'autres circonstances, donne naissance non plus à la moquerie, mais au contraire à d'étranges manifestations de respect. C'est ainsi que certains indigènes l'appellent le plus sérieusement du monde *Ông cọp*, « Monsieur le tigre », et qu'ils vont parfois jusqu'à lui élever de petites pagodes, comme à un génie redoutable qu'il faut s'efforcer de fléchir.

à sa femme, il se mit à une distance respectable et n'osa s'en approcher. Il tenait à la main un bâton et avait un air étrange. En le voyant agir ainsi, sa femme partit d'un éclat de rire. Lui, tout à son idée, se dit en lui-même : « Ah! ah! l'on dit vrai! Quand elles accouchent, elles deviennent féroces! Je n'ai encore rien dit et la voilà déjà qui montre les dents et veut faire la méchante. Ah! tu veux faire la méchante! Eh bien! je vais t'en donner de la méchanceté! Attends! » Il arrive avec son bâton sur l'épaule et en donne un coup à sa femme. Cette dernière, affaiblie qu'elle était, ne put l'esquiver et fut tuée net sur son lit d'abstinence.

XXIII

Aventure de deux Bonzes dans une cérémonie funèbre.

Deux bonzes, étant d'enterrement, furent invités à chanter les prières funèbres. Après avoir donné quelques coups de crécelle et psalmodié quelque temps, ils allèrent se reposer. La personne qui conduisait le deuil leur fit préparer à déjeuner. Nos deux bonzes se donnèrent des airs mortifiés et n'osèrent manger à leur appétit, comme ils en auraient eu bien envie; car ils craignaient que les fidèles ne les méprisassent comme étant trop enclins à la bonne chère. Ils avalèrent

donc à la hâte quelques bouchées ; puis, ce repas terminé, ils retournèrent à leurs prières.

Lorsque vint la nuit ils ressentirent des tiraillements d'estomac ; et, quand ils se furent mis au lit, ils éprouvèrent une faim violente et regrettèrent le repas du matin. L'un d'eux se dirigea délibérément vers l'office. Il palpait la muraille pour se guider dans sa recherche, espérant trouver quelque chose qui lui permît de satisfaire une bonne fois son appétit ; après quoi il comptait retourner à son lit et dormir. L'autre bonze, le voyant faire, le suivit à tâtons. Mais, pendant qu'arrivé à la chambre d'en bas il errait de ci, de là, à l'aventure, il vint tout à coup à donner du pied sur le marteau pilon. Notre homme en reçoit un bon coup sur la tête. Y ressentant une violente douleur, il se la prend à deux mains, et, persuadé que quelqu'un l'a frappé, il s'écrie : « Ce n'est pas moi ! Ce n'est pas moi ! » Le premier bonze rejette alors la faute sur lui en disant : « Moi, je cherchais la porte simplement pour satisfaire un petit besoin ! » Les gens de la maison se réveillèrent au bruit, allumèrent une lampe et allèrent voir ce dont il s'agissait. Qu'aperçurent-ils ? Nos deux bonzes en train de se faufiler dans la cuisine !

XXIV

Le Nigaud acheteur de canards.

Il était une fois un nigaud incapable de faire quoique ce fût pour gagner sa vie. Sa femme et ses enfants criaient misère, et l'on manquait de tout dans la maison. Cependant, la femme, personne avisée et très parcimonieuse, avait réussi à mettre de côté, sapèque sur sapèque, quatre ou cinq ligatures.

Un beau jour elle dit à son mari de voir à aller acheter quelques marchandises afin de les revendre et de se procurer ainsi un peu d'argent pour faire aller la maison. Notre homme prit les ligatures, attacha sa ceinture et s'en fut. Il comptait acheter quelques paires de canards et les rapporter pour leur faire produire quelques couvées qu'il revendrait ensuite pour vivre du bénéfice qu'elles donneraient. Il allait à l'aventure dans la campagne et ne savait où se diriger pour faire son emplette. Après avoir marché quelque temps, il aperçut deux bouviers qui s'amusaient ensemble au bord d'un étang de nénuphars, et, sur cet étang, une troupe de sarcelles en train de chercher leur pâture. Notre homme alla droit aux bouviers et leur demanda : « A qui appartient cette troupe de canards ? Les bouviers, qui étaient deux rusés compères, répondirent : « A nous ! Pourquoi nous

demandes-tu cela? — « Pour les acheter, donc! Pourquoi vous le demanderais-je? — Si tu veux les acheter, soit! nous te les vendrons. — Combien? » — Les deux bouviers, lui voyant sur l'épaule une liasse de ligatures qui pouvait bien en contenir quatre ou cinq, lui demandèrent cinq ligatures. — « Cinq ligatures! c'est le prix, sans surfaire! — Cinq ligatures? Bon! va pour cinq ligatures! » Là-dessus il apporte son argent, et après l'avoir compté pièce par pièce il pourchasse les sarcelles afin de s'en emparer. Pour les deux bouviers ils disparaissent et emportent les sapèques.

Notre homme reste là, pourchassant les sarcelles et passant d'un champ à l'autre. Il court et court encore sans pouvoir en attraper une seule. Le voilà inondé de sueur, les habits et le pantalon retroussés et ramassés tout en tampon. Il court de toutes ses forces pour réunir la troupe de sarcelles, s'élance et s'élance de nouveau. Il est complètement harassé.

Sur ces entrefaites, le soleil, arrivé à l'extrémité de sa course, était près de se coucher. A bout de forces, notre homme perdit courage. Il finit par laisser là les sarcelles et s'en retourna chez lui, triste et abattu au dernier point. Il avait perdu son argent, il était rompu de fatigue; mais, pour les oiseaux, il n'avait pu en attraper un seul. La tête baissée, les yeux à terre, il s'en alla droit à sa maison.

« Eh bien! as-tu acheté quelque chose? » lui demanda sa femme. Il s'assit, soupira, et les yeux pleins de larmes, le cœur gros : « C'est bien vexant! »

s'écria-t-il « deux bergers m'ont attrapé, et je m'y suis laissé prendre ! »

Il raconta de fil en aiguille à sa femme tout ce qui lui était arrivé. La dame le tança de la belle manière ; puis, comme après l'avoir accablé d'injures, sa langue lui refusait le service, elle s'assit, baissa la tête et prit son parti.

XXV

Le Pêcheur qui pose ses nasses au sommet d'un arbre.

Un pauvre vieillard ne savait que faire pour se procurer de l'argent et gagner sa misérable vie. Il alla conter sa peine à sa femme, qui lui dit : « C'est bien malheureux ! Il n'y a que toi pour être empêtré comme cela ! Ne vois-tu pas les autres ? Ils sont dégourdis, eux, et savent se tirer d'affaire ! — Si j'étais fort et vigoureux, répondit le mari, aucun travail ne m'effraierait ! Malheureusement je n'ai personne pour me donner quelque bonne idée ! — Eh bien, lui dit sa femme, moi, je vais t'en donner une ! Vas acheter quelques nasses et pose-les ; nous aurons du poisson à manger. — Mais, répliqua le nigaud de mari, comment savoir où il y a du poisson pour y poser mes nasses ? — Qu'y a-t-il là de difficile ? Là où tu verras beaucoup d'excréments d'aigrettes, portes-y

tes nasses, places-les, et tu réussiras! — C'est bien, dit l'autre, cela, je puis le faire!» Le lendemain, notre homme, portant à la main des ligatures, s'en fut acheter des nasses; puis, la serpe sur l'épaule, il alla choisir son endroit. Voyant un palétuvier tout blanc d'excréments d'aigrettes, il s'en retourna tout joyeux, prit ses nasses, les apporta au pied de l'arbre, grimpa, et les posa tout en haut du palétuvier.

XXVI

Hommes ou Bêtes, c'est la même chose.

Le seigneur *Trương Thú Chí*, étant allé pêcher à la ligne le long de la falaise, vit un couple de crabes qui se rendaient ensemble à la recherche de leur nourriture. Or, il advint que la femelle étant arrivée au temps de sa mue, sa carapace devint molle, et que, perdant ses forces, elle se trouva incapable de marcher. Le mâle allait lui chercher des aliments et les lui rapportait entre ses mandibules; puis il couchait en dehors de leur trou et y faisait la garde, de peur que d'autres crabes ne vinssent disputer la nourriture à sa femelle.

Lorsque cette dernière eut repris des forces, le crâbe mâle se réjouit de ce qu'elle était revenue à la santé; mais alors survint le temps de sa propre mue. En proie à des douleurs cuisantes, il ne bougeait plus

de son gîte. La femelle, créature sans cœur, l'abandonna au mépris de l'affection conjugale. Elle n'en prenait aucun souci et ne daignait même pas lui rendre visite. Elle ne cessa point d'aller se divertir, flânant et commérant toute la journée dans le voisinage. Bien plus, elle alla chercher ses compagnons, et ils vinrent se repaître de la chair de son époux dont la peau était devenue molle et qui se trouvait sans forces. A cette vue le seigneur *Trương Thủ Chí*, réfléchissant sur les choses humaines, dit en soupirant : « Hommes ou bêtes, c'est la même chose ! »

XXVII

A Menteur, menteur et demi.

Un individu, de retour d'un voyage lointain, faisait le conte que voici : « Je vis un grand navire. La longueur en dépassait tout ce qu'on peut imaginer. Mon père, à l'âge de douze ans, partit de l'avant pour se rendre à l'arrière. Quand il arriva au grand mât, il avait déjà la barbe et les cheveux tout blancs. Il ne put atteindre la poupe, étant mort à moitié chemin. »

Son camarade, l'ayant entendu mentir de la sorte, dit à son tour : « Il n'y a là rien d'extraordinaire ! Moi, j'ai vu dans une forêt de haute futaie un arbre d'une hau-

teur incommensurable. Pour monter du pied à la cime, un oiseau volait pendant dix ans, et encore n'arrivait-il pas en haut! — C'est là un abominable mensonge! Comment cela pourrait-il se faire? — Comment? répliqua l'autre. Mais si ce n'est pas vrai, où donc a-t-on pris le bois pour faire le grand mât et la coque du bateau dont tu viens de nous parler? »

XXVIII

L'Homme à la recherche d'un gendre qui sache se moquer du monde.

Un homme riche avait une fille remarquable par sa beauté et sa grâce. Bien des jeunes gens tournaient autour et voulaient la demander; mais notre homme avait logé dans sa tête de se choisir pour gendre un drôle rusé, habile à mentir et à tromper son prochain.

Certain individu, bon garçon, mais pauvre, qui demeurait loin de là, entendit dire que cet homme cherchait un hâbleur pour en faire son gendre; mais que des jeunes gens venus de bien des endroits pour faire le séjour d'usage (1), s'étaient trouvés, après avoir

(1) Il est d'usage dans l'Annam que le futur gendre se mette, avant le mariage, à la disposition de son futur beau-père pour l'assister dans ses travaux. A cet effet, il se rend à plusieurs reprises dans la maison de ce dernier, qui saisit les occasions qui se présentent de mettre sa capacité à l'épreuve.

débité tous leurs mensonges, à bout de leur rouleau sans pouvoir obtenir la main de la jeune personne. Il se rendit à son tour dans la famille et s'y conduisit en soupirant honnête et sincère. Cela dura longtemps ainsi ; puis un certain jour il s'avisa d'inaugurer la série de ses mensonges. Il alla trouver le père de la jeune fille et le pria de lui permettre de s'absenter pour aller enterrer le sien, disant qu'il serait de retour sous peu.

Il revint au bout de deux ou trois mois et entra dans la maison, tenant à la main une ligne à dévidoir, et portant sur l'épaule, attaché au bout d'un bâton, un poisson de belle taille, tout frais et d'une espèce à chair délicate. Son beau-père, tout joyeux, lui demanda : « D'où vient ce poisson que tu portes ainsi ? — C'est un poisson que j'ai pris, dit-il. Ceci est la ligne que mon père, qui était pêcheur de profession, m'a laissée. Je l'ai apportée avec moi, afin de m'en servir pour nous procurer de quoi vivre les jours où votre pêche resterait infructueuse. Je viens de prendre ce poisson à l'embouchure de la rivière. Il est tout frais, je vous l'apporte. Mettez-le dans la marmite, cela nous fera un repas. »

Un jour son beau-père lui commanda de préparer le bateau pour aller à la pêche. Il apporta l'attirail néces-

---

Ces différents séjours, durant lesquels le jeune homme fait fonction de gendre (*làm rể*), ont lieu à partir du jour où le futur époux a, comme l'exigent les usages, présenté en grande cérémonie aux parents de sa fiancée le bétel et les présents qui l'accompagnent d'ordinaire.

saire et l'on partit. A un détour où la rivière se trouvait barrée par des récifs il lança sa ligne à l'eau. Elle se prit dans les pierres; il eut beau tirer, il ne put la dégager. « Oh! dit-il, voilà un bien gros poisson! Bon! attendez un peu! je vais aller boire un coup à l'auberge, puis je reviendrai plonger et nous l'aurons bien! » Feignant d'aller boire une tasse de thé, il prend de la graisse, des oignons, du poivre et des piments, les pétrit avec un morceau de poisson sec, roule le tout dans sa ceinture et s'en revient plonger. Après être resté sous l'eau le temps de préparer une chique de bétel, il remonte à la surface, tenant à la main son morceau de poisson et faisant semblant de mâcher avec acharnement. « Qu'est-ce que c'est donc que ce morceau de poisson que tu manges ainsi? lui dit son beau-père. Le roi *Thập diêm* (1), répondit-il,

(1) Ce nom de *Vua Thập diêm* qui correspond au chinois *Thập diêm vương* signifie « le roi des dix enfers ». Les Chinois comptent en effet dix enfers principaux, qui sont les suivants :

1° Celui dans lequel les méchants sont précipités dans un fossé rempli de serpents et d'autres animaux venimeux;

2° Celui où les damnés sont plongés dans la glace;

3° Celui où on leur déchire les entrailles;

4° Celui où on les plonge dans une cuve de sang pourri;

5° Celui où on les fait courir sur un sol hérissé de sabres;

6° Celui où on lacère et découpe leur corps avec des scies;

7° Celui où ils sont précipités dans l'huile bouillante;

8° Celui où on leur ouvre le ventre et où on les torture avec des scies;

9° Celui où ils sont dévorés par des chiens;

10° Celui où on leur brise les dents et où on leur coupe la langue. (Voir les *Mémoires sur la Chine*, par le comte d'Escayrac de Lauture.)

Ce *Thập diêm vương* paraît être le même que *Ngục hoàng đại đế*, ou bien encore, d'après Wells Williams, le *Yama* des Hindous, qui aurait été introduit en Chine à l'époque des *Sông* sous les différents noms de *Diêm la* ou *Diêm ma la xa*.

offre un sacrifice à ses ancêtres; c'est pourquoi Sa Majesté m'a dit qu'elle m'empruntait mon poisson pour les en régaler. Comme là-dessous la cuisine allait grand train, Elle m'a invité à rester à dîner avec Elle; mais j'ai pris congé, disant que je craignais de vous faire attendre; ce que voyant, Sa Majesté a ordonné que l'on me donnât un morceau de poisson sec pour (le manger) en buvant du vin. Comme je lui avais dit que vous étiez venu avec moi, Elle m'a ordonné de vous inviter à descendre lui faire une petite visite. » Le bonhomme obéit et plongea. Quand l'autre calcula qu'il s'en manquait encore d'une brasse pour qu'il atteignît la roche, il laissa détendre la corde, ce qui fit que le beau-père donna de la tête contre la pierre et s'y fit une bonne écorchure bien saignante. Le gendre, à cette vue, jeta les hauts cris, et prit à témoins le Ciel et la Terre de l'inhumanité du roi *Thập diêm*; après quoi, prenant du sel et du piment, il en frotta vigoureusement l'écorchure de son futur beau-père de manière à lui causer une atroce cuisson. « Véritablement, dit le bonhomme, tu te connais à mentir! » Ayant trouvé là un gendre selon son cœur, dès qu'il fut de retour au logis il s'empressa de lui donner sa fille.

XXIX

Un Neveu qui se venge de son Oncle.

Un individu qui était pauvre alla trouver son oncle paternel et lui dit qu'il voulait faire du *Bánh cúng* (1), mais qu'il n'avait point de chaudron pour le faire cuire à la vapeur; qu'il le priait donc de lui prêter pour quelques jours le sien, qui était en cuivre. Ce dernier, croyant qu'il disait vrai, dit à son domestique d'aller le chercher et de le lui prêter. Le neveu emporta l'ustensile et n'eut rien de plus pressé que d'en faire de l'argent pour vivre. Son oncle lui fit réclamer deux ou trois fois le chaudron; mais comme notre individu lui opposait toujours quelque fin de non-recevoir, à la fin, ne sachant plus que faire, il porta plainte devant le sous-préfet (2).

Le neveu, ayant entendu dire que son oncle allait l'attaquer en justice, se dépêcha d'ordonner à sa

(1) Le *Bánh cúng* est une espèce de gâteau de riz que l'on enveloppe avec des feuilles.

(2) Dans les provinces du royaume d'Annam le chef du service judiciaire est l'*An sát* (en langue vulgaire *Quan-án*), sous la haute direction du gouverneur (*Tổng đốc*), dont il n'est à proprement parler que le lieutenant criminel. Il a sous son autorité les tribunaux du préfet (*Phủ*) et du sous-préfet (*Huyện*). Ces derniers réunissent les fonctions administratives et les fonctions judiciaires, et constituent le premier degré de juridiction. Dans le service provincial, la justice est donc toujours rendue par un juge unique, qui est tour à tour juge civil et juge criminel, selon la nature de l'affaire. (Luro, *Le pays d'Annam et les Annamites*, p. 112.)

femme d'aller acheter un chaudron en cuivre, de le prendre à la main et de l'accompagner (au tribunal). Une fois là, il répondit aux questions du mandarin par un aveu complet, et demanda à opérer la restitution sous les yeux mêmes du juge, de peur que dans la suite la partie adverse ne vînt à nier qu'elle eût été faite. « C'est un chaudron en cuivre que j'ai emporté, dit-il, c'est bien un chaudron en cuivre que je rends ! »

Le demandeur, son oncle, prétendit que la chose n'était pas claire; mais, ne pouvant alléguer aucune raison de son dire, il fut réduit à quia; il lui fallut bien recevoir le chaudron comme sien et l'emporter. Dévorant son dépit, il chercha dans sa tête quelque moyen de rendre à son neveu tour pour tour et d'assouvir sa haine. Un homme comme lui être refait par un enfant ! C'était à en étouffer de colère !

Rentré chez lui, il retournait toujours l'affaire dans son esprit, et plus il y pensait plus sa colère augmentait. Il finit par former le projet de s'emparer de son neveu et de s'en débarrasser pour toujours en le noyant; car il craignait que, s'il le laissait vivre, ce dernier ne le perdît de réputation. Il l'envoya donc chercher, le saisit, le fourra dans une cage à porcs qu'il referma sur lui et le porta au bord de la rivière pour l'y précipiter; il aurait ensuite maintenu la cage sous l'eau de manière à l'étouffer.

Arrivés au bord de la rivière, les gens qui portaient la cage la mirent à terre afin de reposer leurs épaules fatiguées. Le neveu imagina alors une ruse. « O mon

oncle ! dit-il, j'ai bien mérité de mourir ! mais, une fois descendu aux enfers, je ne saurai quel métier faire pour gagner ma vie. Apprenez que j'avais acheté un traité de l'art de mentir que j'avais mis sur mon étagère. Comme vous me pressiez de partir, j'ai oublié de le prendre avec moi. Faites-moi donc la grâce de courir le chercher afin de m'éviter ce terrible embarras ! » L'oncle donna dans le piège, partit en courant pour chercher le livre et laissa là le neveu.

La chance voulut qu'il passât par là un homme atteint de la lèpre, qui, le voyant dans cette situation, s'approcha et lui demanda pourquoi il se trouvait enfermé dans cette cage. L'autre, d'un air dégagé, lui répondit : « Imagine-toi que j'étais jadis plus lépreux que toi ; mais mon oncle m'a mis dans cette cage de santé, et me voilà devenu parfaitement net. — Oh ! oh ! c'est un bien grand bonheur que tu as eu là ! Oh ! je t'en prie à genoux ! laisse-moi entrer, que j'use un peu de la vertu de cette cage pour me guérir de mon mal ! — C'est bien ! Comme tu es un pauvre malheureux, je ne te prendrai rien pour cela. Moi aussi je veux faire une bonne œuvre ! Viens donc, ouvre la cage et fourre-toi dedans ! » Le lépreux entre, l'autre sort, referme la porte, laisse-là son homme et décampe.

L'oncle chercha le livre dans tous les coins et ne le vit nulle part. De fort méchante humeur, il allait çà et là en grommelant. A la fin il se précipite impétueusement du côté de la rivière. Dans sa colère, à peine

arrivé, il ne fait ni une ni deux ; il envoie d'un grand coup de pied la cage dans l'eau, puis il laisse tout là et s'en retourne en courant chez lui, vexé d'avoir perdu son temps et sa peine avec son coquin de neveu.

Le neveu, une fois délivré, s'en alla au loin chercher quelque moyen de gagner sa vie en attrapant les autres. Un jour qu'il passait devant un pont, il vit venir de loin un cavalier bien mis. Se laissant en toute hâte glisser le long d'un des piliers, il se mit alors à plonger et à replonger sans cesse. Le cavalier, arrivé sur le pont, laissa flotter la bride de son cheval et resta à le regarder. Le voyant agir d'une façon si singulière, il lui demanda ce qu'il faisait là. L'autre se mit à pleurer en faisant des contorsions et lui dit : « J'avais été recouvrer des dettes pour mon oncle et j'avais touché une dizaine de lingots que je portais dans ma ceinture. Comme à mon retour je passais par ici, le malheur a voulu qu'ils se détachassent et qu'ils tombassent à l'eau. J'ai bien plongé ; mais l'haleine me manque, je ne puis le faire comme il faut. Si vous êtes habile à cet exercice, descendez et plongez à votre tour. En cas de réussite, vous en prendrez sept pour vous ; moi, je n'en garderai que trois. »

Le passant, dont la cupidité avait été mise en éveil, ôta de suite son turban et ses habits, les lui donna à garder, sauta dans l'eau et se mit à plonger. Notre homme passe alors les habits, s'élance sur le cheval, le fouette et disparaît. Il court droit à la maison de son oncle. Ce dernier, le voyant de retour, le questionne

tout joyeux. « Comment, c'est toi ? Te voilà revenu ? Et dans ce magnifique équipage, encore ! — Après être descendu aux enfers, répond le neveu, j'ai mené, grâce à mes ancêtres, une vie des plus agréables. Ils m'ont pourvu de tout ; après quoi mon grand-père et ma grand'mère m'ont envoyé ici pour prendre de vos nouvelles. » L'oncle crut que ce qu'il disait était vrai et reprit : « Eh bien ! porte-moi donc à la rivière ! Ferme la cage et enfonce-moi dans l'eau, pour voir si, par chance, arrivé en bas, je ne pourrais pas y trouver le même agrément que toi. »

Conformément au désir de son oncle, notre homme le porta au bord de l'eau et l'y précipita d'un coup de pied. L'autre mourut sur l'heure sans y trouver aucun agrément.

XXX

Le Sorcier à barbe rousse.

Un sorcier, pourvu d'une barbe du plus beau roux, alla chercher femme et s'en retourna chez lui. Sa femme se moquait de lui. « Oh ! que c'est laid, cette barbe rouge feu ! » disait-elle. Il chercha quelque beau raisonnement pour que la dame vît cela sous un jour favorable et se guérît de son antipathie. « Oh ! oh ! lui dit-il donc, garde-toi d'en faire fi ! car c'est

une vaillante barbe, une barbe qui ne craint personne ! » Sa femme, ne comprenant point ce qu'il pouvait y avoir sous ces paroles, ne répliqua rien et guetta l'occasion de tâter notre homme afin de voir s'il disait vrai. Quelques jours après, un malade envoya chercher le sorcier pour qu'il le guérît(1). Or la maison où il devait se rendre se trouvait au bout d'un sentier désert qui traversait la forêt parallèlement à la grande route. La cure terminée, on lui apporta, pour reconnaître ses soins, du *bánh lớ* (2), du riz sucré cuit à la vapeur et des bananes ; on y joignit une tête de porc. Le sorcier enveloppa ces provisions dans son turban et s'en revint portant le tout à la main.

La femme, qui savait à quelle heure son mari reviendrait le soir, mit un bâton sur son épaule et s'installa dans les buissons à moitié chemin du sentier. Notre sorcier arriva marchant d'un bon pas. La dame frappa un grand coup sur l'herbe. Le sorcier, effrayé, jeta là son paquet; n'osant avancer davantage, il rebroussa chemin en courant. Sa femme sortit alors de sa cachette et ramassa le paquet. Les provisions à la main, elle alla droit chez elle et se coucha. Un moment après, notre homme reprend ses esprits et se dirige vers sa maison à l'aveuglette. Tout effaré, il se précipite, se dépêche d'ouvrir la

(1) Les Annamites malades ont souvent recours aux sorciers pour faire conjurer leur mal. Voir à ce sujet le curieux épisode du poème *Lục Vân Tiên*, vers 713-826.

(2) C'est un gâteau de maïs frit d'abord, puis pilé et mêlé avec du sucre.

porte et entre si pâle qu'on aurait pu lui couper la figure sans faire couler une goutte de sang. Il pousse le verrou et cale, en outre, la porte en dedans avec une pièce de bois.

A cette vue, sa femme lui demande ce qui lui est arrivé pour qu'il soit aussi effrayé. « J'en frissonne ! dit-il ; j'ai bien cru qu'ils allaient me couper le cou ! C'est toute une troupe de voleurs ! Il y en avait bien deux ou trois cents ! Ils se sont mis en travers du sentier et m'ont barré le chemin. — Est-ce possible ? — Si c'est possible ! C'est la pure vérité ! — Mais tu m'avais dit qu'avec ta barbe rouge tu ne craignais personne ! Comment as-tu donc pu avoir une pareille peur ? — Il y en avait tant qu'il m'a bien fallu avoir peur ! Quarante ou cinquante, passe ! Mais cette fois-ci il y en avait quelques centaines ! Comment ne pas être effrayé ? — C'est bon ! barre solidement la porte et viens te coucher ! »

La femme va faire du thé pour son mari et apporte en même temps un régime de bananes. Il le tourne et le retourne en l'examinant dans tous les sens. « C'est singulier ! dit-il, comment se fait-il que ces bananes ressemblent à celles que l'on m'a données ? — Comment cela pourrait-il être ? répond la femme ; ces bananes, j'ai été ce matin les acheter au marché. Quand tu les regarderas sottement ! » Puis elle apporte un plat de riz. Notre homme est de plus en plus étonné. « Voilà qui est étrange ! Ce riz-là, c'est celui qu'on m'a fait emporter de chez le malade quand

je suis revenu ici ! » La femme apporte ainsi l'un après l'autre tous les mets. Notre homme n'y comprend plus rien. Il accable sa moitié de questions pour savoir comment cela peut se faire. Cette dernière lui dit enfin la vérité : « C'est moi qui, au coucher du soleil, ai été me cacher dans les broussailles et t'ai fait une si belle peur. Tu as décampé en jetant ton paquet. C'est encore moi qui l'ai pris et qui l'ai rapporté ! Qui voudrais-tu donc que ce fût ? — Ce n'est pas possible ! Voilà des voleurs qui vous poursuivent, qui vous font courir à tête perdue, et tu viens dire que c'est toi qui as causé cette peur ? — C'est positif ! Si tu ne me crois pas, je vais aller te chercher la tête de porc, et je te la ferai voir avec le turban dans lequel tu l'avais enveloppée ! » Le sorcier, voyant que c'était bien vrai, resta stupéfait et dit : « Si dans ce moment-là, j'avais su que c'était toi, je t'aurais tuée d'un coup de bâton ! Ton affaire était claire ! »

XXXI

Histoire de quatre héros.

Il était une fois un homme et une femme qui n'avaient pas d'enfants. Ils faisaient vœu sur vœu pour en avoir. Enfin le ciel les exauça et il leur naquit un garçon ; mais il était doué d'un terrible

appétit; marmites, chaudrons, tout y passait! Plus il grandissait, plus il mangeait! Le travail de ses parents ne suffisait pas à le nourrir. A bout de ressources, ils cherchèrent ensemble un expédient pour l'éloigner, car il leur était devenu impossible de le garder plus longtemps. Ils l'appelèrent donc et lui dirent : « Maintenant, mon fils, te voilà grand, mais ton père et ta mère sont bien vieux! ils ont déjà un pied dans la tombe! Ils n'ont plus de force et ne peuvent rien faire pour te nourrir. Autrefois, au temps où notre maison prospérait encore, ton père prêta en or ou en argent plus de sept cent mille taels à l'empereur de Chine; mais maintenant nous sommes dans la gêne, et il ne nous est pas possible de rester les mains croisées à croupir dans notre misère. »

Le fils consentit aussitôt, fit ses apprêts et partit. Arrivé au bord de la mer, il rencontra le seigneur *Khổng Lô*, qui était en train de mettre la mer à sec, et l'interrogea en ces termes : « Ami, pourquoi perds-tu ton temps ainsi? — Tu me fais là une singulière question! Dans le monde, je suis le seul de ma force. Personne n'oserait se comparer à moi! Si tu ne me crois pas, prends un peu le seau! je parie avec toi que tu ne pourras pas le soulever! » Notre homme s'approcha, prit le seau, le leva de terre et se mit à puiser et à vider la mer. « Qu'est-ce que cela? dit-il; cela ne pèse rien! » *Khổng Lô* ne s'attendait pas à trouver un homme plus fort et plus

habile que lui ; ils lièrent amitié ensemble, et les voilà comme deux frères.

Notre homme raconta ensuite son histoire ; il invita *Khổng Lô* à le suivre et à s'associer avec lui. Les deux amis, allant de compagnie, gravirent une montagne. Ayant rencontré un homme vigoureux, fortement charpenté et de haute stature, ils lui dirent : « Que fais-tu donc ainsi tout seul au milieu des bois ? Viens avec nous, tu y trouveras plus d'agrément ! — Je ne sais faire qu'une chose, dit le montagnard ; c'est de m'asseoir sur le sommet de la montagne, de m'amuser à souffler des tempêtes et à jeter bas les arbres. — Bah ! montre-nous donc un peu cela ! » L'autre gonfle ses joues, souffle une seule fois et voilà tous les arbres qui dégringolent ; ce que voyant : « En voilà assez ! lui dirent les deux autres ; viens avec nous en Chine, nous nous amuserons à réclamer de l'argent ! » L'autre les écouta, et trouvant la chose faisable : « C'est bon ! » dit-il ; puis il fit un paquet de ses habits et partit.

A quelques journées de marche de là ils rencontrèrent un vieillard d'étrange mine qui portait avec un fléau des éléphants au sommet d'une montagne. Ils s'en approchèrent et lui dirent : « Qu'as-tu donc à flâner ainsi dans les bois ? » Cet individu s'arrêta et répondit : — Je vais à la forêt haute ; je prends des éléphants, je les attache par les pieds, puis je les porte là-haut pour les y laisser pourrir et me procurer ainsi quelques défenses que je vends pour

gagner ma vie. — Laisse là (ce métier) ! va chercher tes habits et viens avec nous à la Chine pour y réclamer de l'argent ! Au retour nous partagerons et nous vivrons avec. — Je veux bien, dit l'autre, c'est une bonne affaire ! »

Voilà les quatre amis partis de compagnie. Une fois arrivés, ils firent parvenir dans l'intérieur du palais une lettre par laquelle ils exigeaient le payement de la dette. Le roi chargea un officier d'aller voir quels étaient ces gens qui venaient réclamer de l'argent. Ce dernier sortit du palais et vit quatre hommes d'un aspect étrange qui arrivaient de l'Annam. Alors le roi ordonna de préparer un festin et de les régaler comme il faut ; mais ils montrèrent un appétit tellement effréné que le menu ordinaire des festins d'apparat ne fut pas suffisant pour eux. Le roi, irrité, chercha un moyen de s'en débarrasser en les faisant périr d'un seul coup ; car ses renseignements lui avaient appris que tous étaient doués d'un talent et d'une habileté remarquables, ce qui lui faisait craindre qu'ils ne suscitassent des embarras et peut-être même quelque malheur. Il rendit donc une ordonnance par laquelle il prescrivait de leur préparer un festin et d'aposter des soldats chargés de les tuer à tout prix. Nos quatre aventuriers éventèrent le piége. Ils n'en mangèrent pas moins ; mais ils se tinrent sur leurs gardes, de peur qu'à un moment donné, les soldats entrant en masse et à l'improviste, il ne leur fût difficile de s'en tirer.

Au signal convenu, la foule des soldats se précipita ; mais le fabricant de tempêtes leur envoya une bouffée, et tous tombèrent par terre. Alors ils s'en retournèrent et dirent au roi : « L'affaire est loin d'être terminée ! car tout à l'heure nous n'avons eu à faire qu'à un seul d'entre eux, et officiers, soldats, tout le monde a été dispersé ! Qu'aurait-ce été si les quatre coquins eussent donné de compagnie ? Bien certainement nous étions perdus, ils nous auraient tués tous ! »

Alors le roi tint conseil avec sa cour, et l'on décida qu'il fallait ouvrir le trésor et les payer, bien qu'il ne leur fût rien dû ; qu'il fallait leur donner tout ce qu'ils demanderaient, afin qu'ils décampassent et qu'on en fût débarrassé. On les fit donc venir et on leur délivra sept cent mille taels, moitié en or, moitié en argent. Ils se partagèrent la somme en la divisant en quatre charges, et chacun d'eux enleva la sienne sans le plus petit effort. A cette vue tout le monde perdit la tête de frayeur.

XXXII

Le Roi au-dessus, Moi au-dessous.

Un bouffon, après avoir fait quelques plaisanteries, dit à un autre : « Je parie que tu ne sais pas qui est au-dessous du roi ? — Au-dessous du roi ?

répondit l'autre, eh bien, il y a les princes ! — Ce n'est pas cela ! — Si ce n'est pas cela, eh bien, au-dessous du roi, il y a les maréchaux. Il y a aussi la cour. Voilà ce qu'il y a ! — Ce n'est pas encore cela, tu n'y es pas ! — Dis-le donc toi-même, ce qu'il y a ! dit l'autre en colère. — C'est moi-même que tu vois ici et personne autre ! Le roi au-dessus, moi au-dessous ! — Oh ! oh ! voilà un homme qui commet un crime de lèse-majesté ! — Du tout ! c'est la pure vérité. Voyons ! laisse-moi dire et écoute ! Me trouvant jadis à court d'argent, j'allai demander quatre ou cinq ligatures à celui-ci, deux ou trois ligatures à celui-là. Personne ne me donna rien. Dans mon embarras, je me décidai à emprunter. On me fit faire un papier et je dus y apposer mon index. On avait donné l'acte à faire à un étudiant. En haut, il mit le titre de l'année (du règne). C'était donc bien le roi qui était là. Tout de suite après, au-dessous, venait la marque de mon doigt. Le roi était-il en dessus et moi au-dessous de lui, oui ou non ? »

XXXIII

L'Homme qui fait manger de la cire à un tigre pour sauver sa vie.

Un comédien, voulant se moquer des mandarins qui reçoivent des présents corrupteurs, fit la plaisanterie que voici : « Figurez-vous, dit-il, que l'autre

jour, en revenant de la chasse au miel, je rencontrai Monseigneur le tigre. Je crus que c'en était fait de moi ! — Oh ! oh ! et que t'en est-il advenu ? — Heureusement que j'avais sur mon épaule un paquet de cire. J'écartai les jambes et je fis passer ma cire de l'autre côté. Monseigneur le tigre s'élança et happa le paquet. Il resta les dents prises dans la cire et moi je filai. Attrappe ! »

XXXIV

Autre histoire sur le même sujet.

Un autre individu se mit à représenter une scène où figuraient deux personnes : le maître et le valet. Ce dernier revenait de labourer et, son maître lui demandant combien il avait fait de travail, il répondait qu'il avait labouré bien peu de terrain. Le maître se mettait alors en colère et le traitait d'incapable, de paresseux et de lâche ; et l'autre de répondre : « Est-ce que c'est ma faute si j'en ai peu labouré ? J'ai été jusqu'où a été le buffle ! Est-ce que je pouvais le forcer ? — Et pourquoi donc ne l'as-tu pas battu pour le faire aller plus vite ? C'est donc ton père ou ton grand-père que la peau de ce buffle pour que tu craignes de frapper dessus ? » Il voulait par là piquer au vif le batteur de tambour qui montrait trop de parcimonie dans ses coups et ses récompenses.

XXXV

Une Famille de sourds.

Un vieillard et une vieille femme, sourds tous les deux, ayant eu une fille sourde comme eux, se plaignaient de leur peu de bonheur. « Nous, nous sommes vieux, disaient-ils ; à quoi bon parler de notre infirmité ? Mais voilà que nous avons une fille atteinte du même mal ! A qui pourrons-nous la marier pour assurer son existence ? » Cependant, en réfléchissant, ils se dirent qu'ils étaient à leur aise, qu'ils avaient de grandes rizières, des buffles nombreux, et qu'après tout la chose ne présenterait peut-être pas trop de difficultés. En conséquence, voyant souvent aller et venir dans la commune un beau garçon qui demeurait à quelques villages de là, ils le firent venir et lui donnèrent leur fille. Ils ne se doutaient pas que celui-là aussi était sourd !

Les noces finies, le jeune homme alla demeurer avec les parents de sa femme. Le père de cette dernière la chargea de dire à son mari qu'il eût à s'occuper du labourage d'un champ attenant au chemin. Le gendre obéit aussitôt. Il mit sa charrue sur son épaule et se rendit au labour. Pendant qu'il était tout à son affaire, un mandarin vint à passer. C'était un fonctionnaire de la capitale, qui arrivait pour

prendre possession de sa charge. Il s'arrêta et demanda à notre homme le chemin de la préfecture.

Par suite de sa malheureuse infirmité, le sourd n'entendit pas un mot de ce qu'on lui disait; et croyant que le mandarin lui reprochait dè labourer de travers son champ à lui, mandarin, il se mit à lui adresser une bordée d'injures. « Le champ que je laboure, c'est mon champ à moi! Pourquoi dites-vous que c'est le vôtre? Voilà, ma foi, un mandarin par trop sans gêne! » Le fonctionnaire, voyant qu'il lui manquait de respect, ordonna à ses gardes de lui courir sus et de le battre. Notre homme, lui, s'élança à toutes jambes du côté de la maison. Trouvant sa femme en train de faire cuire le repas dans la cuisine, il lui appliqua deux ou trois coups de pied et l'envoya rouler dans l'âtre en lui disant: « Qu'est-ce que c'est que cette rizière que tu as eu la sottise de m'envoyer labourer? On m'a battu, on m'a brutalisé et c'est à toi que je le dois! — Es-tu méchant! dit celle-ci. Ne peux-tu attendre un instant que le riz soit cuit et qu'on le serve? Pourquoi être aussi brutal? » Sur ces entrefaites la mère, portant gaîment son panier au bras, arriva du marché. La fille alla aussitôt lui rapporter comme quoi son mari lui avait méchamment donné des coups de pied. La brave femme, qui lui voyait une mine renfrognée, se figura qu'elle lui reprochait d'avoir été dépenser dix tiên au marché, d'avoir tout mangé, gâteaux et provisions, et de revenir avec trop peu de chose. Justement, le maître du

logis avait été pêcher dans des flaques d'eau à marée basse, et avait rapporté sa nasse qu'il avait posée-là. La commère, courant à lui, lui dit : « Où ma fille prend-t-elle que j'ai mangé les gâteaux et les provisions, qu'elle vient me dire sottises sur sottises ? » Le bonhomme entend de travers et pensant que sa femme lui reproche d'avoir donné tout le poisson, répond : « Moi ! je l'ai donné à quelqu'un ? tous ceux que j'ai pris, je les ai mis dans ma nasse et je les ai apportés. Pourquoi viens-tu dire que je les ai donnés ? Tu n'as qu'à interroger le vieux qui laboure tout près d'ici ! Va le lui demander, tu verras bien ! » Il prend sa femme par la main et la menant dans le champ il interpelle le vieux laboureur : « Vieux, dites un peu ! Est-ce que vous m'avez vu prendre du poisson et le donner à quelqu'un ? » Malheureusement le vieillard, lui aussi, avait l'oreille dure. Il se figura que l'autre lui demandait pourquoi il lui avait joué le tour de lui prendre son pantalon et de le cacher. Ce qui le lui faisait croire, c'était le langouti dont il le voyait revêtu. Aussi, répondit-il : « Par exemple ! Depuis ce matin, je n'ai pas cessé une minute de labourer. Comment aurais-je été là-bas pour savoir où vous mettez votre pantalon et le prendre pour le cacher ? Ma foi, vous n'êtes pas heureux dans vos suppositions ! »

XXXVI

Un Homme qui saute de joie.

Un individu avait peur de sa femme. Celle-ci étant allée un jour au marché, notre homme, resté au logis, alla chercher des patates et en mit quatre ou cinq à cuire sous la cendre; mais il arriva que la commère avait pressé son retour. Le bonhomme, ayant aperçu son ombre, se dépêcha de prendre ses patates et les fourra dans son pantalon, puis, il se sauva en les retenant avec les mains; mais, comme il les trouvait par trop chaudes, il interrompit sa course et se mit à sauter sur place sans discontinuer; ce que voyant, la femme eût envie de rire et lui demanda : « Qu'est-ce donc qui t'a rendu fou, que tu restes là à sauter sur tes jambes? » A quoi l'autre répondit : — Mais c'est la joie de te voir de retour du marché! »

XXXVII

Deux Maris qui craignent leurs femmes.

Deux individus qui craignaient leurs femmes demeuraient à côté l'un de l'autre. Un jour il se trouva que l'un d'eux, ayant mis à sécher du linge, l'oublia

et le laissa mouiller par la pluie. Sa femme, occupée dans la cuisine, se souvint tout à coup du linge qui séchait sur les perches et le pressa d'aller le rentrer. La commère lui dit force injures, lui donna des soufflets et finit par prendre un bâton et lui en donner des coups. L'autre décampa. Comme il passait près de la maison du voisin, il s'y arrêta pour causer. « Qu'est-ce que ta femme avait donc à crier après toi, à t'injurier et à faire tout ce tapage là-dedans ? » lui demanda ce dernier. — Elle me grondait parce que j'avais oublié de rentrer le linge. — Par exemple ! tu es bien bon ! à ta place je..... » Sa femme, qui l'entendait de l'intérieur, sentit bouillonner sa colère ; elle prit un bâton, accourut et dit : « A sa place, tu... qu'est-ce que tu aurais fait à sa place ? » Le mari pris de peur répondit : « Mais non ! je disais : A ta place, bien sûr, je l'aurais rentré avant qu'il ne plût ! »

XXXVIII

Deux Gourmandes.

Une belle-mère avait mis à cuire du *chè* (1) pour s'en régaler à son dîner. Mais, comme elle avait encore longtemps à attendre et qu'elle avait grande envie d'y

(1) Riz cuit avec du sucre.

goûter, elle en prit en cachette un bol et monta avec dans le grenier; car elle avait peur d'être vue de sa bru. Cette dernière, que la faim tourmentait, regarda à droite et à gauche; ne voyant personne, elle en emporta tout doucement un bol et alla se cacher pour le manger aussi. Il n'y avait dans la maison que le grenier où elle pût le faire. Elle y monta donc pour prendre son *chè*, afin que sa belle-mère ne l'aperçût pas. Mais voilà que, dans son chemin, elle se heurte à la dame qui était assise, en train de manger le sien. Toute honteuse, cette dernière lui dit : « Où vas-tu ainsi avec ce *chè* ? » La bru, qui était une personne avisée, répondit : « Comme j'ai pensé que vous alliez bientôt avoir achevé votre bol, j'en ai pris d'autre que je vous apporte pour le remplir à nouveau. » La vérité, c'est qu'elles en voulaient manger toutes deux à l'insu l'une de l'autre.

XXXIX

Le Tigre chassé à coups de pieds.

Un individu encore jeune se livrait au plaisir en compagnie de ses camarades. Il alla une fois se promener dans la soirée. De retour à une heure avancée de la nuit, il appela pour qu'on vînt lui ouvrir la porte. Or il avait chez lui un grand chien tigré.

Un tigre était venu, ce jour-là, s'embarquer à la porte de la maison. Notre garçon, revenant de sa partie de plaisir, entra d'un pas assuré. L'obscurité qui régnait l'empêchait de voir nettement les objets ; il crut reconnaître son chien tigré ; en sorte que, repliant la jambe, il lui donna un coup de pied pour l'envoyer rouler au loin, en disant : « Quel est donc ce chien muet qui reste gueule close et ne veut pas aboyer la nuit ? » Le tigre tressaillit ; il prit peur tout à coup et décampa, la queue entre les jambes. Notre homme, étant entré dans la maison et y retrouvant son chien tigré, vit qu'il avait eu affaire à un tigre. Il tressaillit et en eut la chair de poule. A partir de ce moment-là, il fut bien corrigé de ses excursions nocturnes.

XL

Le Tigre pris par la queue.

A *Rạch giá* et à *Gò quao* l'on trouve une grande quantité de tigres. Ils pullulent dans les bois comme des chiens. Les deux côtés de la rivière sont remplis de cocotiers d'eau, et sur la rive se trouve une forêt de *Tràm* (1). C'est là qu'on va à la récolte du miel.

(1) Le *Tràm* (*Melaleuca leucodendra Cajeputi*) est un arbre forestier très

Un jour deux hommes, poussant à l'aide d'une gaffe leur petite barque, s'en allaient cueillir des cocos d'eau(1) encore verts pour les manger en guise de bananes aigres. Celui qui se trouvait en avant était un étranger venu dans la région pour faire le commerce, et qui n'avait pas jusque-là fait connaissance avec le tigre. Celui qui se tenait à l'arrière était un homme du pays. Ils firent pénétrer leur esquif dans un épais fourré de cocotiers d'eau, ignorant qu'il y avait là un tigre, venu on ne sait d'où, et dont la queue se trouvait pincée entre deux pédoncules de feuilles. L'animal, n'ayant pu se dégager, restait là sans plus bouger.

L'individu posté à l'avant monta pour couper les cocos. Il aperçut un animal de couleur jaune foncée et se réjouit, croyant que c'était un renard. Il s'élança en avant, saisit l'animal par la queue et tira ; ce que faisant, il criait : « Camarade ! viens donc me donner un coup de main ! je tiens par la queue un renard gigantesque ! » L'autre accourt en toute hâte et, voyant le tigre, fait un saut en arrière : « Oh ! s'écrie-t-il, camarade, mais c'est un tigre, cela ! ce n'est pas un renard ! » Puis, dans sa terreur, il pousse la barque et rebrousse chemin. L'autre reste là sans savoir que

---

abondant, dont le bois est mauvais. On extrait des feuilles l'huile de Cajeput. L'écorce est employée comme étoupe pour le calfatage. (Karl Schrœder, dans *La Cochinchine française en* 1878.)

D'après Mgr Taberd, les feuilles de cet arbre sont douées de propriétés stomachiques, diurétiques et emménagogues.

(1) Le *cocotier d'eau* (*Nypa fruticans*) appartient à la famille des Nypacées. Ses frondes servent à garantir les toits. (Taberd.)

faire ; car, s'il lâche, la bête va se retourner et le saisir. Il continue donc à tirer. Le tigre, à qui cela fait mal, tire de son côté par secousses répétées, sans pouvoir se dégager.

Au bout d'un moment, le tigre se fatigua, mais l'homme était las aussi. N'en pouvant plus, il fit un dernier effort et lâcha tout d'un coup. Le tigre, rendu à la liberté, sauta dans l'eau à grand bruit et partit comme un trait dans la direction de la forêt.

XLI

Voleurs et Tigre.

Deux voleurs s'étaient postés près d'une maison. Survint un tigre qui vint s'y poster aussi dans le but de s'emparer d'un porc. L'obscurité était profonde. L'un des voleurs vient à tâtons à la place où le tigre était blotti et, pensant avoir affaire à son complice, il s'approche et lui dit à l'oreille : « Dis-donc ! veillent-ils encore, ou sont-ils endormis ? » et là dessus, il lui frappe sur l'épaule. Sentant alors des poils rudes sous sa main, il tressaille, saute de côté et se sauve. Le tigre, lui aussi, se sentant frappé tout à coup, est saisi de frayeur et décampe. L'individu embusqué dans l'autre coin se croit découvert et poursuivi ; il prend ses jambes à son cou. Celui qui court

devant, entendant derrière son dos des bruits de pas dans l'herbe, se figure que le tigre lui donne la chasse et n'en file que plus vite. Le tigre, qui court entre les deux, entend derrière lui résonner des pas sur le sol, se croit poursuivi et redouble de vitesse. Ils perdent tous la tête et chacun détale de son côté.

XLII

Le Voleur de poules forcé de se sauver en abandonnant son pantalon.

Il y avait une fois un filou. Un soir, au commencement de la deuxième veille, notre homme, d'un pas délibéré, alla s'embusquer pour attraper des poules. Mais, comme il fit du bruit, les poules et les canards crièrent. Averti de sa présence, le propriétaire aposta des gens pour le saisir. Il venait d'attraper un coq de combat et il le portait à la main. Le coq criait : « *Choác! Choác!* » Il avait beau lui serrer le gosier, la bête ne se taisait pas. Ne sachant que faire, il le fourra dans la jambe de son pantalon, dont il ferma l'ouverture par une attache. Tout à coup le maître se mit à sa poursuite en poussant des cris. Notre homme de courir de plus en plus vite, le coq de crier de plus en plus fort. Le voleur ne savait comment le faire taire. Se voyant serré de près, il se défit de son pantalon, le jeta là et courut.

Il se trouva donc que non seulement il ne put avoir de poules, mais encore qu'il fit une brèche à son capital en perdant son pantalon. De plus, en passant au milieu d'acanthes aux épines coupantes, il se trouva de haut en bas tout couvert de déchirures !

XLIII

Le Voleur invité à boire du thé.

Un individu, voleur de profession, se glissa dans l'ombre à la tombée du jour, entra dans une maison et, grimpant sur la poutre, alla s'asseoir du côté du pigeonnier. Il attendait pour descendre et opérer ses larcins que tout le monde dormît dans la maison.

Le propriétaire, homme avisé, voyant qu'il était temps de se préparer à fermer la porte et à se mettre au lit, ordonna à ses serviteurs de faire bouillir de l'eau et de préparer le thé. En jetant les yeux sur le pigeonnier, il vit notre coquin assis là, les jambes pendantes. Sans perdre la tête, il appela le domestique et lui ordonna d'apporter encore une tasse; puis il lui commanda d'inviter le camarade qui était assis sur la poutre à descendre boire quelques tasses de thé pour se réchauffer. Le coquin, tout déconcerté, se laissa glisser en bas et vint se prosterner devant le maître en le priant de lui pardonner. Ce dernier

lui dit alors : « Je te pardonne par charité ; mais ne mets plus les pieds ici, sans quoi je te fais prendre et je te livre à la police ! »

XLIV

Le seigneur *Cống Quình*.

Ceci est l'histoire de *Cống Quình*, qui obtint au concours le titre de *Trạng nguyên* (1). Elle renferme quantité de plaisanteries et de bons mots très propres à exciter l'hilarité.

Un homme vint un jour d'un lieu éloigné à la capitale. Il se présenta devant le Roi pour lui faire sa cour et lui offrir un plateau chargé de ces fruits qu'on appelle « *fruits de longue vie* ». A peine les avait-on apportés et avant que l'homme eût terminé son discours, le seigneur *Cống Quình* survint, s'en saisit rapidement et les fit disparaître dans son gosier. Le Roi, le voyant faire une action aussi contraire aux règles de la civilité et outrageante pour lui, commanda qu'on l'emmenât et qu'on lui coupât la tête. Alors le seigneur *Cống Quình* s'agenouilla et dit : « Je souhaite à Votre Majesté dix mille années de vie ! Je suis coupable du

---

(1) Titre attribué au candidat qui remporte la première place dans le concours du doctorat.

crime d'insolence et d'infraction aux Rites. Votre Majesté ordonne de me décapiter, je l'ai bien mérité! Cependant je la prie de me permettre quelques mots d'explication sur ma conduite; après quoi je me rendrai au lieu des exécutions. Voilà un fruit que l'on appelle fruit de *longue vie!* Comment se fait-il que, l'ayant mangé, il n'a pas encore dépassé mon gosier que me voilà déjà mort? Pour être dans le vrai, c'est fruit de *courte vie* qu'il faudrait l'appeler! » Le Roi comprit la plaisanterie et le fit mettre en liberté.

Le Roi possédait dans son palais un chat dont l'attache était une chaîne d'or. *Cống Quỳnh* entra, le prit et l'emporta chez lui dans ses bras. Il enleva la chaîne d'or, attacha la bête avec une corde et la nourrit dans sa maison. Mais tous les jours il faisait apporter deux plats, l'un où se trouvait de la viande, du *chả* (1), du *gỏi* (2); l'autre qui contenait des restes de riz mêlés avec des têtes de crevettes et des arêtes de poisson. Toutes les fois que le chat venait manger au bon plat, il le battait, de sorte que l'animal prit l'habitude de ne toucher qu'à la pâtée grossière.

Le Roi regrettait son chat; il le fit rechercher partout sans qu'on pût le retrouver. Quelqu'un ayant

(1) Espèce d'omelette.

(2) Espèce de macédoine que l'on mange pour s'exciter à boire du vin. Il y en a de plusieurs espèces dans lesquelles il entre soit de la viande, des pamplemousses et des crevettes, soit des vers à soie et des herbes, soit encore d'autres ingrédients. Le fond du plat est le vinaigre, la pamplemousse acide ou le citron.

dit à Sa Majesté qu'il avait vu *Cống Quình* élever un animal absolument semblable au chat royal, et que c'était peut-être le même, Elle fit venir le chef des lettrés et lui réclama son chat. Le seigneur *Cống Quình* nia absolument que ce fût le même. Il prit la bête, l'amena, et dit aux gens de service d'apporter deux écuelles, l'une pleine d'aliments recherchés et l'autre de nourriture commune et grossière. « Le chat du Roi, dit-il, est habitué à manger des aliments exquis et savoureux; mais où le mien trouverait-il de bonnes choses à manger ? Il n'a que des restes de riz, du *mâm* grossier, et voilà tout! Si celui-ci va à la bonne pâtée, c'est certainement le chat de Sa Majesté; mais s'il va à la pâtée grossière, c'est le mien sans aucun doute ! »

On apporta la bête, qui, selon l'habitude qu'on lui avait donnée, alla comme toujours à l'écuelle au riz froid. *Cống Quình* battit des mains, et s'écria en riant : « Ah! ah! c'est un chat du peuple! Son maître est pauvre, lui aussi ! » Il prit la bête et décampa chez lui.

Il vint de Chine des ambassadeurs qui offrirent au Roi une bouteille de cristal qui ne présentait aucune ouverture ni solution de continuité et dans laquelle cependant il y avait de l'eau. Ils lui demandèrent comment il ferait pour en extraire le liquide. Le Roi et sa cour étaient fort embarrassés et ne savaient comment résoudre le problème. On fit venir *Cống Quình* et on lui demanda comment il fallait s'y

prendre. « Cela me paraît, dit-il, une chose fort difficile; cependant on peut aviser. » Le Roi lui confia l'objet et lui dit de l'emporter chez lui. Le lendemain, il entra d'un air dégagé. Le Roi convoqua sa cour et envoya chercher les ambassadeurs pour les faire assister à la solution du problème. *Cống Quình* tenait d'une main un maillet et de l'autre la bouteille apportée de Chine. Le Roi l'ayant invité à donner son explication, il s'agenouilla et dit : « Que Votre Majesté daigne m'entendre! Ces seigneurs chinois demandent comment il faut s'y prendre pour extraire l'eau qui est là-dedans. Eh bien! si l'on veut absolument avoir l'eau, il n'y a qu'à frapper, et on l'aura! » A ces mots, il brisa la bouteille.

L'année suivante (les Chinois), irrités de se voir battus par le grand Lettré de l'Annam, envoyèrent dans ce pays des ambassadeurs avec un tronc de « *Gòn* » équarri de telle façon que les deux bouts avaient la même grosseur, et sur lequel on avait passé quelques couches de vernis pour dissimuler absolument la texture du bois. Au milieu étaient inscrits les deux caractères « *Túc tử* (1) ». Ils mirent au défi les Annamites de reconnaître à quelle espèce de bois l'on avait à faire et d'en déduire le nom des caractères indiqués ci-dessus. Ils les défièrent en outre de distinguer la base du sommet. Les mandarins se réunirent et prirent le parti de mander *Cống Quình*. « Pou-

(1) *Riz, enfant.*

vez-vous, lui dirent-ils, trouver le moyen de résoudre ce problème ? » *Cống Quình* y consentit ; il prit la pièce de bois et retourna chez lui pour réfléchir à cette affaire. Le lendemain, le Roi convoqua l'assemblée et donna audience aux ambassadeurs. *Cống Quình* entra, fléchit le genou et dit : « *Túc* », c'est *le riz* ; « *Tử* », c'est *l'enfant*. Or, quand il y a encore du riz, *l'enfant* mange et il est *gras ;* quand il n'y en a plus, *l'enfant* est faible et il est *maigre*. Le nom de l'arbre est donc « *Cây Gòn*(1). » Quand à ce qui est de dire où est la base et où est le sommet, qu'on me permette de descendre sur le bord de la rivière et j'examinerai la chose. Le Roi, les mandarins et les ambassadeurs descendirent tous à la suite de *Cống Quình* et prêtèrent l'oreille. Des hommes ayant reçu l'ordre d'apporter la poutre sur leurs épaules, le seigneur *Cống Quình* la poussa en travers de la rivière, et le bois, qui surnageait, prit tout naturellement la

(1) Il y a ici un jeu de mots fort compliqué et assez obscur. Le mot chinois « *túc* » signifie « *maigre* », et équivaut à l'annamite « *gầy* ». « *Tử* enfant » représente l'annamite « *con* ». Les deux mots réunis « *túc tử* » équivalent donc en langue vulgaire à « *gầy con* », c'est-à-dire, en les rétablissant dans l'ordre de la construction annamite qui place l'adjectif après le substantif qu'il qualifie, « *con gầy — l'enfant maigre* ». D'un autre côté, si l'on replace ces deux mots dans l'ordre de la construction chinoise de façon à ce qu'ils correspondent exactement à leurs équivalents « *túc tử* » et qu'on intervertisse ensuite les initiales, l'on aura « *cây gòn* » qui est le nom de l'arbre qu'il s'agissait de deviner.

On voit que pour comprendre ce jeu de mots il ne faut pas traduire le mot chinois « *túc* » par « *riz* » comme le dit la suite du texte, mais bien par « *maigre.* » C'est un caractère différent. Sans cette modification, qui m'a été indiquée par un annamite très versé dans cette sorte de jeux de mots, celui dont il est question ici serait, ce me semble, par trop obscur.

direction du courant. Le bout qui se présenta le premier était celui du pied de l'arbre.

Le Roi envoya dans la suite le seigneur *Cống Quình* à la cour de Chine en qualité d'ambassadeur. C'était précisément l'époque du concours du doctorat. L'empereur, l'ayant sous la main, et connaissant sa haute réputation littéraire, l'invita à essayer quelques compositions. Les docteurs habiles dans la versification et dans la composition des *phú lẹ* (1) devaient sauter à cheval, saisir leurs pinceaux, écrire rapidement, puis s'élancer hors de selle, ce qui marquait la fin de l'épreuve. Cela n'effraya point *Cống Quình*, qui accepta la lutte. Les chevaux furent disposés avec apparat, on distribua l'encre et le papier. Au coup de tambour qui servait de signal tout le monde sauta en selle. *Cống Quình* s'élança sur son cheval (comme les autres), saisit un pinceau, traça quelques caractères informes et embrouillés ; puis il sauta à terre en criant : « C'est fait! » Avant que personne n'eût encore terminé sa composition il remettait la sienne (à l'examinateur). Ce dernier, ne pouvant venir à bout de la déchiffrer, demanda à *Cống Quình* quel était le gribouillage illisible qu'il avait écrit là. « Notre grand cursif est ainsi, répondit ce dernier. Si Votre Excellence ne peut pas le lire, je vais vous écrire cela une seconde fois, soit en petit cursif, soit en caractères carrés. Alors il écrivit de vieux vers qu'il savait

(1) Compositions littéraires qui doivent être terminées dans un espace de temps fort court.

par cœur. Ils passèrent, et *Cống Quình* fut classé le premier.

Un autre jour le Grand Amiral de la Chine fit préparer un magnifique festin. Il y pria *Cống Quình*, l'invitant à venir boire du vin. Tout le long du chemin l'on avait creusé des fosses, afin que le grand Lettré, y tombant par surprise, se tuât, et que cette honte fût épargnée à la Chine d'être battue par les Annamites. Tout le chemin était recouvert de nattes à fleurs et de tapis en soie damassée.

Le Grand Amiral alla inviter *Cống Quình* chez lui et lui fit escorte. Arrivé au chemin jonché de tapis il descendit de cheval. Il proposa au grand Lettré d'en faire autant et d'aller à pied pour prendre le frais. Comme il le pressait vivement de passer devant, *Cống Quình* ne voulut pas en entendre parler et céda le pas au Grand Amiral en disant : « Le maître de la maison marche devant, et l'hôte le suit». Le Grand Amiral eut beau dire, il ne put rien obtenir. Ne sachant plus que dire ni que faire, il lui fallut bon gré mal gré passer devant. Le malin *Cống Quình*, lui emboîtant le pas, arriva tout droit chez lui sans tomber dans aucun trou.

Un autre jour notre homme, étant en gaîté, voulut jouer un bon tour aux mandarins du palais. Il leur écrivit des billets pour les inviter à venir chez lui boire du vin.

Au coucher du soleil les palanquins des mandarins arrivèrent l'un après l'autre. *Cống Quình* avait acheté

beaucoup de vin et avait disposé toutes sortes de bouteilles et de verres; puis il avait recommandé aux gens qui se trouvaient dans la cuisine derrière la maison de frapper sans relâche sur le billot avec leurs hachoirs. On n'entendait que le bruit de cet instrument : « *Lộp cộp lạc cạc !* » Les mandarins se disaient que *Cống Quỳnh* devait faire préparer un festin splendide; mais, contre leur attente, ils ne virent rien servir du tout.

Cống Quỳnh restait assis, retenant ses hôtes à table et ne cessant de leur verser du vin. Il invitait les mandarins à boire; puis, un moment après, pressant les serviteurs : « Vite, vite, garçons ! disait-il ; dépêchons-nous de servir ! » De retentissants « Oui, maître ! » lui répondaient. Il allait toujours son chemin, versant du vin et invitant ses hôtes à boire sec. Les mandarins étaient déjà à demi-ivres; plus ils étaient en gaîté, plus ils bavardaient en faisant un vacarme affreux, et plus *Cống Quỳnh* versait du vin, servant tantôt l'un, tantôt l'autre, et augmentant toujours la dose.

Ils restèrent assis, buvant sec de cette façon, jusqu'au milieu de la deuxième veille. Nos mandarins, ivres morts, gisaient de ci, de là, les jambes écartées. Or on avait dès le commencement de la soirée renvoyé chez eux tous les gens de leur suite. Le seigneur *Cống Quỳnh* ordonna à ses gens de reconduire tous les mandarins dans leur demeure, leur recommandant en outre de se tromper de maison pour chacun

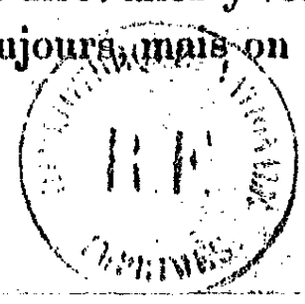
d'eux. Ils avaient ordre, lorsqu'ils arriveraient à chaque logis, d'ouvrir la porte et de porter tout droit au lit Son Excellence qui, étant ivre, ne pouvait plus se soutenir. Les serviteurs promirent de n'y point manquer, préparèrent les palanquins et partirent. Ils transportèrent nos seigneurs et les amenèrent tous dans des hôtels étrangers. Le lendemain matin chacun d'eux se réveille, regarde (autour de lui) et se demande comment il se trouve, sous une couverture et des rideaux inconnus, dans une maison qui n'est pas la sienne. Ils s'en retournèrent chez eux, voyant bien qu'ils étaient victimes d'un tour que *Cống Quình* s'était amusé à leur jouer; d'où grande fureur contre ce dernier; mais notre malin *Cống Quình* courut au-devant d'eux au moment où ils se rendaient à l'audience du roi. « Combien je suis désolé! s'écria-t-il; hier nous nous sommes amusés à boire du vin en attendant que les serviteurs fussent prêts à servir; mais, comme nous avions grand faim, l'ivresse est venue rapidement et personne n'a rien mangé. Vous voyant tous pris de vin, j'ai pressé les porteurs des palanquins de vous ramener tous chez vous de peur que la rosée ne vous mouillât, ce qui aurait pu vous causer quelque indisposition. Vous êtes naturellement bien irrités contre moi! mais allons! aujourd'hui, viande et poisson, il y aura de tout en abondance! Vous ne pourrez pas tout manger!

Quelque temps après, *Cống Quình* demanda à ce que l'accès du marché fût interdit pendant trois jours,

afin qu'il pût y faire sécher ses livres au soleil. On se répéta ce qu'il allait faire, et de partout quantité de gens arrivèrent à l'envi pour voir cela. Au jour fixé notre homme ordonna à ses soldats d'apporter une natte et de l'étendre au centre du marché; puis, dépouillant habit et pantalon, il se coucha tout de son long au beau milieu. « Oh! oh! » s'écrièrent les gens « on nous avait dit que Sa Seigneurie mettait ses livres à sécher; mais que fait-elle donc là? » Alors *Cổng Quình* montra son ventre et dit : « Mes livres? ils sont là-dedans! où voulez-vous donc qu'ils soient? »

Le seigneur *Cổng Quình* avait l'habitude de passer la rivière en bac; mais il ne payait pas, remettant d'un mois à l'autre. Comme l'argent n'arrivait jamais, le passeur finit par le réclamer. *Cổng Quình* lui répondit : « C'est bon, demain je te paierai! » Il s'en va, achète des bambous et du feuillage, les porte au milieu de la rivière et y construit une cabane; puis il écrit et colle dans l'intérieur la phrase suivante : « Soit maudit le père de quiconque, ayant lu ces mots, en parlera aux autres à son retour! »

Les gens, apprenant que *Cổng Quình* faisait quelque chose d'extraordinaire que personne ne connaissait, arrivèrent à l'envi et louèrent le bac pour aller voir. A leur retour de cette visite, les autres leur demandèrent ce que c'était. Tous répondaient : « Cela ne peut pas se dire! allez-y voir vous-même! » Le bac marchait toujours, mais on n'en savait pas



davantage. (Quant au passeur,) il recevait de l'argent à ne savoir qu'en faire.

La cabane détruite, le conducteur du bac revint encore demander son argent à *Cống Quình*, « C'est bien vous qui m'en devez ! répondit ce dernier ; et vous venez encore m'en réclamer ? Qui donc, tous ces jours-ci, vous a fourni le moyen d'en gagner ? Le savez-vous, ou ne le savez-vous pas ?

On trouve encore dans l'histoire de *Cống Quình* beaucoup de choses des plus plaisantes ; mais lorsque l'on ne raconte absolument que cette sorte d'histoires, elles perdent tout leur sel. Il y a plus de charme à en glisser çà et là quelqu'une en variant les sujets.

XLV

Le Chien et le Coq.

Un chien, pendant ses allées et ses venues, rencontra un coq. Il le salua et lui dit : « Je désirais vivement te rencontrer une bonne fois pour te demander un renseignement. » Là-dessus il lui fit la question suivante : « Obéis-tu à l'instinct que tu as reçu du Ciel, ou bien le fais-tu pour t'amuser ? A quoi comprends-tu qu'il est trois heures du matin, que tu chantes juste à ce moment-là ? Comment sais-tu que le jour va poindre, pour te lever et chanter encore ? Et cela,

tous les jours de même? « C'est » répondit le coq « un instinct de ma nature, qui fait que je chante quand le moment en est venu. »

A son tour, le coq adressa au chien cette question : « Toi aussi, comment fais-tu pour sentir qu'il passe quelqu'un, que tu aboies après lui? — « C'est parce que mon cœur est en relation intime avec le sol, Toutes les fois que la terre est ébranlée, cet ébranlement se transmet jusqu'à lui, et par suite, je suis averti. » — « Lorsque tu es couché par terre, passe! mais quand tu es étendu sur une planche, qui est-ce qui t'avertit, que tu aboies de même? » — « Quand je suis sur une planche, j'entends les autres aboyer; alors j'aboie comme eux pour faire ma partie dans le concert; voilà tout! »

XLVI

Quatre bonzes victimes de leur charité.

Le cornac d'un éléphant flânait monté sur sa bête. Apercevant au passage un régime de cocos siamois à moitié mûrs, il se suspendit à l'arbre d'une main, et frappait de l'autre pour détacher les fruits. Or, voici que l'éléphant se met en marche et laisse là notre homme suspendu en l'air. Le bonheur voulut que quatre bonzes passassent par là. Le cornac, pleu-

rant et jetant de grands cris, les appela à son secours. — « Par Bouddha! » dirent-ils « comment faire ? Voici: Nous allons prendre notre manteau de cérémonie; chacun de nous en tiendra un coin, et ce garçon se laissera tomber dedans. Il évitera ainsi de se rompre les os.

Le cornac, qui était suspendu au-dessus d'eux, lâcha son arbre et se laissa aller; mais, comme il tombait de très haut, le manteau des bonzes se détendit violemment et nos quatre têtes rasées s'entre-choquèrent, ce qui les endommagea. Par-dessus le marché, le régime de cocos vint tomber dessus à son tour et tua net les quatre religieux. Le cornac resté vivant ne savait plus comment faire. Il finit par se décider à emporter les quatre cadavres et à les déposer au fond de sa chambre; puis, remportant au dehors celui qui gisait le plus près de sa porte, il courut louer des ouvriers pour lui donner la sépulture. Après être convenu du prix il leur dit : « Mes amis, je vous en préviens! à l'ensevelir, il faut le faire comme il faut, et creuser une fosse bien profonde. Quand mon père était vivant, il ne pouvait me quitter, tant il m'aimait. Maintenant que le voilà mort, j'ai peur qu'il ne fasse de même et ne veuille pas se séparer de moi. Comme, en outre, c'était un bonze, il pourrait bien être sorcier.

Nos hommes, bêches et hoyaux sur l'épaule, s'en allèrent creuser la fosse et, en leur qualité de journaliers, ils se hâtèrent d'en finir afin de revenir

toucher le prix de leur travail. En conséquence ils se contentèrent de donner par-ci par-là quelques coups de bêche et, apportant le cercueil sur leurs épaules, » ils comblèrent le trou et égalisèrent le sol sans le fouler; après quoi ils se dépêchèrent de s'en retourner pour demander leur argent.

Le cornac qui avait commandé la cérémonie sortit alors au-devant d'eux. « C'est une grande misère! » leur dit-il, « et vous avez fait là de détestable besogne! Je vous avais cependant bien prévenus! Quand on travaille pour quelqu'un, on lui en donne pour son argent! Tenez, allez un peu voir! Le voilà revenu et couché là! »

Nos hommes y vont et voient un bonze gisant sur le sol. « Voilà quelque chose de bien étrange! s'écrient-ils. » Ils l'emportent à grand'peine sur leurs épaules, creusent de nouveau et ensevelissent encore le cadavre; mais, comme il se faisait tard, ils se contentèrent de le recouvrir, et, le laissant là, ils allèrent réclamer ce qui leur était dû. Or, à peine avaient-ils tourné le dos à la fosse et se disposaient-ils à s'en revenir, qu'ils virent notre homme accourir vers eux en criant : « Vous n'êtes vraiment dignes d'aucune confiance! Comment! vous ensevelissez cet homme, et vous n'avez pas encore nivelé le terrain que le voilà déjà revenu et couché dans cette chambre! Entrez-y et vous le verrez!

Les ouvriers, irrités, emportent péniblement le cadavre et l'ensevelissent de nouveau. Mais l'opération

est à peine achevée qu'ils voient encore le maître accourir en poussant de grands cris. — « C'est trop fort! » disent-ils! « Nous avons creusé une fosse d'une profondeur énorme, et il a pu encore s'en tirer et revenir chez vous! Ils reprennent leurs outils, creusent au moins à six ou sept mètres de profondeur et, après avoir mis le cadavre dans le trou, ils dament consciencusement la terre. — « Là! cette fois ci, c'est la bonne! » se disent-ils! « Il n'y a pas moyen qu'il en sorte! » Et ils s'en vont de compagnie réclamer leur salaire. En passant près d'un pont, ils aperçoivent à la brune un bonze, venu on ne sait d'où, en train de satisfaire un besoin naturel. Furieux, ils se mettent à jurer. « Comment! te voilà encore revenu! Tu reviendras donc toujours? » Ils donnent à notre bonze un grand coup de pied qui l'envoie tomber comme une masse dans la rivière ou il boit un coup et se noie.

XLVII

Poésie administrative.

Deux frères recevaient les leçons d'un même maître et consacraient ensemble tout leur temps à l'étude assidue des livres. L'époque du concours étant arrivée, l'aîné fut reçu et nommé préfet du lieu où résidait son frère cadet. Cet aîné n'avait pas de cœur. Jamais il ne jetait un regard sur son frère;

jamais il n'avait aucun rapport avec lui, et aucun échange de visites n'avait lieu entre eux. « C'est curieux! » se disaient les gens à l'oreille « Comment se fait-il que ces deux frères-là vivent ensemble comme le soleil et la lune ? »

Le plus jeune des deux vint à quitter sa première résidence pour aller s'établir dans une des forêts marécageuses qui bordent la mer. Or il arriva que l'aîné, qui était mandarin, faisant sa tournée de ce côté, s'arrêta à la maison de son cadet. Il prit un pinceau et formula en quatre vers la question suivante :

« De tous côtés les flots déferlent, agités.
« Quels sont ici tes moyens d'existence?
« Combien d'enfants le Ciel t'a-t-il donnés ?
« A qui paies-tu tes redevances ? »

Le cadet prit le pinceau et, en réponse, il écrivit ces quatre vers :

« Partout les flots penchés se brisent sur la plage.
« Je gouverne ma barque et je vis en pêchant.
« Ma femme a pour fonction des filets le tissage;
« Moi je prends le poisson et le change en argent. »

XLVIII

Réglementation de la gloutonnerie.

Il y avait une fois un mari et une femme. Cette dernière était fine et bien élevée; pour son époux, c'était un gourmand. Toutes les fois qu'il était à table, il mettait morceaux sur morceaux et avalait

tout avec gloutonnerie. Sa femme le tenait par ce défaut.

Un jour que des amis étaient venus se divertir chez lui, il dit à cette dernière : « Nous avons du monde. Aie soin de me répondre convenablement, de peur que l'on ne se moque de moi. » Sa femme y consentit. Un moment après, le voilà qui prend un air affairé, court (à la cuisine), et se met à stimuler sa femme, lui commandant de préparer le repas, et lestement ! La commère, voyant qu'il abusait de la permission et devenait insupportable, prit les pincettes et lui en asséna un bon coup sur la tête. Alors, voulant faire croire que c'était lui qui battait sa femme : « Tiens ! attrape ! » cria-t-il. « Je t'avais dit d'être leste, et tu vas moins vite qu'une tortue ! »

Les convives qui l'avaient entendu lui crièrent : « Allons ! allons ! camarade ! laisse faire ta femme ; qu'elle prenne son temps ! Avons-nous donc si faim et si soif qu'il faille la presser ainsi ? »

Il s'en retourna, se rassit, et tint un moment compagnie à ses hôtes ; puis il courut de nouveau à la cuisine, où il reçut un nouveau coup de sa femme. Au moment de servir, la dame lui fit signe de venir et lui donna cet avertissement : « Ecoute-moi bien ! comme nous avons du monde, il faut, en mangeant, te conduire convenablement, et ne pas mettre gloutonnement morceaux sur morceaux selon ton habitude ; sans quoi tu auras la honte de devenir la risée de tous. Tiens ! comme tu es très oublieux, je vais t'at-

tacher une corde pour diriger tes mouvements. Toutes les fois que je la tirerai, tu prendras une bouchée et tu mangeras. » Tout étant bien réglé, notre homme s'en retourne, invite ses convives à prendre place et l'on se met à table. Au commencement, tout alla bien. Quand la femme tirait un peu la corde, le mari prenait une bouchée et mangeait. Pour la femme, elle allait et venait tout affairée dans la cuisine. Malheureusement une poule vint à la traverser en courant, et se prit dans la corde à laquelle elle imprima des secousses multipliées. Dans la pièce voisine notre homme crut que sa femme lui commandait de manger vite. Il s'était jusque-là servi des bâtonnets; mais aux secousses répétées de la corde, il les jeta et, prenant les aliments à deux mains, il se mit à s'empiffrer à plein gosier, sans que les convives pussent comprendre pourquoi il agissait si drôlement.

XLVIX

Trente sapèques de viande de porc !

Un marchand était allé faire le négoce. Or il était d'une avarice tellement sordide qu'il aurait pressé un pilon pour en exprimer la graisse, et l'équipage qu'il avait engagé était bien tristement nourri. Arrivé à un marché il, y aborda pour se procurer des

vivres, et envoya un matelot y acheter pour trente sapèques(1) de viande bouillie. Quand elle eût été apportée, il commanda de la hacher au plus vite : « Prenez le billot, » dit-il, « et hachez-m'en un plat. Vous vous partagerez le surplus. » Trente sapèques de viande hachée pour faire un plat ! Le moyen qu'il y en eût de reste !

L

Le glouton qui refuse à manger à son enfant.

Un individu avait une femme et un petit enfant de trois ou quatre ans. Un jour qu'il n'avait rien à faire, il s'en alla dans la campagne et, mettant à sec des flaques d'eau, il attrapa trois poissons de l'espèce appelée « *Rô* ». Or, notre homme était un glouton. Il s'en alla tout seul mettre ses poissons en brochette et les fit griller pour les manger. Son enfant, qui le voyait faire, en eut envie et se mit à pleurer en demandant à manger. La mère le calmait « Oh ! les beaux poissons ! Comme ils sont jaunes ! Attends qu'ils soient cuits, ton père t'en fera manger. » — « Jaunes ! Est-ce que c'est du safran ? » dit le père. « Qu'y a-t-il ici de jaune ? » Le fils continua à pleurer. La mère avait beau essayer de l'apaiser, comme il ne voulait pas se taire elle lui

(1) Environ cinq centimes de notre monnaie.

dit : « Oh ! les beaux poissons, comme ils sont gras ! Attends qu'ils soient cuits, ton père t'en fera manger ! » Le père commença à se fâcher : « Gras, ces poissons ? Est-ce que c'est du porc ? Qu'y a-t-il là de gras ? » Et l'enfant de pleurer de plus belle. Toutes les cajoleries de la mère ne réussissaient pas à le faire taire. Elle le prit dans ses bras et, lui montrant le poisson embroché : « Tiens, mon petit ! » dit-elle « regarde les beaux poissons qui grillent. Quand ils seront cuits, ton père en cherchera un petit et il te le donnera. Tais-toi, ne pleure pas ! » — « Ils sont tous les trois de la même grandeur ! » dit le père plus renfrogné encore ; « il n'y en a pas de petits ! »

LI

Pirates mis en fuite par un idiot.

Un chaland était resté en arrière de la file. Il allait seul et marchait à la rame quand, arrivé à un détour isolé du fleuve, des pirates lui barrèrent le chemin et l'attaquèrent. Pilote et équipage tout le monde laissa là les rames et se rendit ; car ils voyaient que la résistance était impossible. Le pilote alla s'accroupir près du gouvernail les traits contractés par la tristesse.

Un des hommes, qui était simple d'esprit, s'assit dans un coin du cadre de cuisine. Il tenait à la main

les pincettes. Comme les pirates s'avançaient, il introduisit son instrument sous la tente et, entr'ouvrant le compartiment cloisonné, il faisait signe d'entrer et de se mettre à table : « C'est ici ! » disait-il, « Entrez ! on va vous servir. » Tandis que sa bouche proférait cet appel, sa main tenait les pincettes, et il restait là tranquillement assis comme s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire.

Le chef des pirates soupçonna quelque chose : « Oh ! Oh ! » dit-il, « ce gaillard-là, pour montrer autant de sang-froid, doit avoir dans son sac quelque tour dangereux à notre adresse. Allons ! le mieux est de nous retirer ! » Là-dessus ils poussèrent au large et disparurent. Le bonheur avait voulu qu'un imbécile, en faisant une sottise, sauvât le navire du pillage.

LII

Un bouillon d'excréments de tortue.

Deux pauvres gens s'étaient mariés ensemble depuis peu. Le mari était porté à la gourmandise. Un jour, étant allé dans la campagne et ayant rencontré une tortue, il la prit et la rapporta ; mais craignant que, s'il partageait avec sa femme, la bête ne disparût sans qu'il en eût mangé son saoul, il alla la cacher.

A son retour il dit à sa femme : « Ecoute-moi bien !

Maintenant, chacun de nous se nourrira à part. Je mangerai ce que j'aurai et tu mangeras ce que tu auras. » Là-dessus il établit une cloison et divisa la maison en deux ; puis il prit une casserole et puisa de l'eau, se proposant de dépecer la tortue et de s'en confectionner un ragoût.

Les hommes sont de leur nature assez étourdis et ne connaissent rien à la cuisine ; aussi, notre homme prit-il la tortue et la mit-il toute vivante dans la casserole pleine d'eau ; après quoi il la laissa là et s'en alla chercher des légumes. La tortue déposa ses excréments dans la casserole. Ensuite, comme l'eau s'échauffait de plus en plus, elle s'échappa et pénétra, en fuyant, dans l'endroit où se trouvait la femme.

Le mari, revenant d'acheter ses légumes, courut visiter sa casserole. Comme il vit les excréments qui surnageaient en bouillonnant, il s'écria tout joyeux : « Bah ! à peine l'ai-je mise à cuire que la voilà toute défaite ! » Il ôta la casserole du feu et l'emporta en humant le bouillon d'excréments de tortue, dont il se remplit le ventre. Le plus beau, c'est qu'il le trouva bon !

Le lendemain la femme s'empara de la tortue. Elle la dépeça, l'apprêta comme il faut, et, passant du côté de son mari, elle l'invita à se rendre chez elle pour en manger. Son mari lui demanda quelle était cette viande. Elle lui dit que c'était de la tortue. Le mari en goûta et en vanta la bonté. « Mais c'est déli-

cieux ! » dit-il « Voilà au moins une tortue qui a une chair grasse et succulente ! L'autre jour j'en ai attrapé une ; mais quand je l'ai fait cuire elle s'est fondue toute en eau. »

A partir de ce jour, ce fut fini ; il ne fut plus question de vie à part.

LIII

Heureux effet de la présence d'esprit.

Un homme riche habitait seul dans une maison isolée au milieu d'une île. Un jour de grande marée des pirates projetèrent de venir l'attaquer. Leurs barques entouraient déjà la maison, et dans l'intérieur l'épouvante régnait ; mais le maître essaya de leur en imposer, dans l'espoir qu'ils renonceraient à leur entreprise et se retireraient. C'est pourquoi il feignit de réveiller ses domestiques et de leur ordonner d'allumer leur lampe. « Il y a ici des pirates ! » lui dirent ses serviteurs « Ils entourent la maison ! » « Tant mieux ! » répondit-il « par ma foi voilà une bonne chance ! Il y a si longtemps que j'espérais en vain voir ces camarades venir une fois ici ! Allons ! ouvrez la porte à deux battants ! »

Les coquins l'entendirent de leur bateau, et cela suffit pour leur donner la chair de poule. « Oh ! oh ! » s'écrièrent-ils « avant de nous risquer là dedans, il

faudrait savoir le tour qu'il nous réserve!... Allons! nous n'avons rien de mieux à faire que de nous en aller ailleurs! » Là-dessus ils décampèrent avec ensemble et disparurent.

LIV

L'eau monte jusqu'à mon.....(1) et je saute!

Au temps ou *Thwơng* était gouverneur des six provinces de la Basse Cochinchine, le peuple vivait en paix et l'on n'entendait parler ni de vols, ni de fourberies. C'est que ce grand mandarin en imposait beaucoup. C'était un eunuque, mais il était doué d'un caractère inflexible, hautain, inaccessible à la crainte et d'une grande sévérité. Il n'était personne, tant dans l'armée que dans le peuple, à qui il n'inspirât une violente terreur. Quand il commandait de couper une tête, la tête tombait sans que personne osât modifier ses ordres; car son pouvoir était grand, et il avait le droit de faire exécuter les criminels avant d'en référer au Roi.

Un jour, pendant qu'il faisait sa sieste, il rêva qu'il ordonnait de décapiter un individu qui se trouvait dans le cabinet où l'on prenait le thé. Il s'éveilla ensuite, l'air tout triste. Lorsque arriva l'heure des

(1) En latin « *podeœ* ».

audiences, on lui amena l'individu qu'il venait de condamner à mort. Ce dernier, saisissant le petit seau qui sert à prendre de l'eau, le serra entre ses jambes et se mit à sauter devant le gouverneur, de la manière que font les enfants. Cela donna envie de rire au mandarin qui lui demanda ce qu'il faisait là. « Seigneur ! » répondit-il « je suis perdu ! l'eau me monte au...., et je saute ! Que faire maintenant ! » Alors le grand mandarin lui fit grâce.

LV

Trân Miên au langouti de feuilles.

Il y avait autrefois un étudiant peu fortuné qu'on appelait « *Trân Miên au langouti de feuilles de bananier* ». C'était un enfant de famille pauvre, laborieux, très diligent dans ses études. Son indigence dépassait toute mesure ; ses vêtements étaient en guenilles, remplis de trous, rapiécés cent fois, et il s'était fait un langouti avec des feuilles de bananier. Il s'était attaché à des étudiants riches, profitant des miettes qui tombaient de leur table et ne mangeant que des restes de riz et depoisson. Ses compagnons, sans pitié ni relâche, l'accablaient de travail et de persécutions. On lui faisait balayer l'école, puiser de l'eau et délayer de l'encre. Lorsqu'il faisait nuit, comme il n'avait ni lampe, ni huile, il profitait du clair de lune

et de l'éclat des vers luisants pour s'adonner à l'étude. Il se livrait jour et nuit à un travail acharné, sans se laisser jamais arrêter par la fatigue ni par la peine.

Quand s'ouvrit le concours, ses compagnons se rendirent à l'Académie et notre jeune homme les accompagna en portant leur pupitre. Qui eût dit que c'était là un étudiant? On l'aurait plus volontiers pris pour un domestique marchant à la suite de maîtres opulents. Mais le Ciel auguste, qui n'abandonne pas ceux qui étudient les livres (1), lui envoya le succès et plus tard l'illustration. Pour ses compagnons, ils échouèrent tous.

Il est dans le monde des gens qui, dissimulant leurs moyens, restent dans la condition que le Ciel leur a départie sans chercher à en sortir; mais peu à peu, grâce au secours d'en haut, ils finissent par faire leur chemin. Les écoliers doivent prendre exemple sur eux, et voir par là que l'insuccès comme la réussite sont dus au jeu de la fortune, qui intervient toujours dans les affaires de l'humanité.

LVI

Bon poète, mais trop peu discret.

Le seigneur *Nguyên Đang Dai* fut un excellent ser-

(1) Ce passage est en chinois dans le texte.

viteur de l'État. Il battit les révoltés au sud et réprima les troubles au nord; il fut, pendant de longues années, gouverneur de la frontière septentrionale. Le peuple jouissait d'une grande tranquillité, partout régnaient le bonheur et la paix. Au milieu de sa brillante carrière il tomba malade et mourut, laissant un fils qui s'adonna à l'étude des belles-lettres, et qui, en fait de talent, ne le cédait à qui que ce fût. Il embrassa la carrière de son père, franchit les degrés du mandarinat, et reçut un traitement de l'Etat.

Un jour, au moment même où l'incident concernant le prince *Hoàng Bảo* venait d'avoir sa conclusion (1), le Roi donna un grand repas aux Mandarins. Sa Ma-

(1) C'est de *Hoàng nhậm*, dont le titre de règne est *Tự đức*, qu'il est question ici. « Ce prince, dit M. l'abbé Launay dans sa savante *Histoire ancienne et moderne de l'Annam*, n'était que le second fils de *Thiệu trị*, son prédécesseur; mais le Roi, et plus encore peut-être les mandarins, le préférèrent à l'aîné *Hoàng bảo*. Ce dernier essaya, avec le secours de quelques mécontents, de faire une révolte, et voulut entraîner les chrétiens dans son parti. Ses avances n'eurent pas de succès, et Mgr Pellerin, le vicaire apostolique de la Cochinchine, lui transmit cette simple réponse, dont *Tự đức* aurait dû se souvenir avant de signer les édits de la persécution qui signala son règne : « Les chrétiens ne détrônent pas les rois, même dans les temps de la persécution. Ils sont toujours et partout des sujets fidèles, et vous apprendrez ce qu'est leur fidélité si vous régnez un jour. » Malgré le petit nombre de ses partisans, le prince *Hoàng bảo* leva l'étendard de la révolte; mais il fut immédiatement arrêté et jeté en prison, où il se pendit. C'est l'incident dont parle notre conte.

D'après M. *Trương Vĩnh Ký* « *Thiệu trị*, lorsqu'il n'était encore que prince royal, avait épousé une fille de *Gò Công* nommée *Cô hàng*. Cette jeune fille fut présentée par sa tante, femme jeune encore, qui elle-même ne déplut point au prince. La tante et la nièce eurent chacune un fils. La tante donna le jour au prince *Hoàng bảo* ou *An phong*, et la nièce mit au monde quelque temps après le prince *Hoàng nhậm (Tự đức)*. Ce dernier fut choisi par *Thiệu trị* pour lui succéder. » (P.-J.-B. *Trương Vĩnh Ký*, Cours d'histoire annamite.)

jesté, s'étant mordu la langue en mangeant, prit occasion de cela pour inviter les convives à s'essayer à la poésie, et donna comme sujet les mots : « *se mordre la langue* » (1). Chacun s'acquitta de sa tâche. Lorsque les vers de chaque mandarin eurent été examinés le tour du seigneur *Dai* arriva. Ce dernier fléchit le genou et présenta sa pièce, qui se composait de quatre périodes ainsi conçues :

« Quand commença mon existence
« Vous n'étiez pas encore né.

« Au moment de votre naissance
« Je devins votre frère aîné.

« Le favorable jeu des destinées humaines
« A mis entre vos mains les rênes de l'Etat.

« Comment contre le sang qui coule dans vos veines
« Osâtes-vous commettre un cruel attentat (2) ? »

Les vers étaient bons, mais ils contenaient un blâme envers le Roi, à qui l'auteur reprochait de s'être laissé aller, sans égard pour l'affection fraternelle, à porter la main sur le prince *Hoàng Báo* qui était

(1) Les lettrés de l'Annam, à l'imitation de ceux de la Chine, pratiquent beaucoup ce genre de divertissement littéraire qui consiste à improviser, le plus souvent à la fin d'un repas, ou tout au moins après avoir bu du vin, des vers de circonstance sur un sujet ou argument qui leur est proposé au moment même. Les romans chinois abondent en exemples de ces sortes de joûtes poétiques.

(2) Ces vers, qui sont en chinois, ne se trouvent dans le texte qu'au nombre de quatre ; mais en raison de l'extrême concision de la poésie chinoise, j'ai dû rendre dans la traduction chacun d'eux par deux vers français.

son frère aîné. Aussi le prince commanda-t-il de l'emmener hors de la porte *Ngọ môn* (1) et de lui faire subir, pour le châtier, une légère bastonnade; après quoi, il lui fit donner une bonne somme en récompense de son talent.

LVII

Le Bonze transformé en cloche.

Un certain bonze, pour avoir embrassé la vie monastique, n'était pas pour cela devenu insensible aux attraits du vin et de la beauté. Près de la pagode qu'il habitait demeuraient deux jeunes époux. La femme, encore dans la première jeunesse, avec sa carnation délicate et sa longue chevelure, était charmante comme une fleur nouvellement épanouie.

---

(1) « Quand on a pénétré dans l'intérieur de l'enceinte fortifiée de Hué, on est tout surpris » dit M. Chaigneau « d'y voir une autre ligne de défense, formant une seconde enceinte. Ce fut le roi *Minh-Mạng* qui en ordonna la construction, dans le but évident de mettre plus en sûreté la personne du souverain, ses femmes et ses trésors, en cas d'une invasion étrangère.

Au centre du mur qui répond, dans cette enceinte, à la façade principale de l'habitation du souverain, on voit un palais formé de deux pavillons superposés, avec un rez-de-chaussée, semblable aux monuments de ce genre qui existent en Chine, d'après les proportions desquels il a été construit. Ce palais fait saillie sur le mur d'enceinte, et représente une porte monumentale que les Annamites appellent *Nọg-Môn*. C'est de l'étage supérieur de ce palais que le roi assiste au défilé des troupes après les revues. Dans ces solennités, les officiers et les soldats, en passant devant le souverain, sont tenus de s'incliner cinq fois avant de continuer leur marche. Il sert aussi à quelques réceptions extraordinaires. » (Michel *Đức* Chaigneau, *Souvenirs de Hué*, p. 150.)

Dans ses allées et venues, notre bonze la vit et s'éprit d'elle. Or il advint que le mari, se rendant à une partie de plaisir, s'absenta pendant la nuit. Le bonze en eut connaissance, quitta la pagode et s'en vint courtiser (la jeune femme); mais pendant qu'il était encore là, bavardant de choses et d'autres, le malheur voulut que le mari revînt et appelât à la porte. Voilà le bonze bien embarrassé! Il ne savait qu'imaginer pour se tirer de là. La dame lui dit alors : « Tenez, fourrez-vous dans ce sac! je vais le fermer et je vous hisserai sur le toit de la maison, où l'on vous prendra pour la grosse cloche. Si l'on me questionne, je répondrai que c'est un envoi de la pagode. » Le bonze, ne sachant que faire, se blottit dans le sac en toute hâte, et la jeune femme le hissa en haut; puis elle courut ouvrir la porte à son époux. Celui-ci ôta son turban et sa robe, et se mit à causer. En regardant au-dessus de sa tête, il aperçoit quelque chose comme une grosse boule informe. « Qu'est-ce que cela? dit-il à sa femme. — C'est, lui répondit celle-ci, la grosse cloche que les bonzes de la pagode ont envoyée, et qu'on a mise là. — Oh! que tu es sotte! pourquoi vas-tu te charger d'objets qui appartiennent aux autres? Sais-tu seulement si elle n'est pas fêlée ou abîmée en quelque endroit, pour t'en charger ainsi de confiance? Après cela on te fera payer le dommage; et où prendras-tu l'argent? Allons donne-moi un peu le pilon, que je frappe dessus pour l'essayer. »

Aux premiers coups, le bonze enfermé dans le sac cria : « Boum ! » Mais, comme les coups se multipliaient et que la douleur devenait plus aiguë, bientôt il ne cria plus « boum ! » mais bien : « Aïe ! aïe ! » Le mari ouvrit le sac et y trouva notre homme, qui devint dès lors l'objet de la risée publique.

LVIII

Le devin mystifié en plein marché.

Un devin, partout où il allait, avait recours aux services d'un enfant qui le guidait dans son chemin. Or, il était tombé sur un jeune impudent, garçon plaisant et gouailleur. Ce gamin avait pour instructions d'avertir son maître par ses cris toutes les fois que l'on rencontrait une rigole d'arrosage, afin que l'aveugle, mis sur ses gardes, pût, en la sautant, éviter de tomber.

Comme ils traversaient un marché plein de monde le guide voulut s'amuser à jouer un tour à son maître et lui dit : « Un canal, maître ! Sautez ! sautez ! » A ces mots, le maître fit un grand saut à vide. L'autre reprit : « Ici se trouve un grand fossé, maître, pour le passer il vous faut ôter votre pantalon et vous mettre à la nage. » Notre homme croyant qu'il disait vrai, ôta vivement le vêtement en question et se mit à se démener au milieu du marché. La foule de pousser un immense éclat de rire à ce spectacle burlesque.

LIX

Avare jusqu'à la mort.

Un individu avait été toute sa vie regardant et avare, mais avare au point de se refuser vêtements et nourriture, tant il était attaché à son argent. Etant malade et voyant qu'il ne pourrait résister au mal, il fit venir ses trois fils pour leur faire connaître ses dernières volontés. «Quand je serai mort,» demanda-t-il au plus jeune « que comptes-tu faire pour m'enterrer sans dépense, de manière à ne pas toucher à notre argent? » — « J'achèterai » répondit le fils « une mauvaise natte déchirée, je vous envelopperai dedans et vous emporterai sur mon épaule; puis je creuserai un trou et le comblerai ensuite. Comme cela je n'aurai à dépenser ni riz ni argent. » — « En t'y prenant ainsi » dit le père « tu ferais encore de la dépense ! »

Il passa ensuite à son second fils qui lui répondit : « Dès que vous aurez fermé les yeux, je vous prendrai dans mes bras, j'irai vous jeter à la rivière et l'affaire sera réglée. » Le père n'était pas encore satisfait. « Cette manière de faire ne vaut pas grand' chose non plus, » dit-il, « car tu dépenserais ta peine sans profit. »

Il appela enfin l'aîné et lui dit : « Voilà ce que veulent faire tes frères; mais toi, comment t'y pren-

drais-tu ?» Le fils aîné répondit à son père : « Dès que vous en aurez fini avec la vie, je couvrirai de feu votre cadavre, je le brûlerai à moitié et je me servirai du résidu en guise de fumier pour les oignons, ce qui me procurera un bénéfice. »

Le père l'entendant parler ainsi l'approuva, consentit à la chose et même loua son fils. « Mon fils ! » dit-il, « tu es tout à fait dans mes idées. En t'y prenant ainsi, ce sera bien le mieux ! »

Peut-on être avare à ce point ! Se voir près de mourir, près de tout quitter, et comparer encore le gain et la perte, calculer encore le bénéfice et la dépense !

LX

Vers composés par trois imbéciles.

Trois écoliers ignorants étaient assis et causaient ensemble. L'un d'eux dit tout à coup : « On nous donne le nom d'étudiants ; mais si nous ne produisons aucune poésie, aucune pièce de littérature, on dira que nous ne sommes capables de rien ! » Les autres furent de son avis. Ils s'excitèrent donc l'un l'autre à composer quelques vers. Le premier d'entre eux, voyant un crapaud sauter hors de son trou, commença comme il suit :

« Le crapaud sort de son trou ; le crapaud saute dehors. »

Le second continua ainsi :

« Le crapaud saute dehors ; le crapaud se pose là. »

Puis le troisième :

« Le crapaud se pose là, et puis le crapaud s'en va. »

Ils trouvèrent leurs vers parfaits ; mais, après réflexion, ils furent saisis d'inquiétude en pensant à ce que disent les livres, à savoir « *que tout écolier habile est voué à une mort inévitable* ». Persuadés de la chose, ils chargèrent leur petit serviteur d'aller leur acheter trois cercueils, afin de les avoir là tout prêts.

Le petit serviteur s'en alla faire cette emplette en toute diligence ; mais, une fois sorti, il passa par l'auberge pour y boire du thé, et s'y assit d'un air désœuvré. Un camarade lui demanda où il allait et ce qu'il avait à acheter. Il répondit : « Mes trois maîtres, qui sont des gens d'un brillant esprit et d'une haute intelligence, et qui sont très habiles à composer des vers, ont été effrayés de ce que disent les livres ; et pensant que peut-être ils ne vivront pas, ils m'ont envoyé leur acheter trois cercueils. » — « Les as-tu entendus réciter des vers ? » — « Oui ! » — « Si tu t'en souviens, répète-les-moi donc un peu, afin que je puisse juger de leur talent ! » — « Je les ai entendus » dit le petit serviteur « réciter chacun, à tour de rôle, les vers que voici :

« Le crapaud sort de son trou, le crapaud saute dehors.
« Le crapaud saute dehors, le crapaud se pose là.
« Le crapaud se pose là, et puis le crapaud s'en va.

En entendant cette poésie, l'autre se tordit de rire, et dit au petit serviteur : « Rends-moi le service de m'acheter aussi un cercueil par la même occasion ! » — « Pourquoi » répondit l'enfant « veux-tu que je t'en achète un ? » — « Parce que » dit l'autre « je veux m'en munir par précaution ; car je crains qu'à force de rire je ne vienne à mourir aussi, et ne suive dans la tombe tes trois maîtres auteurs de ces beaux vers-là ! »

LXI

Vers composés par quatre écoliers dans une pagode.

Quatre écoliers en voyage entrèrent pour se distraire dans une pagode. Ils s'assirent, et apercevant sur trois autels des images suspendues et exposées à la vénération des fidèles, ils s'excitèrent mutuellement à composer quelques vers. Le premier, voyant l'image de *Quan đế* (1), commença ainsi :

« Le roi *Hán* mange des piments, et son visage en est tout rouge ! »

Le second avisa *Quan bình* (2) et dit :

« Voici par là l'héritier présomptif debout, les bras croisés ! »

---

(1) Guerrier célèbre.
(2) Serviteur de *Quan đế*.

Le troisième jeta un regard autour de lui, vit l'image de *Châu xwơng* (1) et composa ce vers :

« Le sauvage barbu tient à la main sa lance ! »

Enfin le quatrième, cherchant des yeux, aperçut le *Con hạc* (2) sur le dos d'une tortue, et ajouta ceci :

« Voyez par là le héron qui marche sur la tortue *Càng thay* (3) ! »

LXII

Orgueil et humilité.

Certain personnage était parvenu à une situation assez élevée ; mais il la devait au mérite qu'il avait eu d'étudier avec persévérance, et non à la protection ou à l'appui de qui que ce fût ; aussi avait-il suspendu au beau milieu de sa maison un tableau sur lequel il avait écrit les deux caractères *Nhơn lực* (4). Or sa concubine, qui, elle aussi, était habile à manier le pinceau, aperçut en allant et venant cette inscription. Elle en fut indignée et ne pouvait en supporter la vue.

Un jour son mari fut appelé au dehors par ses fonctions. La dame restée à la maison, apporta une

(1) Autre serviteur de *Quan tế*.
(2) La grue, qui est réputée jouir d'une longévité prodigieuse.
(3) Nom de cette tortue.
(4) « Le pouvoir de l'homme. »

échelle et, ajoutant au premier deux traits transversaux, elle changea les caractères en ceux de *Thiên lực* (1). Le mari, de retour, regarda au-dessus de sa tête, vit ces deux mots, et demanda quelle était la personne de la maison qui avait corrigé son inscription et changé ainsi le caractère *Nhơn* « Homme » en celui de *Thiên* « Ciel ». La concubine avoua que la correction venait d'elle. « Pourquoi parler du pouvoir du Ciel ? » lui demanda encore le mandarin. — « L'homme qui naît en ce monde » dit-elle « est soumis à l'ordre du Ciel. Toutes choses vont aussi comme le Ciel l'ordonne; il commande et elles existent ! Qui pourrait, par sa propre force, leur donner la naissance ? » — « Il n'en est rien ! » répliqua le mandarin. « Moi que vous voyez, après avoir été dans la misère depuis mon enfance jusqu'à l'âge d'homme, c'est par un travail opiniâtre et sans trêve que je suis devenu ce que je suis. Où voyez-vous que la puissance du Ciel m'ait aidé en quoi que ce soit ? Mais puisque vous parlez ainsi, allons ! Voyons si vous, qui mettez votre confiance dans le pouvoir du Ciel, vous viendrez à bout de quelque chose ! » Il chassa cette femme, lui enleva tous ses vêtements et tous ses bijoux, et ne lui laissa sur elle qu'un mauvais habillement déchiré. La dame alluma des cierges et des baguettes odoriférantes, et formula cette prière : « O Ciel ! faites que l'homme que je rencontrerai en sortant à midi dans la rue devienne

(1) « Le pouvoir du Ciel. »

mon époux, que je puisse lui confier ma personne et m'appuyer sur lui! » Son vœu achevé, elle s'en fut. Arrivant à un pont comme il était juste midi, elle y trouva un homme occupé à pêcher. Il avait la mine d'un paysan ignorant, et ses habits n'étaient que déchirures arrêtées avec des bouts de fil. La dame s'avança et lui dit : « Mon ami, comment se fait-il que vous soyez venu pêcher ici? Où demeurez-vous?» Le pêcheur répondit tout interdit : « Je suis un pauvre homme. Je pêche durant le jour, et le soir je m'en retourne dormir dans le trou du rocher que vous voyez d'ici, et qu'abritent quelques feuilles sèches. La dame, portant son paquet à la main, se rendit dans cette grotte; elle y prépara un repas, du thé, et disposa le tout d'une façon élégante; plateau dessus, plateau dessous; cela avait tout à fait bon air. Quand vint le moment du retour, notre homme enroula sa ligne, la mit sur son épaule et rentra pour prendre du repos. En pénétrant dans sa caverne il aperçut l'abondant repas qui l'attendait, et fut grandement surpris. La dame l'invita alors à s'asseoir à la place d'honneur, et elle-même s'assit plus bas. Après le repas elle lui conta tout. Elle lui dit comment elle avait fait le vœu de prendre pour mari l'homme qu'elle rencontrerait à l'heure de midi, et lui demanda de lui permettre de tenir son serment en s'attachant à lui comme son épouse. « Nos conditions sont différentes! » lui dit-il. « Votre visage est beau, vous êtes une personne de talent, et moi je suis un vagabond misérable. Nous

ne sommes pas faits l'un pour l'autre! » — « Ne vous inquiétez pas de cela! » lui dit-elle; « ce que le Ciel a décidé doit être! »

Le mari continua, selon son habitude, à sortir chaque jour, sa ligne sur l'épaule, pour aller prendre du poisson. La femme restait à la maison, faisait le ménage et préparait le repas et les vêtements de son époux. La nuit elle l'exhortait à quitter son métier de pêcheur. Elle lui donnait de l'argent et lui disait d'aller se divertir et de fréquenter les fêtes, afin de connaître le monde et d'apprendre à se conduire.

Notre homme, qui était ignorant et même borné, fit comme le voulait sa femme; il mit de l'argent dans sa ceinture et alla se promener par les marchés et les auberges. Il renversa son chapeau, y mit du vermicelle qu'il avait acheté, avec de la saumure pour l'assaisonner; et, se tenant debout, il invitait tout le monde à en manger. Naturellement personne n'y touchait. Il s'irritait de voir que, malgré ses invitations, l'on ne voulait point goûter à ses provisions; mais sa femme lui avait bien recommandé de faire connaissance avec les autres et de trancher du grand avec eux. Il acheta donc encore d'autres aliments, et entra, pour s'y reposer dans une pagode qui se trouvait près de là. Comme il y vit beaucoup de statues de Bouddha, il les invita aussi. Les Bouddhas restèrent assis, immobiles et impassibles, n'ouvrant pas la bouche et ne soufflant mot. La tête de notre homme s'échauffa; il renversa par terre, le nez en l'air, toutes

les statues, et prenant son vermicelle et sa saumure, il leur en fourra plein la bouche et les laissa toutes barbouillées. « Par exemple ! » s'écria-t-il, « mépriser ainsi les gens ! Qui m'a donné des individus aussi mal élevés ! »

Son exploit accompli, il laissa là les Bouddhas gisant qui sur le côté, qui sur le dos, prit son chapeau et s'en fut. Mais les Bouddhas sont puissants ! Les gens qui entrèrent dans la pagode pour faire leurs offrandes, les voyant couchés sur le sol dans une position peu convenable, s'empressèrent de faire connaître le fait aux notables du village et au maire. On vint en foule pour voir la chose, mais l'on ne put relever les statues. Les Bouddhas, qui boudaient, se firent lourds et ne voulurent pas se laisser redresser. En outre ils envoyèrent une peste qui tua beaucoup de monde parmi le peuple. Les notables firent là-dessus un rapport au gouverneur du pays ; le gouverneur, à son tour, en fit un au ministère. Alors le roi publia un édit dans lequel il promettait de hautes dignités et un grand pouvoir à quiconque relèverait les statues. La femme du pêcheur vit l'affiche et retourna chez elle pour en informer son mari. « Eh bien ! » dit celui-ci « voilà-t-il pas une belle affaire ! Je ferais des choses plus difficiles que de relever ces Bouddhas ! C'est moi qui les ai jetés par terre ! L'autre jour j'avais acheté du vermicelle, de la viande, des gâteaux et des fruits, et je les avais portés dans la pagode pour les manger. Voyant là

des gens comme il faut, je les invitai. Comme ils faisaient des façons, je me mis en colère; je les couchai sur le sol, je leur fourrai la nourriture dans la bouche, et je leur versai du vin. » — « Est-ce vrai, cela? » dit la femme. — « Si c'est vrai! L'autre jour, après les avoir renversés, je m'en étais allé. Le lendemain, je suis rentré dans la pagode, et les voyant encore par terre, je les ai relevés, et j'ai renouvelé mon invitation. Ils ont encore recommencé leurs cérémonies; je me suis encore mis en colère, et je les ai recouchés par terre. »

La femme dit à son mari d'aller à la maison communale et de battre la crécelle pour assembler les habitants du village; puis, lorsqu'il serait venu beaucoup de monde pour voir ce qu'il y avait, de se faire fort d'aller à la pagode pour relever les statues. Il le fit et put relever les Bouddhas. On se réjouit et on l'accabla de louanges.

Quelques jours après, le magistrat du chef-lieu reçut par lettre avis de la chose. Il envoya un rapport au ministère, qui en rédigea un pour informer le Souverain. Le Roi nomma le pêcheur à de hautes fonctions, lui accorda un gros traitement, et le manda à son audience.

Voici que tout à coup des chars, des chevaux et des soldats se rendent dans la caverne où demeure Son Excellence. Dans une chaumière, sur une natte déchirée, ils trouvent le mari et la femme dans le dénuement, et se livrant du matin au soir et sans

relâche à la pêche pour gagner leur pauvre vie. Maintenant les voilà tout glorieux, portés dans un palanquin avec des parasols comme de grands personnages !

Ils arrivèrent dans la capitale, et les deux époux entrèrent au palais pour assister à l'audience du Souverain. En ce moment l'ancien mari de la dame s'y trouvait aussi. Ses yeux rencontrèrent son ancienne concubine qui, après avoir été chassée par lui pour avoir changé les mots « *pouvoir de l'homme* » en ceux de « *pouvoir du Ciel* » se trouvait, grâce au *pouvoir du Ciel,* dans cette brillante situation.

Il reconnut alors qu'il avait mal composé son inscription. Pris de saisissement, il vomit le sang et mourut au milieu de la cour.

LXIII

Le Tigre puni de sa cruauté.

Le tigre, seigneur de la forêt, étant souffrant, se tenait renfermé et ne sortait plus. De tous côtés la nouvelle se répandit chez les animaux que le roi des bois n'allait pas bien. Les usages les obligeaient à une visite. Tous, tant qu'ils étaient, y allèrent donc. Il y en avait là un bon nombre. Or, le seigneur de la forêt, après avoir gardé la maison si longtemps, était tourmenté par la faim; aussi

résolut-il de prendre en faute ses visiteurs afin de se repaître de leur chair. Le premier qui se présenta fut le renard. Le maître lui ordonna d'approcher et lui dit : « Malade comme je le suis, sens-je bon ou mauvais ? » Le renard lui répondit franchement qu'il sentait mauvais. « Comment ! » dit le Maître « tu oses dire que je sens mauvais ! Moi, le seigneur de la forêt, qui vois tout le monde à mes pieds, je sentirais mauvais ? » Il hérissa sa crinière et sauta sur maître renard ; mais le compère était leste ; il fit un bond en arrière et se sauva.

Lorsqu'il se fut tiré de là : « Oh ! oh ! » dit-il en bavardant avec les autres, « cela ne va pas tout seul ! » — « Attendez ! » dit le héron, « je vais y aller, moi ! » — « Entrez ! » lui dit-on, « mais voyez à parler de manière à ce qu'il vous laisse partir ! » — « Ne craignez rien ! » dit le héron. A son entrée, le seigneur de la forêt demanda : « Qui est là ? » — « C'est moi ! » — « Approchez-vous un peu ! Dites-moi ! malade comme je le suis, sens-je bon ou mauvais ? » — « Vous sentez bon ! » dit le héron. — « Misérable flatteur ! » s'écria le maître irrité. Il s'élança sur lui, mais il le manqua. Le héron se sauva blême de peur.

La souris l'entendit raconter son entrevue et dit : « Bon ! J'y vais ! » Le seigneur de la forêt, apercevant son ombre au moment où elle entrait, la fit approcher et lui répéta sa question. La souris répondit qu'il ne sentait ni bon ni mauvais. Le seigneur bondit encore en l'accusant de radoter. La souris

sortit, raconta ce qui lui était arrivé, et tout le monde d'être saisi d'épouvante.

Cinq ou six jours après, le tigre eut la malechance de tomber sur un piège à détente qui, en se débandant, le tint suspendu en l'air. Heureusement que la souris passait par là. « Oh ! oh ! » s'écria-t-elle à cette vue. « Pourquoi donc, seigneur, êtes-vous grimpé là-haut ? » — « Hélas ! ne me le demande pas ! » lui dit l'autre. « Je suis pris à ce piège. Si tu connais quelque moyen de me tirer de là, fais-le ! » — « Je pourrais vous sauver » reprit la souris, « et voici comment : je monterais tout en haut du piège ; car petite et légère comme je le suis, je n'ai pas peur de le rompre et de tomber à terre. Ensuite je rongerais la corde jusqu'à ce que je l'aie coupée, et la chose serait faite. Seulement j'ai peur que vous ne sautiez sur moi comme l'autre jour. Qu'auriez-vous tiré de moi ? Quand vous m'auriez avalée avec tout mon poil, vous n'en auriez pas eu pour une bouchée ! Cela n'empêche pas que vous étiez comme un enragé ! »

Là-dessus elle le laissa là.

LXIV

La Mouche, le Moustique, le Moineau et la Tortue.

La mouche, le moustique et le moineau faisaient une partie de campagne. Ils allèrent se poser sur

une feuille de nénuphar, dans un étang dont l'eau était limpide et très fraîche, et s'interrogèrent mutuellement sur leur manière de vivre, sur les plaisirs et les désagréments qu'ils y rencontraient. « Moi, dit la mouche, je suis la plus heureuse des créatures ! Nul ne peut m'être comparé sous ce rapport. Depuis le Fils du Ciel jusqu'au dernier des hommes du peuple, personne ne peut préparer un festin que je n'y goûte avant les autres. Dans les repas somptueux j'occupe la place d'honneur et je m'assieds la première. Je jouis de tout avant tout le monde ! »

« Et moi, dit le moustique, de quoi pourrais-je me plaindre ? Il n'est charmant visage dont je ne jouisse ; j'ai bien du plaisir ! »

« Moi aussi, j'ai du plaisir ! » dit le moineau. « Riz précoce, riz de saison, j'en jouis avant qui que ce soit ! »

La tortue, qui se trouvait par hasard sur le bord de l'étang, voulut aussi se prétendre la plus heureuse. « Ah ! ah ! » lui dirent les causeurs ailés qui se trouvaient là « dites-nous donc en quoi consiste votre bonheur ! » — « Je suis ici au frais » dit-elle ; « je mange, je bois, je me divertis. » — « Mais voyons un peu ! de quoi mangez-vous ? » — « Je ne manque pas de mets ! Des graines, des racines de nénuphar, des *Rô*, des *Sặc*, des *Lóc*, des *Trê* (1), toute espèce de poissons ! » — « Vous dites que vous en mangez ! mais

(1) Diverses espèces de poissons.

alors, comment se fait-il que nous en voyions sauter encore une quantité à la surface de l'eau ? » — « Ce n'est pas étonnant ! dit la tortue. Quand j'ai du *muống*, (1) je ne mange que du *muống*, et non de ces espèces-là ! »

Les compagnons ailés s'appelèrent les uns les autres et partirent. La tortue les retint. « Un moment, donc ! Pourquoi avez-vous tant de hâte de finir votre promenade ? » — « C'est bon ! » dit la mouche « nous nous demandions comment vous vivez, et voilà que nous apprenons que vous ne mangez que du *muống* ! Pourquoi resterions-nous ici ? Pour être morts de faim à midi ? »

LXV

Le Crapaud et la Souris.

Depuis longtemps le crapaud vivait en compagnie de la souris. Le crapaud a le cœur bon, il est réputé affable et hospitalier. Tous les jours il allait au marché acheter des provisions et, de retour chez lui, il préparait un bon repas et invitait la souris à venir boire et manger. Il demeurait dans un trou, tandis que la souris avait son nid à la cîme d'un arbre.

Un jour la souris alla à son tour acheter des provi-

(1) Convolvulus reptans.

sions et prépara à manger ; puis elle alla inviter le crapaud à venir chez elle pour boire du vin ; mais son convive ne savait comment s'y prendre pour monter. La souris lui dit de saisir sa queue entre ses mâchoires et de se hisser après elle. Lorsqu'ils arrivèrent près de la porte, la femelle de la souris sortit de la maison, et dit en forme de salut : « Ah ! ah ! voici notre ami le crapaud qui vient faire un tour par ici ! » Le crapaud ouvrit la bouche pour dire : « Oui », tomba et se tua. Alors les deux souris, le mâle et la femelle, se dirent l'un à l'autre en se moquant de leur hôte : « De tout temps une langue prompte à parler a causé la mort de son maître ! »

LXVI

Le Vendeur de drogue pour les mouches.

Un pauvre diable dépourvu de talent ne savait comment s'y prendre pour faire fortune. Un jour qu'il s'était fourvoyé dans sa route, il entra dans un village pour se reposer et se procurer quelque secours. Comme il avait marché depuis le matin jusqu'au milieu du jour, il était mort de faim. Il n'y avait pas à s'asseoir tout simplement et à attendre qu'on le servît. Il inventa donc une histoire, et dit qu'il possédait une drogue pour chasser les mouches. Or dans cet endroit-là il y avait beaucoup de ces insectes.

Tous ceux qui l'entendirent s'assirent en attendant qu'il eût mangé, le priant de venir ensuite avec sa drogue chasser les mouches de chez eux. Il le promit à quiconque le lui demanda. On prépara le repas ; le savant mangea ; puis il fit des boulettes de riz de la grosseur des pilules digestives, et les mit dans son sac de derrière. Après le repas il les en retira et en donna quelques-unes à chacun. Comme ils lui demandaient comment il faudrait les employer chez eux, il leur dit : « Toutes les fois qu'une mouche vous piquera, vous prendrez tout doucement une boulette de ma drogue, vous la dirigerez droit sur elle, et l'insecte, atteint, périra. »

Or, notre homme ne leur racontait cette histoire que pour trouver le moyen d'avaler en passant quelques bouchées de riz. Il prit congé et s'en fut. Son ventre étant plein, peu lui importait ce qu'on penserait de lui. Les éloges comme le blâme lui étaient bien indifférents !

LXVII

Le Soudeur d'aiguilles.

Un autre individu avait aussi pour habitude de raconter des balivernes pour se procurer de quoi manger. Se trouvant près d'une maison où il était inconnu, il s'avisa de s'y glisser dans le but d'attra-

per quelques grains de riz et de se lester un peu. Voici le conte qu'il inventa :

Comme on lui demandait ce qu'il faisait, il répondit qu'il était soudeur d'aiguilles. Enchantés, les gens de la maison se mirent à préparer un repas pour monsieur le soudeur. Il s'en mit jusqu'aux oreilles. Bétel, tabac, on le traita comme il faut.

Les gens de la maison et les voisins, qui avaient eu vent de la chose, apportèrent des aiguilles pour les faire souder par l'ouvrier. Ce dernier en recueillit plein les deux mains, puis il leur dit : « Eh bien ! mais les morceaux détachés, ou sont-ils ? Cherchez-les et apportez-les ici, afin que je puisse les souder ! »

Mais qui a jamais ramassé et conservé ces petits fragments ? Ce qui résulta de l'affaire, c'est qu'ils s'étaient mis en frais d'un dîner sans l'ombre d'un profit pour eux.

LXVIII

Un exorcisme de chats.

Un vieillard pauvre se loua pour la moisson et se couvrit de poussière de balle de riz. Ayant rencontré une troupe d'enfants, il les suivit et les frotta l'un après l'autre contre lui. Lorsqu'ils furent retournés chez eux, les enfants furent pris de démangeaisons. Il leur vint des boutons et comme une espèce de gale. Alors le vieillard survint, et se donna comme sorcier.

Les parents des malades entendirent parler de lui.

Ils accoururent et lui demandèrent s'il avait quelque moyen de venir en aide à leurs petits enfants. « Ils sont tourmentés par des esprits de chats » leur répondit le sorcier ; « ce n'est pas autre chose que cela ! Il vous faut à présent faire cuire une bonne quantité de riz gluant. »

Tous coururent chez eux cuire le riz et l'apportèrent Le sorcier le prit et se mit à le pétrir. Il n'en fit absolument que des chats de la grosseur du poignet ou du bas de la jambe, et les plaça au bout d'un banc. Ensuite il commanda de puiser deux ou trois tonneaux d'eau et de les mettre là ; puis il ordonna aux enfants de venir. Se tenant alors debout, il poussa quelques rugissements préalables, et dit ensuite sur un ton de psalmodie : « Chats ! chats ! O chats ! ô chats ! chats ! ne tourmentez pas les enfants ! Je casse les chats, je les fourre dans mon sac ! Je pends les chats au bout de mon bâton ! Cette année, ce jour, ce mois, ce temps, ce moment, je vous prie, je vous adjure de cesser ! »

Sa conjuration débitée, il rompit le cou au chats et les fourra tous dans son sac. Ensuite il dit aux enfants de se baigner et qu'ils n'auraient plus rien. De tous temps les bains ont guéri les démangeaisons. Ce qu'il en fit était pour emporter chez lui le riz gluant, et s'en donner à bouche que veux-tu.

LXIX

L'Aveugle en fonction de Gendre.

Un brave homme qui était aveugle, mais dont les yeux restaient ouverts, alla demander une jeune fille en mariage. Ses yeux semblaient sains et en bon état, mais il n'y voyait pas. Il se rendit à la maison de son beau-père pour remplir son office de gendre. Un jour qu'on allait labourer les rizières, il suivit à tâtons ceux qui marchaient devant et put faire ainsi une matinée de travail. Quand arriva le moment de suspendre le labourage, tout le monde s'empressa de rentrer pour prendre le repas. Notre homme alors ne put suivre les autres. Comme il venait lourdement par derrière, n'alla-t-il pas tomber dans un puits abandonné ? Il ne savait par où remonter.

Après un bon moment, la mère de la future se prit à dire : « Oh ! oh ! voilà un gendre bien acharné à la besogne ! Garçons, courez l'appeler ; qu'il vienne dîner ! » Ils couraient, le cherchant, et chemin faisant ils maugréaient : « Quel ennui ! » Il les entendit d'en bas, se glissa dehors et les suivit à la maison.

Comme il était assis près du plat, la mère de sa fiancée, qui se trouvait dans son voisinage, lui indiquait les morceaux à prendre. En homme avisé qu'il était, il se guidait au fur et à mesure sur les paroles de la dame et pinçait juste avec ses bâtonnets ; personne

ne s'apercevait de sa cécité. Mais voilà qu'un chien trop hardi se met à manger à même le plat. « Pourquoi ne frappez-vous pas ce chien ? » lui dit sa belle-mère. « Comment le laissez-vous ainsi manger à même ? » — « Ma mère » répondit l'aveugle, « quant à ce qui est de battre ce chien, j'ai trop de respect pour les maîtres de la maison pour oser le faire. » — Qu'importe ! » reprit la belle-mère. « Voici le maillet ; s'il revient encore faire l'effronté, donnez-lui un bon coup ; n'ayez pas peur ! »

Or la belle-mère, voyant qu'il était modeste et timide, qu'il n'osait ni manger ni rien prendre au plat, voulut encore l'encourager, et pinça des aliments pour les mettre dans son bol afin qu'il les mangeât. Lui, entendant racler dans le plat, crut que c'était le chien qui revenait manger sans gêne, et porta à la dame un tel coup de maillet qu'il lui mit la tête en sang.

LXX

Lèse-majesté en paroles.

Un habitant d'un village se rendit chez un ami à qui il avait affaire. « Où votre père est-il allé ? » demanda-t-il aux enfants de la maison. « Notre père est allé *dans ses chasses* », dirent ceux-ci. En les entendant se servir d'un terme qu'on n'applique qu'au

Roi, notre homme se mit en colère, et se rendit chez leur grand-père pour lui rapporter le fait : « Là bas, dans la maison », dit-il, « les enfants violent la loi en parlant. Ils m'ont dit que leur père était allé *dans ses chasses !* » A quoi le grand-père demanda : « Est-ce le *prince* ou la *princesse ?* » L'autre fut suffoqué. Des enfants parler d'une manière irrévérencieuse, passe encore ! mais leur grand-père ! commettre en s'exprimant une faute aussi grave !

Tout en colère, il va s'adresser au père des enfants, et lui rapporte les discours de ses fils et de leur grand-père. « Comment ont-ils dit ? » fit le père. — « J'ai demandé à vos enfants où vous étiez allé. Ils m'ont dit que vous étiez allé *dans vos chasses*. Alors je me suis rendu chez leur grand-père et je le lui ai dit. — « Est-ce le *prince* ou la *princesse ?* » Voilà la question qu'il m'a faite ! Le père lui demanda alors : « Quel grand-père ! Du côté *du Roi* ou de celui *de la Reine ?* »

Notre homme, de plus en plus irrité, s'en alla conter la chose aux notables. Il se rendit à la maison commune, et les y trouvant assemblés, il leur dit : « Je demande à vous faire un rapport ! Les enfants d'un tel, du village, ont, dans leur langage, violé la loi. J'y étais allé, et je leur avais demandé où était leur père. Ils m'ont répondu qu'il était *dans ses chasses*. Je m'adresse à leur grand-père, et celui-ci me demande si c'est le *prince* ou la *princesse !* Je m'adresse enfin au père, qui me demande s'il s'agit

du côté du Roi ou de *celui de la Reine!* Veuillez, je vous prie, juger cette affaire! » — « Bon! » répondirent les notables « aujourd'hui nous avons encore à faire, mais quelque jour, après le *grand conseil*, nous jugerons cela. » Notre homme, furieux, dit alors : « Je suis outré! Je veux mourir, et céder la place à *mon successeur* (1)! pour en finir! »

LXXI

Un homme qui cherche à manger.

Un individu avait pour industrie de se trouver là quand on mangeait, afin qu'on lui donnât quelque chose. Partout où il y avait un repas, notre personnage y était. Il faisait l'important, mais au fond il ne cherchait qu'à se procurer de la nourriture. Un homme du voisinage, qui voyait où le bât le blessait, voulut lui jouer un bon tour. En conséquence il dit à sa femme de se rendre au marché, des ligatures à la main, et de bien laisser voir qu'elle faisait ses provisions pour préparer un repas chez elle.

Notre homme la rencontra qui portait un panier et allait acheter les vivres pour les apprêter dans sa

---

(1) Le sel de ce conte consiste dans l'emploi de termes chinois qui, ne doivent être employés que lorsqu'on parle du Souverain. Je n'ai pu, malgré tous mes efforts, rendre ces expressions par des équivalents absolument exacts, que notre langue ne fournit pas.

maison. Il l'entendit en parler, se rendit sur les lieux, et vit que l'on faisait de grands préparatifs. Il tournait et retournait par là, attendant qu'on lui donnât à manger. Le mari fit, en clignant de l'œil, signe à sa femme de faire semblant d'être prise de coliques. Elle se mit alors à se tordre de toutes ses forces, gémissant et poussant de grands cris.

Le repas était prêt. On le laissa là pour courir chercher des médicaments. Notre homme, qui courait aussi en s'agitant beaucoup, demanda au mari : « Eh bien ! va-t-elle mieux ? » — « Hélas ! hélas ! quel malheur ! » répondit l'autre en s'arrachant les cheveux. « Et moi qui, tout juste, *l'ai* envoyé aujourd'hui dehors ! Cette maladie-là, il n'y a qu'une chose qui la guérisse, c'est du *sang de nez ! Lui*, toutes les fois que cela arrive, *il* se dépêche de s'en tirer ! »

Notre individu, très animé, et craignant que les mets ne vinssent à refroidir, lui dit : « Eh bien ! dites au domestique de m'apporter un bol ; je vais vous en procurer ! » et, étendant le bras, il se donna un coup de poing sur le nez pour se faire saigner. Ensuite il s'assit, attendant que la malade se trouvât mieux. Un moment après il courut aux nouvelles ; mais peu à peu son nez enfla, et il souffrait beaucoup. Lorsque son nez fut devenu énorme, le maître de la maison dit que sa femme allait mieux et sortit comme pour inviter notre homme ; mais la douleur qu'il éprouvait ne permettant pas à ce dernier d'avaler quoique ce fût, il se vit contraint de prendre congé. Voilà com-

ment, alors qu'il comptait se procurer de la nourriture, il lui fallut s'en retourner le ventre creux, la souffrance l'empêchant de manger.

LXXII

Le Tailleur puni par son Apprenti.

Un tailleur renommé allait de maison en maison pour coudre des habits. Chaque fois qu'il se rendait au travail il emmenait avec lui un garçon qui lui portait son paquet. Partout où il allait on lui préparait un repas et du thé. On invitait bien son garçon à manger aussi ; mais le tailleur refusait pour lui, disant qu'il avait déjà pris son repas et le jeune homme revenait tous les jours affamé et la mine longue.

Un jour, le maître et l'élève vinrent chez le sous-préfet pour couper des vêtements et les coudre. Le garçon portait le paquet dans ses bras et, d'avance tout en colère, il se proposait de se venger une bonne fois du tailleur. Quand ce dernier eut achevé sa coupe il sortit de la pièce pour satisfaire un besoin de la nature. L'autre le suivit dans la maison et dit tout bas au sous-préfet : « Excellence, mon maître est fou. Vos étoffes sont des étoffes de prix, tenez-vous bien sur vos gardes ! Dès que vous le verrez tâter la natte avec une mine inquiète, cela voudra

dire que son accès le prend ; et alors il arrache et déchire tout. »

« Mais » dit le sous-préfet « comment faire pour le prévenir, cet accès ? » — « Prenez le maillet, » dit le garçon, « donnez-lui en un bon coup sur la tête, et ce sera fini ! » Cela dit, il prit l'aiguille et la cacha. Le tailleur rentra, et voyant que son aiguille était égarée, il frappa avec les deux mains sur la natte pour la faire sauter. Ses yeux allaient de droite et de gauche, et il cherchait avec la plus grande attention. Le sous-préfet, pensant que c'était son accès qui le prenait, saisit le maillet et lui en donna un grand coup sur la tête. « Ah ! ah ! » lui dit-il « tu déchires les vêtements ! Tiens ! » — « Mais non, Excellence ! » dit l'autre » je cherche mon aiguille, voilà tout ! » — « Ton garçon dit que tu es fou, » répliqua le sous-préfet. — « Pourquoi dis-tu que je suis fou ? » dit le tailleur au garçon. — « Comment ne le seriez-vous pas ? » répondit l'autre. « Partout où nous allons, vous dites que j'ai dîné, et vous me faites mourir de faim. Et vous ne seriez pas fou ? »

LXXIII

Une fille à marier.

Il était un jour une jeune fille vertueuse, et en outre fort jolie, mais qui avait le dessein bien arrêté

de se choisir pour mari un homme de distinction. Elle quitta le palais de son père et se bâtit, au bout d'un chemin désert, une demeure dans laquelle elle passait sa vie au sein d'une élégante oisiveté. Maire du village, gardien de la pagode, bonze, fonctionnaires, c'était à qui désirerait sa beauté, à qui viendrait se récréer chez elle.

Or, voyant que le bonze revenait sans cesse, et que le maire lui faisait aussi des visites par trop réitérées, elle voulut leur jouer un tour de sa façon ; car elle savait que ces gens-là ne valaient pas grand'chose.

Le sous-préfet du district, ayant entendu parler d'elle, était aussi devenu l'un de ses visiteurs assidus. Notre demoiselle pria un certain jour le bonze de venir passer la soirée avec elle ; et, le même jour, elle recommanda au sous-préfet d'être là à la troisième veille.

Le bonze arriva donc le premier. A peine avait-il pris le thé qu'on entendit quelqu'un frapper à la porte et crier du dehors : « Ohé ! là dedans ! ouvrez-moi la porte, s'il vous plaît ! » Voilà notre bonze pris de peur et ne sachant que devenir ; car il avait reconnu la voix du maire, et il craignait que les gens du village ne vinssent à apprendre que lui qui, en sa qualité de bonze, avait à réciter des prières et à brûler des baguettes odoriférantes, laissait là ses obligations sacerdotales pour venir faire un tour chez une jeune personne pendant la nuit. C'eût été fort

désagréable ! « Que faire, Mademoiselle ? » dit-il. La jeune fille lui dit de se cacher dans un coin obscur.

On ouvrit et le maire entra. « Vous m'avez fait dire de venir ce soir, Mademoiselle, dit-il. Auriez-vous quelque affaire urgente ? » — « Oui » répondit-elle, j'ai bien quelque affaire, en effet ! » Lorsqu'elle lui eut offert le bétel, qu'il eut fumé une cigarette et pris le thé, elle lui posa la question suivante : « Je suis une pauvre orpheline isolée. En ma qualité de jeune fille, je n'ai point d'expérience et ne connais pas la loi. Dites-moi, Monsieur le maire ! à quoi le village condamnerait-il un bonze qui, tout bonze qu'il est, s'en va séduire les femmes ? » Le maire répondit avec volubilité : « Ces bonzes-là, ce sont des gens qui se soustraient aux corvées et se dérobent à l'impôt ! S'il en est comme vous le dites, il faut l'emmener pour lui couper la tête, et sans délai ! »

Le maire n'avait pas fini de parler que l'on entendit heurter à la porte. « Y a-t-il quelqu'un ici ? » disait-on. « Ouvrez à Son Excellence monsieur le Sous-préfet ! » Notre maire, au mot de sous-préfet, courut se cacher dans un coin. Le fonctionnaire entra. Lorsqu'il eut pris des confitures et bu le thé, il s'assit, demanda à la maîtresse de la maison de ses nouvelles, et parla de choses et d'autres. Il finit par demander à la demoiselle pourquoi elle lui avait recommandé de venir. Celle-ci se leva et dit : « Excellence, je suis une femme, et je n'ai aucune pratique de la loi. Je vous prie de me donner quelques explica-

tions sur l'affaire que voici : Comment la loi punit-elle un bonze qui laisse la nuit sa pagode pour aller faire la cour aux jeunes filles ? » Le sous-préfet réfléchit un moment et dit : « S'il a fait cela, il faut lui appliquer cinquante coups de rotin et l'emmener faire sa part de corvée comme les gens du peuple. Voilà ! »

Notre bonze, qui avait auparavant entendu le maire demander sa tête et qui rongeait son frein, se précipita hors de son coin en gesticulant et, se prosternant aux pieds du sous-préfet : « Excellence ! » s'écria-t-il, « vous avez parfaitement jugé ! Mais ce maire que vous voyez là-bas, il voulait me faire décapiter, lui ! Oui vraiment, voilà qui est bien et équitablement jugé ! »

CONCORDANCE

DU NUMÉROTAGE DE LA TRADUCTION FRANÇAISE

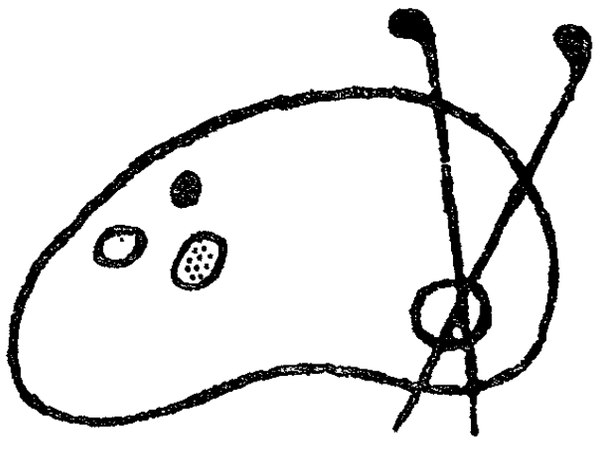
AVEC CELUI

Du texte annamite des Chuyện đời xưa

(Edition de 1873.)

TRADUCTION	TEXTE
1.	60
2.	56
3.	61
4.	62
5.	64
6.	65
7.	66
8.	69
9.	72
10.	2
11.	51
12.	10
13.	45
14.	12
15.	35
16.	16
17.	24
18.	73
19.	74
20.	1
21.	3
22.	4
23.	5
24.	6
25.	7
26.	8
27.	9
28.	11
29.	13
30.	14
31.	15
32.	17
33.	18
34.	19
35.	20
36.	21
37.	22
38.	23
39.	25
40.	26
41.	27
42.	28
43.	29
44.	30
45.	31
46.	32
47.	33
48.	34
49.	36
50.	37
51.	38
52.	39
53.	40
54.	41
55.	43
56.	44
57.	46
58.	47
59.	48
60.	49
61.	50
62.	52
63.	53
64.	54
65.	55
66.	57
67.	58
68.	59
69.	63
70.	67
71.	68
72.	70
73.	71

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS



Début d'une série de documents
en couleur

傳制文章

哇時拱咕欺，咕兜麻每睍，睍芇拱如睍尼。打嚶蹺
群𠑹歲。体姑意每餂每囉謨香，時祕濫邏。怪叫
廚喔共佛妃，嗔吹遣朱命鄧如情命所願。得半
重等爲王爲將。朱年常餂常囉幋謨香畑宪無
固沒昆箕顏色㦬悌麻籠朱特沒得重郎
傳次壹。昆妈求重大王。
傳制。

茹。丕奴補昆意𠬝正包空，補沒頭時奴，沒頭時香，挭
妃吠，囉尋得半香。現呼時箕貝奴時囉坩奴朱奴宄衛
沛祕尚半香外幫。數昆濫丕妬。姑些囉衛，邦蹺㑚佛
耒麻崔。注撞於婁膺啗迸吶。昆悶濫丕，麻空年。昆
婁像佛。姑意𠬝爅香，焠畑，垼祲，嗔沒𠄩朱特重濫
嘤得恪半替朱命。料皮澄姑意無廚，嬰些無畧納
禗，𠑹無廚哤嗔重朱郎。嬰些窞曉特意，時餂婁

吏朱德翁聑。產固狃特沒昆貉。時太子吠宠昆貉麻德翁買嗨自事畧婁。時姑意改燻緣據頭飈桮蓅丐包呷，儳沒娘橕卒廩甂傾冲意，時引衛朱太子。豸捸臥瑎遁冲意。軍儳挭麻空古得，時吏六麻禗搗等，凝吏。軍家兜皮趍跌細。奴体丕，底挭揲吏沒邊唐，趍狃冲意。嬰些怍及軍家官權，古欺戶嗨嘆，苦弄，買倘衛茹。唐衛茹時沛趍昴戈丐棱。餂意古太子東宮。

鮮趍即時。

宪媔囉。庄疑媔兜庄僥。貉於冲意跡囉掖古嬰些折吶怒浪。貉姤，渚之。拮香圖耒，奴搷丐包意飯房，持咕，挭衛茹。吒美嬰俺囉明嗨渚種之冲丐包尼丕。時奴時囉吏踈丐包探禗媔命群咍空。搽禗体羣，時繼鶻乡媔。嬰箕納飯冲鐥聑禗缹永啃，時別戶缹趍趍耒。補飯丐包，橛吏，底吏冲挭如畧。羣姑意時太子宪衛

台二丐艘歃羅櫑械眉，牢眉空拒空擽，底賺頭麻召奴，蹺
吽昆犪麻嗮咻牢古召乡丕。眉古肕角孟美飭力，吏古
体丕時悼廩。典貝崔粸尚犢且犪呷趍唉。昆貉買吏盺
昆犪㐌饑苦。吏添吡嚕行下過澄。昆貉塈伶冲岗旿
離祗。麻縸粸矓盺眞岗。欺粸時尚黥擒粸呼嚱打塔
尚粸挴犪囉懺使趍粸。囉仝粸唐箕戈唐奴。犪癡㐌
傳次台二。尚粸，昆犪吏貝昆貉。

貝眉鄧。昆貉吶。丕時眉趍咹餠趍，耒古吏麻打貝蚤。嬰䏶耕蘭散吏吶貝貉浪。蚤悲晬當餠膝，空古理麻打吏低鄧朱蚤吽奴打貝眉朱別飭。昆螻買趍吽尚耕吏。孟，朱迸奴趍女蚤拱濫折，路羅沒。昆螻吶。時丕眉趍收奴，況之羅蚤。昆貉息悻買吶浪。蚤古藝冲命，蚤吏買吶浪。丕生閍物麻坤時濫牢拱欣孟崔。油眉女拱沛濫苔四奴朱奴行罰眉。奴蹽奴騎腇，騎古眉如丕。昆螻

貉縸繻失勢瀸浘空特被杶麻折。昆摟欺意買稽嗢昆底朱尚耭繻奴。衝捨耒，尚耭買豸趍掖核吏打昆豸。昆趍，蚤空別澄。昆貉倚命孟，時吶。蚤庄怍之，繻時繻。奴買朱餰耒蚤囉蚤撝眉囉，鄧眉打貝蚤，如丕買職。空，眉遁尚耭吶。如咕實濫丕時底蚤繻眉吏低，鄧蚤衛蚤咹餔打。昆貉吶。蚤庄噾遁。眉吶蚤墮刧。粫芇，渚粫尼咕豸兜。尚耭吶。眉咍吶咾廩。蚤補蚤衛，時眉豸趍秩，群之麻

勝特几孟權孟勢麻濕謀。

倚勢孟麻輕易得些。固得雖要勢要飭麻高謀，年饒欺悲睒眉折羅當數眉廩。空傷害祕沒拙。意羅孟麻空謀。貉浪。蚤㐌吶眉意，眉空悶聑蚤，眉倚眉飭力孟美麻崔。

拱浪浪決沒，沒㐌空敢領。得碎清廉併空固召。碎麻固錢貼之，翁意拱空嚕之歇。息命買慮宪揆朱妃縣。麻妃淑翁縣廩麻坰恩義空特。係宪細種之種之至期。鐄薄妃縣僥情重空古於，時拱空敢領祕貼埃物之。固丐廊箕空咍用禮米貼埃祕沒銅。宪閣畧拱空衝，宪閣婁拱空揵。翁縣箕得指囉塈縣尼箕。麻翁意羅得清廉廩，朱年傳次㐌。翁縣清廉。

鑕吝呷麻半祕錢謨懺咹懺默。餂箕翁縣吶貝媒浪。
濫官衛休致，時饒，饒欺縱歹少畧少婁。麻妃縣時祕昆狨
泊洲宅無。妃縣領祕拮趍。空敢吶貝重。典婁欺翁縣崔
吶壉朱，禍埋古特庄。丕廊聑夠衛鑴沒昆狨貢特肆朋
時崔，廊固悶時衛鑴沒昆狨朋薄宅細低底碎召苦，碎
囃呢擒弄空杜，時排浪。翁縣碎得歲子。丕廊古膞夕丕
祕女婁蜿碎。廊强奈，嗔妃拮，任祕禮表祕收朱。妃休廊

可阿。

吶浪。丕牢妃空古吶羅歲丑朱戶鑴昆犪。沛吶丕悲睩庄淑昆狨意碎鑕沒欺沒匹半趍麻沿用。時翁縣買惜買奈過，碎買排朱戶衛鑴昆狨薄宏㪷，爲翁罒歲子。悲睩課翁垼縣廊箕縸恩翁麻細囃呢宏禮物，麻碎空召。戶謨唉謨默濫丕。時妃縣買學吏傳廊宏貼坦恩麻空祕。悲睩些饒縱嗟縱喍欣課畧些群濫官廩。麻媒祕兜媒

耒，蚤啀昌眉，蚤庄赦。昆猕買吶貝貉浪。眉停夕非義，麻奴。眉倚眉古才豸咍，年之眉輕易蚤稽香。悲睩細數眉旿，貉趍細及執抔祕。悶哕舐趍，買嘴猕跜調耒古治罪奴，耒豸浩趍秩。貉悻牢奴古輕趍命濫丕，餂奴猕猞齜怍奴。古沒昆猕猞咍反逆驕敖吏易的，及貉時嚪嚜朱沖獸物時昆貉濫吝古威權。係奴趍細兜時昆芾拱調傳次罥。昆猕猞貝昆貉。

眉別，渚蚤吶嚼貝眉拱空窮。貉召。唹眉㐌果決濫丕，時信時眉底蚤蹽迸朘眉，蚤騎麻趍道各裊唐棱麻禗，時眉職權郎重體意。眉吶咾麻崔。猝狤吏哏調尼女。如眉空蚤女。貉吶。蚤空信㝡。古理芇眉丼賢下濫丕麻埃趍朱遣特，爲玉皇固封朱蚤濫耒管治歇汰。眉拱沛敬怍濫調意特，眉吶蚤聑禗試。猝買吶吏如丕。蚤古法麻差蚤表各攩獸害眉麻困眹。貉買吶。眉意羅種之麻眉

麻葡脇得兵民。吏吶貶得古權勢吝雄豪麻吏有勇無謀蚤空容女。傳尼吶侵几小人賢下不才麻咍娘勢几古威權婁眉停群易的蚤女。買沒吝時蚤赦趍朱，麻婁古乡丕時貝猝猞。邦服投累昆猝。貉拜謝趍，時猝吲表貉。自尼衛昆貉曳想衆奴怍昆猝，渚空提羅衆奴怍命。朱年阻吏嗔磊當。欺意猝迸騎貉。趍細兜細妬時昆之拱調失驚豸歇，麻眉蹽迸，蚤宪眉趍。裊空古實如夜，時些仕啀昌眉趍朱

學。麻嬰柴意咍唼唼。餂箕美尚意趍幋衛謨朱昆沒徒饒丁昂臧蛒相唼脅庄。年損時損，慮逴柴衛茹朱奴廩。欺奴特觲㪷歲，吒美奴悶朱昆趍學，麻怍細塲學學固沒茹箕朝固生特沒丁昆㬥。昆茹朝吏羅昆沒，年畺傳次甋。翁柴假瞃義麻唼嚐餉貼學徒。

底朱几帶命訥特。

象。耒柴擒祕丐餉吶。羣如丕羅四象變化無窮。擒宏
羅太極生兩儀。耒吏掖呀濫罘麻吶浪。如丕羅兩儀生四
禨。嵬太極羅如丕。底囉牬元如丕。耒掖台囉麻吶浪。如丕
栗達擒宏吏。柴祕祕耒底呀牬丐几。買假徒聑冉朱奴
吽尚學徒吏。尼昆宏吏朱柴習聑義朱昆。奴性証實他
迻朱奴。奴明急揞祕吏惜渚敢唉，擒制底停。柴儐嚐買
肸糖咍罘丐餉吼論論麻吝。昆奴囉明美趍幋衛。美奴

昆兎於任垤仝枯鞊烴，空咕鞊落麻哕朱飯。併戈瀧郎傳次𢿱。昆兎救魰，麻囉塊筩。

貼碎𢿱。

叫買嗨。時奴吶。柴吶底柴習暄義朱碎耒柴哕丐餉嚛拂丐餉𢿱。尚學徒奴買鄰囉，奴跡，奴哭。美奴暄買

園悼掑欏打。兎涓澄戈餂婁拱細姤哸，縸欏。得些抔
蓮坡，覓沒園買盃廄橕卒，趁吝無枚圬得些麻哸。主
崔。腥灰汙洩過。姊於兜麻宅麻妸朱枉。吶丕耒補趁趁。
勤特濡戈細坡。奴迸耒，奴吏吶。極庄匜蚤買塾連眉麻
丕塾古厭古卒空。兎吶。群吶之女，匜溯時渚，麻吏沫女。昆
婁碎仕妸姊碎朱嬰。勤特召。迻細牬瀧，勤特晦。丐腇碎
趁處恪。時吶貝昆勤特浪。嬰召苦濡碎戈邊箕瀧，時

翁主，魰𢑚箕意。冲茹栗達豸囉捇丐筩蹺麻執魰。兎
崔。戶抔空特兜。台二昆魰聑㑚囉飭滊掖坊𢑚。兎高謀吽。播
碎時衝。哏𩞁饒麻滊朱孟，掖台二丐坊囉，時跡麻鼀湖，時
咍空。魰吶。濫牢空悶。悶廩麻空特渚。丕時濫丕，台二嬰聑㑚
昆魰浪。台二嬰別戶併戶濫䏰些𢑚妬。麻台二嬰㕣悶呷朱塊
併濫役之妬，聑吶。台二昆魰貝昆兎時睹扽。昆兎買吶貝台二
特宠衛，祕丐筩執吏底斯沒邊丐坊魰。麻冲茹餂意

奴細垤奴納命朱奴細奴哸䑛，麻𠯑㐌斯細期，空別料濫濫步盆幅彡丕。時昆獡吶。餂歆意昆貉及表碎時睅箕朒

吝恪昆兎𢇍制，及昆獡當愁吧過。買吏買嗨爲𢆶麻傳次罷。昆兎救昆獡麻戛貉。

瀗豸𢇍柣。㐌救魡麻吏救命女。

吶失驚，空曉鄧昆之貔麻與乡丕，勿獡鼀麻哸，吏隊哸
耒盻迸盻屈，僥貉吏。於於，固貉低，皓貉唁欣皓獡。貉瞑
吧匝吧吶。空咕昆之皮。跡唐婁，跡邊尼邊箕掑吶濫丕。
吲徒衝耒，貉兜皮細。兎盻体貉典時跡囉畧頭匝沒呬，
兎騎連腇麻宏細垤現。兎吲獡。據齜妬，停吶之歇，底默碎。
睜時吏逴碎，碎趍貝，碎濫福碎救朱。典睜趍納命，時獡細逴
牢。兎僥罪業時吶。崔。底碎併塨麻救朱朱塊奴哸皓。係細

買底橛洲蹺婁沒悲猩，扥饒細。細尼，旿飯。体昆兎羣當
耒橛飯命嬰。磊古，夕牢，嬰豸嬰撟捈貝碎蹺。固係之。貉召，
濫丕麻豸牢塊。猩吶。空係之，底買碎抔絏橛搜吏貝饒，
細禗朱別貝。貉吶。蚤孟，吏厲眞，固牢碎豸特，麻懇典澄
哕。奴儳碎，奴吶。唹。舐貉哕唁欣舐獢。碎怍碎豸。嬰扥貝碎
之麻豸凶夕丕。時貉吶。畏。停嗨。丐昆之豝錯麻奴勿獢奴
細舐貉女。年跡債囉豸蔑駛。悲猩儳貉豸時呌嗨。役

盃暘浽之麻唭。孟麻曳縸衆鬼怪陷麻收時羅貉。

悲猧嚬齯齱台吏。時狢羅嗩奴。蚤豸癢匜歇唏麻戁辟

荄格折嚬齯歇哿悲。細垏猧，買停吏。且猧囉。眝外吏儳

匝濫泑泑連命昆獢。貉吏怍跪豸趍。撟跒悲猧，撝頭冲

底苔几。吏攤沒昆吝欣歇底𢷎。耒等跩表姻主茹囉祂。柴等法朱沒餂時歇。柴捇丐筩細，祕粹祕豆宅囉攤猇吝猇𩰫丕柴買表鈗粹朱𩰫，祕豆濫潤朱祕沒筩丐。典埋碎濫瞄吶猇奴破鷣破𧿹低廩。古悶除奴，時碎除朱。主茹瞄召連。懷麻空除奴朱吏特。嬰箕瞄𢍰詰唉貼奴沒餂制。年細吶。

丐茹箕咍餧𧿹半。麻被猇奴破奴唉歇饒廩。掑欐打奴傳次糝。柴除猇狤。

猝。耒揞昆猝吝豸無秩。

饒時，燶肆，時藍兼跮跩吧豸吧羅。猝芾猝尼碎拱祕沒

抔猝粹補㐌筩，掖里補無最。昆媄奴儊丕惜，体柴祕㐌

綏栖讀。猝畑猝狤咾到咹鶚，蚤庄咕赦，蚤查㐌筩。吶皮耒，

縷。麻渚會等預丐牀，怍敦禮，動昆意式跩捻頭注伇，奴失柴時等佇尼閣，奴㐌爆畑露蓮，禗覓耒，捸畑趍收捆祕核奴繪奴底連頭牀掑頭麻旿。柴搗閣表奴無祕核縷宅囉。濫貝柴。柴宅伶丐茹古丁昆妈咍濫行縷。別古丐縷緘耒買無婁。柴悶試禗朱別奴固演巳靈利咍空。時柴扥奴趍唉古翁柴箕濫柴吪法趍唉濫。學徒拱特甋罡丁。古沒丁傳次尨。柴吪唉濫試學徒。

荄僥昆意趍昂戈，買叫無。眉衛吶貝柴救蚤貝。蚤回歆怍慮麻趍劍奴衛。指沛趍劍唐芾。孀奴囉趍劍，奴於冲菩椥癥疥慄哞廩。羣翁柴豸倘衛茹盻。創睅囉，柴吶貝孀奴沛冲意。荄鈗池胗浬哿吧命，麻欺丕空別疠。腫倘强婁强疠。焛奴沚囉持。楳甕廊呫豸細辣蹺，奴怍過晒菩椥荄墖屈空兮之。捻齁箕買怍。昆箕聑，想捻齁職，補頭捻祕齁，奴驚叫。奴捻特頭碎耒，柴喂。柴奴買吶謀。想捻兜渚捻頭

廂車呷，表奴無据圖。奴墫無。於外柴銙郭吏補妬囉衛旿。
身欺縱渃咍空，時宄嬰些細茹箕朝廩。柴打額無特噢
群固尚學徒恪演廩，柴奴悶試禗奴咕頑別乡謀麻脫
衛茹菄綿台⿱巳三腩買苓。
羅廊迸。播廊呫。尚哎濫低。奴怍㐌產失驚涓疠，篳豸呷特。
涅歇。媊奴衛踈褳貝柴。柴捇棍囉，奴褳大嗔救。柴奴買瀛
過墫無低。戶辣泆祕，墫大瓠空別疠。悲睩墫囉空特，命朕

畢，搗廂摞蒳迸揲吏㐌邊等囉賒賒，除翁神囉。兜於冲神實，物獵物補底謝神。吏固迸總社細視妬女。扡揲衝僭彈翁時沛香畑麻等乃囉賒賒，停咕吏斯，空年。冲茹疑羅廂朱些囉趍道制匹餂。搗廂耒，彈妃汙濊沛趍趍朱賒。羣廂買呌迸。唹主茹些羅神閉婁㕣些於貝朱麻濫朝，㕣搗卒，默㐌森森稀稀。吏祕丐鑶隊連頭屈粫屈眉趍歇。於冲奴於冲意空別濫牢囉朱特，買併用謀。丕奴祕歇各襖裙

斯時神罰殺泖囉厤折。廊總買吶貝奴。默意悶折時無。奴
疎貝貴職嗔朱撝無撝禠朱斯。麻縸古㑹神㐌判。係埃吏
嬰學徒戛麻被衆辣墫𦬊椥荄古趍蹺禠。別羅伴學命，時
連槃祿垒，拮丐鑶趍。天下無時等賒外壣空敢無。餂意
天下埃乃暄吨，囉饒都會趍蹺禠。細丐廚箕，翁神無廚蹽
固悶供㪷物之時趍蹺婁賒賒。細廚，神買無御朱麻祕。
意𠑹默圖森稀頭隊丐鑶，顛顛趍囉。耒趍輪趍判吠埃

恩。柴咧吶。眉學法咹濫特耒妬。固悶囉貞時柴朱囉特。
殺泖連怍失驚補豸燥。神些買芒圖衛茹柴，尅朱柴麻坰
吶空特，祕栖指表廊無抔。埃乃儳泖湛丕，時疑罪奴被神罰
妬。丕尚箕離祗囉，嬰奴哏昂坦祗尅，泖沚囉霪泜，奴豸囉麻
尚奴唷。誓濫牢。奴吶。嬰離祗碎噭，耒碎離祗嬰噭，時罪誓
碎尅圖朱。奴空信吶。耒衛嬰咥尅，嬰空尅。嬰箕吶。空時誓。
班奴無蹽迸堂婁窞栭別。嬰箕買吶。嬰停固吶囉，底女衛

意細茹濫壻。餂渃耒，吒媌奴捇鉲趍頓核，奴拱摶鉲麻趍蹺。翁家濫種之，時沛停祕麻濫。係僥濫趍之，時沛濫蹺如丕。餂買嗨探翁埋。渚濫壻沛濫濫牢。翁埋買吠浪。道濫壻，係体咕嗢樸嗢槔耒，時沛趍濫壻。麻奴空別夕壻罪夕牢。祕濫苦弄，併趍嫩媌。趍魄耒嘎埋容趍吶。唐妈召妸朱補樸槔。麻法係固沒尚匝喂實他空別之歇。麻典歲沛慮堆伴貝得些。買傳次迸。尚趍濫壻。

媒垼沖炫當嗹焆，買硂朦媒意沒硂，表豸遁趍，尚壻奴癲。撞壻豸買信職奴羅癲實，年工腇豸紖衛茹。咀豪顯豸寍無茹僥蓓椥。奴体丕，奴拱揵丐巾貼奴麻捻吏姡如吒媌奴丕。翁家奴銑頭豸趍。旿外吏僥奴鄰根豸蹺，吏强添疑，豸溧丐巾縸連恪。奴吏，奴據停懷。翁家奴僥丕買生疑咕欺奴癲庄。年迭命底朱奴麻戈核恪。奴拱吏，奴吶濫丕。翁意拱底朱，翁意趍核翁意吏核尼，買繼鉲匭頓，時奴吏吶。吒底碎頓朱。吒奴瞄時

供祖。柴買表趍謨沒丐餉壯麻崔，停古謨之女麻損錢。奴買趍
嬰箕趍尋柴吠學法荷便。細茹柴嗨柴沛謨之麻濫禮
傳次迸沒。學法荷便。

羅廊迸。奴拱抔斫羅廊迸女。

納帶庸穭。奴拱撙蹺。仁翁妃失驚魂晲怍曳奴固夕凶庄，買
貸妃媄羣妬拱抔斫拋眞硋媒沒硋如翁意丕。仁翁妃豸墫

眉荷便過吒蚤趍耒，群趍學之女。

欺奴咕溧萌悶時奴歛奴咹，吝迸時半特利。柴暄吶理意時吶。崔，羅欺掖飯壯麻咹時濫牢朱塊溧抹文竈拱枉，年謨昆鶚底防埃表謨鶚濫之朱枉貼。學徒買疎貝柴。碎併濫丕年買謨鶚。帶謨丐飯壯，吏咕謨沒昆鶚，揞衛。柴奴僥鶚時羅。丐尚曳，

翁意朱碎𦉢錢，表碎時𢫬𢫬停固䰟女。碎明捇錢跦蓮。碎𪓐𪓐下，碎及𠄩翁仙𡐦打棋將貝饒。碎𡐦瞎吏碎䰟。時𠄩箕僥，買洛𪓐𪓐下渃沒回，耒跦迸，栖捇𦉢錢麻吶浪。嬰尼。爊熰廩。尚坫圭悶吶咾麻詰尚箕制。時纀𦉢錢𠃬腇，空朱尚丁𢫬唐及，吶傳挽貝饒。兜皮典丐瀧，買嚶饒麻沁朱沫矯歪𠄩丁箕咕沒才𢫬吶咾麻哸麻崔。沒丁咾營，沒丁咾圭。𠄩傳次迸𠄩。咾營咾圭。

論沒命空特。

槃棋麻肱呂粫碎趍低。細囉坫縸坫，尙箕沛趍朱奴㠯錢禔。唉

奄朱尙畧甋錢表衛麻趍饒，牢眉群鼀低濫之女。時戶祕

池囉。耒跦蓮叫尙箕。嬰哝，碎鼀及㠯翁仙妬，麻戶悼戶吶。蚤

固欺各翁意仕朱碎庄。奴買洛鼀，搞鼾塩祕磷砟擫粫朱

尙箕別奴吶咾時併皮栗度奴制，年買吶。底碎洛鼀碎禗試，

等吏妬，空拮籔。軍更日闍妬連抔，咱牢無法空古拮籔。固別
嬰學徒趁昂戈闍僥句聯等吏䰟。空膺意，趁學衛悼
子能餘父業　臣可報君恩。
仔細。㠯句意達如丕。
於，時朝廷固會饒吏麻達沒句聯闍午德翁。箚字磕鍰鐄
固俘學徒群貔歲麻㐌𦼮字義廩。大扽府朱德翁壹
傳次迸𠀤。嬰學徒使聯朝廷達。

吒，碎等畧耒。濫丕牢朱沛。唹，吶聑特。麻悲睩使吏夕牢。
耒使趍試魄。嬰學徒買稟。句聯意朱禮，罪爲達昆等畧
古易使吏咍空。時要學徒吶。鄧。德翁表掖濫牢時掖趍，
學徒吱句聯各官匜達外闍。丕買嗨學徒爲夕牢麻吱，悲睩
實濫丕。澄意德翁朱迾廷臣匭，買計敘事朱各官聑浪。筅
年涓祕簸鼅。軍買引匭太子東宮。德翁嗨。得學徒拱據開
妬羅府翁节庄。得學徒吶。碎別，麻縸碎悼儳句聯達空任，

朝廷吏賞咍𣂏女。

各官埃乃調咧，耑朱得意杜進士，吏頒朱沒𣂏貫錢賞才，

父業子能餘　君恩臣可報。

稟令各翁客，使吏如丕時咍決趍崔。

朱趍逴朱特嬰些宅衛。覓軍家陳簹細茹，冲膝包固慮
吠招卦貝試禍埋固特庄。丕耒降指吠懺綑綾軍家帕拼
包泣麻空囉。得些買奏固要柴貝箕咕名，嗔朱逴撝細麻
呷演已，强打魄摳咖嚩。餂箕冲坦耒咕失昆蹩鐄。劍崔包窮
可膺。年天下信都饒宅錢典嗔貝。濫丕咹錢拱包可，吏强
咕沒要不才庄別濫之麻咹，買趍學勺柴貝。貝饒卦拱
傳次逝罘。柴貝膝濫胣召。

命耒。怍柴細吶筅命囉，耒刮趍。朱年底綱𡨋，吏祲柴，嗔情哸扱昆蹩貼耒。聑柴吶夕丕，時疑罘柴通天達地㐌別庄疑埋兜𠄩尚杭綱沒丁筅羅膞，沒丁筅罘胣，罘𠄩丁㐌同齜仍咀囉咀無空別料方节，買嘆浪。膞濫胣召，渚可嘆嗔。頭趍。麻沛邦，沛趍打料默埋默磊。鋤巾彬襖扎迸綱呷趍。貼耒秩趍。冲弄㐌髣表，慮帶呷咳，怍哝貝庄任麻𠯑欺懋固怍，空別苓與羕节。庄疑聑吶耒隊典貝麻劍昆蹩鐄

於代古饒洳運埋麻年麻崔，渚庄沛才情之。

麻本實羅役埋兜麻年麻崔，庄沛羅在撝固才藝之兜。

細尼嬰柴貝衝，劍特耒，耒重賞，吏封朱職勅衛榮榮。

買許唏特，宠膟明，時買吶。崔，蚤夕福，蚤空固吶兜麻洪怍。

洷。嗔柴濫福停古吶筅囉麻衆碎沛折罪業。嬰柴暄吶

柴傷咄典命，爲㐌曳生弄貪，買唉扱昆蹩意麻丑連橉

固弄傷，麻埋婁磊固魯咍羅古，調节，時別祕之麻呂。年度妻兒。嬰君子議趍議吏。命祕時特妬，台婀重拱仔細祕甋䀠㬎之妬，時祕麻用濫本趍奔朱細囉沒台銅麻之嬰大丈夫体嬰箕饒極，時吶。崔。嬰饒空古本麻奔半。古問羅君子。嬰畧朝古，嬰婁時饒，能細蹯制排貝饒。台婀重課初箕古，台得嬰俺伴切，沒得筅罗大丈夫，得箕筅傳次逛甋。大丈夫貝君子。

冲丐砠塈吐醑，吶傳懷，揀添揀添懷。㠯嬰俺醝甂肸洎尨。
濫朋鐄實。丐時渚覽。大丈夫買表媊尨祕宏囉祪。祪未底
鐄咍渚。蹩鐄險之，少之。空，空沛蹩鐄外仝兜。丐尼罪蹩鐄
底制。迻甂兩。隔匹婁，君子吏茹制。大丈夫貝唷。嬰奄古体蹩
朘拱險，庄少之。買併貝饒祕鐄宏朱署撟囉竇沒昆蹩鐄
麻洪祕貼嬰苦弄。媊重大丈夫，茹崔奄睹圖，庄少物之，圖女
牟空敢領。饒召丕。感恩嬰姊固弄貝俺匹。砗併拱空奔牛之

吶。崔，底妬麻制，兮之。扎眞呷衛。臼媌重君子空別併勺牢慮
庄苓時渚，君子怍嬰俺疑，時召卜祕命古擒衛。大丈夫買
君子制，時唃萌浪。歆畧妬，昆蹩鐄嬰古擒衛朱姉魄空。
牢，空固理疑朱嬰俺，得古膟胣卒。崔。餂芾吒奴固趍迸茹
大丈夫直汝吏昆蹩，豸刨唃媌。媌吶空固拮。苦阿。空別併濫
擒宅趍制。典欺醒跩，洎朗昆蹩鐄。君子辭喏告衛。沒執婁
尚昆騋嬰犬丈夫趍學塲賒豸衛探茹。覺昆蹩卒，繪沖巾

吒媄時崔。歆意埋羅碎，沛得些邏，得些㐌祕扶昆蹩鐄趍
𨸏餂昆𨂂大丈夫，制飯昆蹩，擒衛趍衛探茹輪律体，𠊛買吶。
麻空朱顧身，執麻崔。唐箕拱空召，據於濫部下眞栖。隔堆
役，時祕鐄，叫嬰署濫昆蹩畧細夕，耒交朱𠄩媌重宅衛呂。
於濫碎，麻嗔甋兩鐄濫蹩麻呂朱嬰俺。翁富長墅瞎別
茹半闍，扎饒趍細貝翁富長墅，朝冶閉護，𠊛褳翁意嗔
麻呂朱特。得些覺命饒，得些疑拱沛。空法咥趍。丕買半

領𠄩媔重君子衛。富翁羅得仁，空召祕蟹。嬰固嘎貼碎嬰咍空。得些吶古，吽啤，𠄩唐哭洲。大丈夫𠬝呂昆蟹鐄朱富翁麻丕，空別女。聑丕强添慮。尋細茹富翁，嗨探固𠄩媔重君子補處趍兜連翁富長墅，顧身麻祕鐄償昆蟹鐄芾妬，聑吶蟹恪宠麻替。大丈夫栗達豸迸連茹君子嗨探。時得些吶。君子宠呂空曉特。買定澄古欺嬰君子怍命，古碍弄嬰意，年買濫羣之。𠄩媔重衛興，祕濫邏。美。蟹芾昆祕趍制，蟹芾嬰箕

元慮修道德，祕仁義麻於貝饒。意買實羅得君子。官處。細囉㠯茹歇汰調實羅得𥨊苓忠直。庄別貼改呷種之，重君子縸女空𢇍。呂蹬朱君子，君子空祕。縱買提調饒囉官麻嗔呂。群𠄩媚重君子，碎固抔縸之麻嗔領。併空衝。呂鐄空祕。𠄩媚

古及粫。時衛謨沒昆獧騅，鎃鐄賺底無樓挪細。軍無稟。得粫空，空固禮米之，年另趍。嬰箕汀搗細懷包甋巴番麻空吏衛。餂恪拱細夕丕，時得吏縸役恪，空囉客特。羅爲僥細徒呂運細營趍探，忌軍無稟。奴囉奴吶得職，得宜，待空特。官榮榮仔細。麻膟空特卒買，縸貪心麻涓仁義。餂箕嬰學

𠄩嬰俺件學結義貝饒包婁。古沒嬰卒福趍試杜衛濫傳次迸惄。件學得杜得空。

𠬝特閣官麻探件寠蚤。耒補囉衛沒體，庄噆細蹓女。
玁。耒等綏栖，褳昆玁𠀧褳。啫恩眉，爲罷洳𠫾眉年蚤買
咖樸，針沒釣萰宏吏迻朱。嬰些領祕駸吹宏吏𤇾冲咖昆
聜固禮義栗達芒襖囉。嘲嗨初瘝了老𠀧啫，表軍擒沒

圾吶畧尼拱都饒趍禗。麻𠮷娘降香仙橕卒吏斯踈廩丐花，
日冉矯怍得些蒲蓏趍。天下吨翼，兜妬塟饒細妬禗。仙於在
匜橕麻吏添薋女。埃乃調定沛宠㪷朱耒。丕買朱民更佇
蔑丐城坩仝內箕。清靈坩意𠮷木迸蔑核無名，蓏蘿邏常，
些達筅罘窨翁自式。由丐傳奴得排𠂇丕。課初箕耒併[illegible]
於外扎𠮷蔑丐圾自然罘皮硃孕。店睅湃悉補喑喑。得
傳次逝罷。窨自式。

茹。翁自式買汝咾像形顏娘昆妈命救。冲弄奴抔寬快汝翁自式買襘襖迻朱尚另朱奴卬奴赦娘降香趍，婁衛梇𡨋尼栖。碎抔姑意吏低。悲睩翁吠碎赦，碎古敢赦於兜。得些趍。另稟。稟翁，古尼於兜空別細䰟，祕栖捻丐花，奴罪情之麻抔縕得些吏。得些羅昆妈，麻抔濫之罪業丕。赦式畀翁官老暄吨拱趍細䰟朱別。扎無，体抔纀濫丕，時嗨另。磊梇𡨋。軍另買抔吏妬。呫吏嗔吶掇祕拱空赦。皮埋固翁自

沛𢇍朝妃主仙，時揀闍吏吲翁於茹𠂇之時𠂇，麻停𠮷搗
旿畧休降香囉逴無宮於妬盃尾睹飯旬唐。典餂娘降香
闍。俸闍自然欺空搗囉。翁意包僥㛹仙盃尾據駸𢇍細懷。
圻罥皮硌孕等，吏固丐闍無。麻闍揀。丕翁意曰卡演尼翘
翁意捲繪，鼈隻艟，擒霪摠𢇍，𢇍巴爲庄別𢇍兜。埋兜𢇍細
旿。滔式哿店。當澄姅店，藍兼除跩，吽蔑丁侯𡃁焆爅畑，耒
傷，約朱邛及粫吏，買匪𠬝弄。囉無掷傾思想，咹庄唁，觚庄

自式，時戶吶戶空古別，拱空古暄筅意𠊛睬。唔買翁𦬊妃哿，時劍茹空特。汝職坵寠。麻𠊛唔時庄体蔑埃涓別，唔探茹翁時別，年衛遴翁自式衛空朱於女。想罕買兜吧𠀧餂，埃咍衛細闍搗拂咿。旿囉僥世間，欺意買汝茹。丕各仙於妬暄動坦固欺邊箕古種之橕卒貴寶欣邊尼，年古禁命丕庄。大賊囉𢫬。翁自式於茹議懷。美。尼。空別意𠃌牢麻表停搗闍婁。丐闍婁麻困，典女沛阻衛空特於妬女。吲嗟畧婁分明，娘意

迸杜唉。時得主悼牢奴古倬。買趁踈貝翁縣浪。祓翁，碎供朱
汶得箕於處壚拜圭務。典餂奴宠怪扽囉汶樓供。時昆蛛
傳次迸糝。翁縣處罪昆蛛。

折佢欣𠀧眾𩫖𩰫𨻶耒，群於兜。
得些吶。課畧代𠀧箕𠀧奴，時古翁官老筅罪自式，麻翁意

縣拯凭。

昜的，奴細杜連粞翁。吧吶吧枷栖囉扛翾打汶把連粞翁吏杜迸膴翁縣意。時尚意吶。稟翁，翁買處奴濫丕，麻奴群表奴。係奴混淆無法，時及奴兜打奴妬。吶皮攛呬，昆蛛於兜懇吒媄碎，麻昆之空別奴懇迸，奴唉畧趍，混淆過廩。翁縣買

兜秩趍。買唃探翁𣛬。翁𣛬吶空𠯑僥。獉𤢖補衛。翁𣛬趍特
丐伟，翁意表奴墫無，耒紩吏摶連鷊麻趍。獉𤢖豸細体
及沒翁𣛬，蹺祴大嗔翁𣛬救，翁𣛬意空別濫濫牢，買搗
工腇，豸蔑𧿹。獉𤢖據辣買。昆豹縱渃怍𠯑，欺奴抔特。埋兜
猩丐業奴咍簡覺。暄動棱失驚肢綱蹽迸核垼歇。羣昆豹
睜箕昆豹盆抔猩綱趍道山水制。清靈暄喈獉𤢖趍狆。
傳次迸尬。昆豹淑翁𣛬救，耒隊哸皓翁𣛬趍。

奴鑕刮衆碎懷。因義之麻底，哎趍。昆貉吶。妬群辭咥之女。趍，底濫之。買碎恆執奴濫年樑棟茹閹，麻奴群祕鈽祕鐐仕哎。丕細呫核高吝，扥饒吏嗨，時核吶。俘些羅種丕仁，哎奴悲睩饡膆過，沛哎買衝。翁𦬊奈。崔時趍嗨証據朱罕灰，耒隊哎舐蚤阿。昆豹吶。救之翁。翁補碎無帒軏，少沒拙女折群之。奴隊哎舐翁𦬊趍。翁𦬊吶。蚤濫恩救眉朱塊咂獉猺，麻眉沒隊賒賒，耒搗咂帒且昆豹囉。昆豹分時癈，分時饡膆過澄，

嗨沒吝女。耒眉唉哸蚤朱當數蚤。代饒趍女，沒隊唐可賒，翁𥳑吶。大畜無圖，拱渚𠮷職。㓨俗語浪。事不過三。嗔眉底趍𠮷別功思衆碎拙芾，況之羅嬰。哸奴趍，畀當廩。昆豹吏隊哸。羣分屍鑪𦟌。丐昌時濫畫，胗時鋓𢿱揀踏揀蹀，結時彡坋，空女𥳑代𣏟耙濫曨朱固穭粘朱奴哸朱飯。典欺衆碎折耒，奴女。及沒悲𤕌𥳑。昆豹吏嗨。固年哸趍咍空。時𤕌吶。衆碎濫苔四奴觸吏奴隊哸。翁𥳑吏吶。核檜別之。吶丕渚睹信。代饒趍細

買得𠂇丕膟胣𪓟圩，庄得時丕拱害奴趍固課。係𠂇苓時及鄧鴣撇梛，鄧魡涓箘，庄仍畀眥恩麻崔，麻吏以恩報怨女。眉，時罪。眉塔折趍時當廩。祕姤麻察，於代別羅買得薄情，無掖核塔昆豹折趍，吧打吧吲。眉無恩薄義貝几濫恩救時𠂇吏禗試，耒唉咹皓翁𦬊。昆豹墫無耒，時奴紩咂伬吏，聑。聑別耒，買吶。芇昆豹回頭眉收命吏麻墫無伬翁𦬊濫牢，買及沒得昆𪓟趍唐，等停吏唷。時得表吶桮績吏班頭朱奴

睜箕昆猕趍劍咳冲棱縸許審無意仕眞律𡨋帶垥。
傳次𠄩迯。昆猕貝昆貉。

勢尼時勢恪。年埃乃據𠃌苓時仕及苓麻渚。
常。仍丕恩拱庄秩趍兜，𠃌牢拱仕𠮷呂，庄得尼時得恪，庄
苓，麻𠃌與時吏及與，庄遲時急，豸唐丕空塊。𠃌恩縸怨罕事

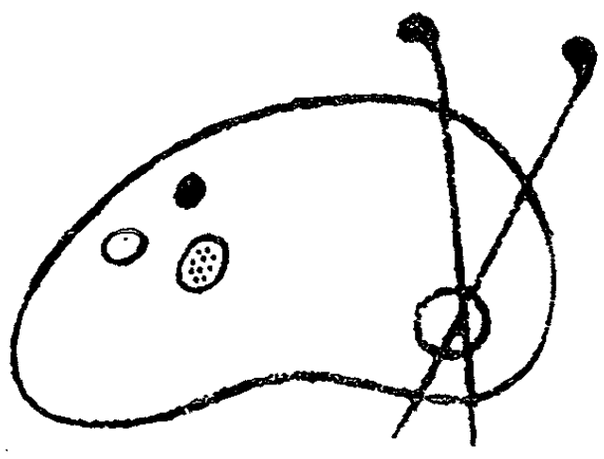
如丕咍罪得些吨幻丕嬰。意空實𠂇牢。罷實碎買竈低之牢。得些吨典埋尼丕立。饑苦崔仍。碎空咍沒調。麻𠫾實𠂇之妬丕。時嬰𢬵些吏阻格麻吶浪。咼。丕渚嬰空固聑𢫬嬰𢫬兜，𢫬古役之。嬰貉吶。碎𢫬道劍卓咹。麻嬰竈麻耒迸啗嗨浪。埃𢫬妬。庄疑罪昆貉。時𠂇簿明呂買嗨。渚縸矑想㐌衝代𢫬耒。埋兜聑𢫬繹繹連坦，買慮謀定計，庄別𠂇牢麻迸朱特。歇飭併女。嘆問咀𩛥，空皮進退。知鮓

郭嬰狩迸。蛒相吶空特，迸連丕提朱補恄。嬰狩明過倍
腓趁。嬰狩拱空恢，强吟，吏强祝懷。嬰貉歇飭忍買搥
搗蹺快輪。昆貉涘悼買吟。祝碎時碎捻迸朱丕立提揲
跡鼀。傳挽沒回，耒嬰狩買蹺祝嬰貉懷。貉羅空邛。據汀
時嗔嬰朱碎鼀姤貝嬰朱固件。唅默意鼀時鼀。嬰貉買
情寠義初，碎買吶。渚如空，時埃慮分乃，碎古吶乡之。崔丕
麻納矯典女麻豸空及，丕提執昌折趁枉命。麻嬰庄戈罪議

罗朱命塊時崔。吏堆欺劍勢麻濫害奴女。

終

几丑臨難，時慮方擧命，油沛夕謀朱几恪縸綏勞里極苦，免明，体命詰特嬰貉縸吃。買豸趍吽得些細銑貉沙埳。常



Fin d'une série de documents
en couleur